



ВЫСШАЯ ШКОЛА ЭКОНОМИКИ
НАЦИОНАЛЬНЫЙ ИССЛЕДОВАТЕЛЬСКИЙ УНИВЕРСИТЕТ

В.Н. Аристова, Н.В. Жукова

**ROMAN FRANÇAIS
DU XX^E SIÈCLE:
LIRE ET S'EXERCER**

Москва
2016

УДК 811.133.1

ББК 81.2Фр

А81

Авторы:

Аристова Валентина Николаевна — кандидат филологических наук, старший преподаватель кафедры французского языка Департамента иностранных языков Национального исследовательского университета «Высшая школа экономики»; автор научных и учебно-методических работ по французскому языку и литературе.
Жукова Наталья Владимировна — кандидат философских наук, доцент кафедры французского языка Департамента иностранных языков Национального исследовательского университета «Высшая школа экономики»; автор научных и учебно-методических работ по методике обучения французскому языку, истории и культуре Франции.

Научный редактор

Овчинникова Лада Олеговна — кандидат филологических наук, доцент кафедры русского языка филиала ВУНЦ ВМФ «Военно-морская академия» в г. Калининграде.

Рецензенты:

Авдонина Марина Юрьевна — кандидат психологических наук, доцент кафедры лингвистики и межкультурной коммуникации факультета заочного обучения Московского государственного лингвистического университета.

Николаева Ирина Викторовна — кандидат филологических наук, профессор кафедры романских языков Всероссийской академии внешней торговли Минэкономразвития России.

Аристова В.Н., Жукова Н.В.

А81 Roman français du XXe siècle: lire et s'exercer : учеб. пособие / В.Н. Аристова, Н.В. Жукова; под ред. Л.О. Овчинниковой. — М. : Неолит, 2016. — 130 с.

ISBN 978-5-00091-228-7

Учебное пособие знакомит читателя с оригинальными текстами французской литературы. В хрестоматию вошли отрывки произведений современных французских авторов XX века.

Основные цели пособия — развитие и совершенствование навыков просмотрового, поискового, ознакомительного и изучающего чтения; развитие и совершенствование навыков устной и письменной речи; развитие навыков анализа художественного произведения; развитие навыков эссе.

Пособие адресовано студентам филологических и лингвистических специальностей, учащимся старших классов гимназий, лицеев, школ с углубленным изучением французского языка, а также всем изучающим французский язык и интересующимся современной французской литературой.

УДК 811.133.1

ББК 81.2 Фр

ISBN 978-5-00091-228-7

© Аристова В.Н., Жукова Н.В., 2016
© Издательский дом «Неолит», 2016

ОГЛАВЛЕНИЕ

| | |
|------------------------------------------|-----|
| Предисловие | 4 |
| André Gide (1869–1951) | 5 |
| Alain Fournier (1886–1914) | 16 |
| Louis-Ferdinand Céline (1894–1961) | 27 |
| François Mauriac (1885–1970) | 36 |
| Vercors (1902–1991) | 48 |
| Françoise Sagan (1935–2004) | 61 |
| Jean-Paul Sartre (1905–1980) | 76 |
| Georges Perec (1936–1982) | 87 |
| Michel Tournier (1924–2016) | 102 |
| Anna Gavalda (née en 1970) | 115 |
| Références | 129 |

ПРЕДИСЛОВИЕ

Французская литература за свою многовековую историю была представлена рядом выдающихся писателей. Двадцатый век не является исключением и дарит нам романы Ж.-П. Сартра, Л.-Ф. Селина, А. Жида, Ф. Саган, Веркора, Ж. Перека. Фрагменты произведений этих и других авторов вошли в данный сборник.

При создании данного пособия преследовались следующие цели:

- развитие и совершенствование навыков просмотрового, поискового, ознакомительного и изучающего чтения;
- развитие и совершенствование навыков устной и письменной речи;
- развитие навыков анализа художественного произведения;
- развитие навыков эссе.

Пособие состоит из 10 частей, имеющих единую структуру.

Все оригинальные тексты сопровождаются краткой биографической справкой об авторах и словарем (*Vocabulaire*).

Каждая часть включает три раздела: *Étude du vocabulaire*, *Compréhension du texte* и *Analyse du texte*.

После текстов предлагается система упражнений, направленная на проверку понимания прочитанного, на обогащение словарного запаса, на формирование лексических навыков, а также на развитие умений устной и письменной речи (уровни В2–С1 в соответствии с «Общоевропейской классификацией компетенций владения иностранным языком»).

Учебное пособие ***Roman français du XXe siècle: lire et s'exercer*** предназначено для студентов филологических и лингвистических специальностей, учащихся старших классов гимназий, лицеев, школ с углубленным изучением французского языка, а также для всех изучающих французский язык и интересующихся современной французской литературой.

ANDRÉ GIDE (1869–1951)

André Gide naît à Paris dans une famille de la haute bourgeoisie protestante où il est fils unique. Il s'affranchit de son éducation puritaine, dans les «Nourritures terrestres», en 1897, en exprimant son goût pour la vie. Il subit à ses débuts l'influence des symbolistes et ses écrits de jeunesse restent sans succès. Il participe à la vie littéraire (L'Hermitage avec Paul Claudel, Henri Ghéon, Francis Jammes, Paul Valéry) et fonde la Nouvelle Revue Française (NRF) où il défend une école de la rigueur et du classicisme.

En 1909, André Gide rompt avec Paul Claudel qui avait espéré le convertir au christianisme. Dans «Les caves du Vatican», roman burlesque publié à la veille de la guerre, André Gide expose sa théorie de l'acte gratuit, portée par son personnage célèbre, Lafcadio. En épigraphe, l'auteur a choisi une citation de Georges Palante: «Pour ma part, mon choix est fait, j'ai opté pour l'athéisme social». Il acquiert la notoriété après la guerre et a une grande influence sur de nombreux écrivains.

André Gide montre à la fois un désir de prendre parti dans les grands problèmes de son époque (contre le colonialisme, pour le pacifisme et le communisme.), tout en faisant preuve de méfiance envers toute forme d'engagement. Son enthousiasme pour le communisme s'éteint dans la douleur après son voyage en URSS qui l'amènera à dénoncer le stalinisme.

Bien qu'étant classique dans son style, André Gide rejette tout conformisme dans les idées. Sa personnalité est complexe, à la fois sensible et puritaine, tourmenté par le doute et l'inquiétude. Il refuse toute servitude familiale, sociale, religieuse pour mieux vivre dans l'instant et renaître chaque jour. Il reçoit le prix Nobel de littérature en 1947.

Source : <http://www.toupie.org/Biographies/Gide.htm>

1. Lisez le texte ci-dessous

ANDRÉ GIDE « LA PORTE ÉTROITE » (1909)

[...] Je n'avais pas douze ans lorsque je perdis mon père. Ma mère, que plus rien ne retenait au Havre, où mon père avait été médecin, décida de

venir habiter Paris, estimant que j’y finirais mieux mes études. Elle loua, près du Luxembourg, un petit appartement, que Miss Ashburton vint occuper avec nous. Miss Flora Ashburton, qui n’avait plus de famille, avait été d’abord l’institutrice de ma mère, puis sa compagne et bientôt son amie. Je vivais auprès de ces deux femmes à l’air également doux et triste, et que je ne puis revoir qu’en deuil. Un jour, et, je pense, assez longtemps après la mort de mon père, ma mère avait remplacé par un ruban mauve le ruban noir de son bonnet du matin :

« Ô maman ! m’étais-je écrié, comme cette couleur te va mal ! »

Le lendemain elle avait remis un ruban noir.

J’étais de santé délicate. La sollicitude de ma mère et de Miss Ashburton, tout occupée à prévenir ma fatigue, si elle n’a pas fait de moi un paresseux, c’est que j’ai vraiment goûté au travail. Dès les premiers beaux jours, toutes deux se persuadent qu’il est temps pour moi de quitter la ville, que j’y pâlis ; vers la mi-juin, nous partons pour Fongueusemare, aux environs du Havre, où mon oncle Bucolin nous reçoit chaque été.

Dans un jardin pas très grand, pas très beau, que rien de bien particulier ne distingue de quantité d’autres jardins normands, la maison des Bucolin, blanche, à deux étages, ressemble à beaucoup de maisons de campagne du siècle avant-dernier. Elle ouvre une vingtaine de grandes fenêtres sur le devant du jardin, au levant ; autant par derrière ; elle n’en a pas sur les côtés. Les fenêtres sont à petits carreaux : quelques-uns, récemment remplacés, paraissent trop clairs parmi les vieux qui, auprès, paraissent verts et ternis. Certains ont des défauts que nos parents appellent des « bouillons » ; l’arbre qu’on regarde au travers ce dégingande ; le facteur, en passant devant, prend une bosse brusquement.

Le jardin, rectangulaire, est entouré de murs. Il forme devant la maison une pelouse assez large, ombragée, dont une allée de sable et de gravier fait le tour. De ce côté, le mur s’abaisse pour laisser voir la cour de ferme qui enveloppe le jardin et qu’une avenue de hêtres limite à la manière du pays.

Derrière la maison, au couchant, le jardin se développe plus à l’aise. Une allée, riante de fleurs, devant les espaliers au midi, est abritée contre les vents de mer par un épais rideau de lauriers du Portugal et par quelques arbres. Une autre allée, le long du mur du nord, disparaît sous les branches. Mes cousines l’appelaient « l’allée noire », et, passé le crépuscule du soir, ne s’y aventureraient pas volontiers. Ces deux allées mènent au potager, qui continue en contrebas le jardin, après qu’on a descendu quelques marches. Puis, de l’autre côté du mur que troue, au fond du potager, une petite porte à secret, on trouve un bois taillis où l’avenue de hêtres, de droite et de

gauche, aboutit. Du perron du couchant le regard, par-dessus ce bosquet retrouvant le plateau, admire la moisson qui le couvre. À l'horizon, pas très distant, l'église d'un petit village et, le soir, quand l'air est tranquille, les fumées de quelques maisons.

Chaque beau soir d'été, après dîner, nous descendions dans « le bas jardin ». Nous sortions par la petite porte secrète et gagnions un banc de l'avenue d'où l'on domine un peu la contrée ; là, près du toit de chaume d'une marnière abandonnée, mon oncle, ma mère et Miss Ashburton s'asseyaient; devant nous, la petite vallée s'emplissait de brume et le ciel se dorait au-dessus du bois plus lointain. Puis nous nous attardions au fond du jardin déjà sombre. Nous rentrions ; nous retrouvions au salon ma tante qui ne sortait presque jamais avec nous... Pour nous, enfants, là se terminait la soirée; mais bien souvent nous étions encore à lire dans nos chambres quand, plus tard, nous entendions monter nos parents.

Presque toutes les heures du jour que nous ne passions pas au jardin, nous les passions dans « la salle d'étude », le bureau de mon oncle où l'on avait disposé des pupitres d'écoliers. Mon cousin Robert et moi, nous travaillions côte à côte ; derrière nous, Juliette et Alissa. Alissa a deux ans de plus, Juliette un an de moins que moi ; Robert est, de nous quatre, le plus jeune.

Ce ne sont pas mes premiers souvenirs que je prétends écrire ici, mais ceux-là seuls qui se rapportent à cette histoire. C'est vraiment l'année de la mort de mon père que je puis dire qu'elle commence. Peut-être ma sensibilité, surexcitée par notre deuil et, sinon par mon propre chagrin, du moins par la vue du chagrin de ma mère me prédisposait-elle à de nouvelles émotions: j'étais précocement mûri; lorsque, cette année, nous revînmes à Fongueusemare, Juliette et Robert m'en parurent d'autant plus jeunes, mais, en revoyant Alissa, je compris brusquement que tous deux nous avions cessé d'être enfants.

Oui, c'est bien l'année de la mort de mon père; ce qui confirme ma mémoire, c'est une conversation de ma mère avec Miss Ashburton, sitôt après notre arrivée. J'étais inopinément entré dans la chambre où ma mère causait avec son amie; il s'agissait de ma tante; ma mère s'indignait qu'elle n'eût pas pris le deuil ou qu'elle l'eût déjà quitté. (Il m'est, à vrai dire, aussi impossible d'imaginer ma tante Bucolin en noir que ma mère en robe claire.) Ce jour de notre arrivée, autant qu'il m'en souvient, Lucile Bucolin portait une robe de mousseline. Miss Ashburton, conciliante comme toujours, s'efforçait de calmer ma mère; elle arguait craintivement:

— Après tout, le blanc aussi est de deuil.

— Et vous appelez aussi « de deuil » ce châle rouge qu'elle a mis sur ses épaules ? Flora, vous me révoltez ! s'écriait ma mère.

Je ne voyais ma tante que durant les mois de vacances et sans doute la chaleur de l'été motivait ces corsages légers et largement ouverts que je lui ai toujours connus ; mais, plus encore que l'ardente couleur des écharpes que ma tante jetait sur ses épaules nues, ce décolletage scandalisait ma mère.

Lucile Bucolin était très belle. Un petit portrait d'elle que j'ai gardé me la montre telle qu'elle était alors, l'air si jeune qu'on l'eût prise pour la sœur aînée de ses filles, assise de côté, dans cette pose qui lui était coutumière : la tête inclinée sur la main gauche au petit doigt mièvrément replié vers la lèvre. Une résille à grosses mailles retient la masse de ses cheveux crépelés à demi croulés sur la nuque ; dans l'échancrure du corsage pend, à un lâche collier de velours noir, un médaillon de mosaïque italienne. La ceinture de velours noir au large nœud flottant, le chapeau de paille souple à grands bords qu'au dossier de la chaise elle a suspendu par la bride, tout ajoute à son air enfantin. La main droite, tombante, tient un livre fermé.

Lucile Bucolin était créole ; elle n'avait pas connu ou avait perdu très tôt ses parents. Ma mère me raconta, plus tard, qu'abandonnée ou orpheline elle fut recueillie par le ménage du pasteur Vautier qui n'avait pas encore d'enfants et qui, bientôt après quittant la Martinique, amena celle-ci au Havre où la famille Bucolin était fixée. Les Vautier et les Bucolin se fréquentèrent ; mon oncle était alors employé dans une banque à l'étranger, et ce ne fut que trois ans plus tard, lorsqu'il revint auprès des siens, qu'il vit la petite Lucile ; il s'éprit d'elle et aussitôt demanda sa main, au grand chagrin de ses parents et de ma mère. Lucile avait alors seize ans. Entre temps, Mme Vautier avait eu deux enfants ; elle commençait à redouter pour eux l'influence de cette sœur adoptive dont le caractère s'affirmait plus bizarrement de mois en mois ; puis « les ressources du ménage étaient maigres... tout ceci, c'est ce que me dit ma mère pour m'expliquer que les Vautier aient accepté la demande de son frère avec joie. Ce que je suppose, au surplus, c'est que la jeune Lucile commençait à les embarrasser terriblement. Je connais assez la société du Havre pour imaginer aisément le genre d'accueil qu'on fit à cette enfant si séduisante. Le pasteur Vautier, que j'ai connu plus tard doux, circonspect et naïf à la fois, sans ressources contre l'intrigue et complètement désarmé devant le mal — l'excellent homme devait être aux abois. Quant à Mme Vautier, je n'en puis rien dire ; elle mourut en couches à la naissance d'un quatrième enfant, celui qui, de mon âge à peu près, devait devenir plus tard mon ami... »

Lucile Bucolin ne prenait que peu de part à notre vie ; elle ne descendait de sa chambre que passé le repas de midi ; elle s'allongeait aussitôt sur un

sofa ou dans un hamac, demeurait étendue jusqu'au soir et ne se relevait que languissante. Elle portait parfois à son front, pourtant parfaitement mat, un mouchoir comme pour essuyer une moiteur; c'était un mouchoir dont m'émerveillaient la finesse et l'odeur qui semblait moins un parfum de fleur que de fruit; parfois elle tirait de sa ceinture un minuscule miroir à glissant couvercle d'argent, qui pendait à sa chaîne de montre avec divers objets; elle se regardait, d'un doigt touchait sa lèvre, cueillait un peu de salive et s'en mouillait le coin des yeux. Souvent elle tenait un livre, mais un livre presque toujours fermé; dans le livre, une liseuse d'écaille restait prise entre les feuillets. Lorsqu'on approchait d'elle, son regard ne se détournait pas de sa rêverie pour vous voir. Souvent, de sa main ou négligente ou fatiguée, de l'appui du sofa, d'un repli de sa jupe, le mouchoir tombait à terre, ou le livre, ou quelque fleur, ou le signet. Un jour, ramassant le livre — c'est un souvenir d'enfant que je vous dis — en voyant que c'étaient des vers, je rougis.

Le soir, après dîner, Lucile Bucolin ne s'approchait pas à notre table de famille, mais, assise au piano, jouait avec complaisance de lentes mazurkas de Chopin; parfois rompant la mesure, elle s'immobilisait sur un accord...

J'éprouvais un singulier malaise auprès de ma tante, un sentiment fait de trouble, d'une sorte d'admiration et d'effroi. Peut-être un obscur instinct me prévenait-il contre elle; puis je sentais qu'elle méprisait Flora Ashburton et ma mère, que Miss Ashburton la craignait et que ma mère ne l'aimait pas.

Lucile Bucolin, je voudrais ne plus vous en vouloir, oublier un instant que vous avez fait tant de mal... du moins j'essaierai de parler de vous sans colère.

Un jour de cet été — ou de l'été suivant, car dans ce décor toujours pareil, parfois mes souvenirs superposés se confondent — j'entre au salon chercher un livre; elle y était. J'allais me retirer aussitôt; elle qui, d'ordinaire, semble à peine me voir, m'appelle:

— Pourquoi t'en vas-tu si vite? Jérôme! est-ce que je te fais peur?

Le cœur battant, je m'approche d'elle; je prends sur moi de lui sourire et de lui tendre la main. Elle garde ma main dans l'une des siennes et de l'autre caresse ma joue.

— Comme ta mère t'habille mal, mon pauvre petit!...

Je portais alors une sorte de vareuse à grand col, que ma tante commence de chiffonner.

— Les cols marins se portent beaucoup plus ouverts ! dit-elle en faisant sauter un bouton de chemise. — Tiens ! regarde si tu n'es pas mieux

ainsi! — et, sortant son petit miroir, elle attire contre le sien mon visage, passe autour de mon cou son bras nu, descend sa main dans ma chemise entr’ouverte, demande en riant si je suis chatouilleux, pousse plus avant... J’eus un sursaut si brusque que ma vareuse se déchira; le visage en feu, et tandis qu’elle s’écriait:

— Fi ! le grand sot ! — je m’enfuis; je courus jusqu’au fond du jardin; là, dans un petit citerneau du potager, je trempai mon mouchoir, l’appliquai sur mon front, lavai, frottai mes joues, mon cou, tout ce que cette femme avait touché.»

(André Gide « La Porte Étroite » p. 4–16)

Vocabulaire

Attarder *v.t.* — mettre en retard quelqu’un.

Brusque *adj.* — 1) Qui agit sans ménagements, qui manifeste une certaine brutalité : *C’est un garçon un peu brusque. Avoir un geste brusque.*

2) Qui se manifeste soudain, qui marque un rapide changement d’état : *Élévation brusque de la température.*

Chagrin *adj.* — 1) Qui éprouve du déplaisir, de la tristesse : *Il paraissait tout chagrin. Visage chagrin.*

2) Qui est porté au mécontentement, à la mélancolie : *Des esprits chagrins.*

Chiffonner *v.t.* — froisser un tissu, un papier, leur donner des faux plis.

Craintivement *adv.* — avec crainte.

Dégingandé *adj.* — qui a une démarche irrégulière et sautillante, une allure gauche en raison de son corps ou de ses membres trop longs.

Déchirer *v.t.* — 1) Diviser du papier, du tissu, etc., en morceaux, les mettre en pièces, en lambeaux, en tirant dessus : *Déchirer une vieille facture.*

2) Faire un accroc à un vêtement, une pièce de tissu.

3) En parlant d’un bruit, briser brusquement le silence, ou, en parlant d’une lumière, apparaître brusquement dans un endroit sombre : *Un cri déchira la nuit.*

Disposer *v.t.* — 1) Placer des personnes, arranger des objets d’une certaine manière : *Disposer des verres sur la table. Disposer des sentinelles autour du camp.*

2) Faire que quelqu’un soit favorable ou défavorable à quelqu’un d’autre, à ses sollicitations : *Ce malentendu l’a plutôt mal disposé à mon égard.*

Émerveiller *v.t.* — inspirer à quelqu’un un sentiment d’étonnement et de vive admiration.

Mouchoir *n.m.* — 1) Petite pièce de tissu ou de papier dont on se sert pour se moucher, s'essuyer les yeux, etc.

2) Tissu, papier, etc., dont le dessin forme un assemblage de grands carrés analogues aux mouchoirs à carreaux ; style de ce dessin.

Persuader (se) *v.p.* — parvenir à se convaincre de quelque chose: *Ils se sont persuadés (ou, dans la langue littéraire, persuadé) qu'ils arriveraient les premiers.*

Pelouse *n.f.* — 1) Terrain couvert d'herbe maintenue rase par des fauches fréquentes.

2) Herbe qui couvre ce terrain.

Potager *n.m.* — se dit des plantes dont on fait une utilisation culinaire.

Prendre le deuil — manifester par une tristesse plus ou moins affectée que l'on est ennuyé de la perte de quelque chose.

Ruban *n.m.* — 1) Ornement de tissu, plat et étroit, en fibres naturelles ou synthétiques ou en fils de métal ductile.

2) Bande étroite et mince d'une matière souple ou flexible : *Ruban adhésif en plastique.*

Sollicitude *n.f.* — soins attentifs, affectueux à l'égard de quelqu'un : *Être plein de sollicitude à l'égard d'un malade.*

Sombre *adj.* — 1) Se dit d'un lieu peu éclairé, où la luminosité est faible : *Une ruelle sombre.*

2) Se dit d'une couleur qui tire sur le brun ou sur le noir, ou d'une nuance foncée et sans éclat : *Une robe sombre.*

3) Qui est empreint de tristesse, d'inquiétude, chargé de menaces : *Les perspectives d'avenir paraissent sombres.*

Surexciter *v.t.* — 1) Mettre quelqu'un dans un état anormal d'excitation, d'exaltation, qui peut le pousser à des actions irréfléchies, dangereuses : *Les préparatifs avaient surexcité l'enfant.*

2) Porter une faculté, un sentiment à un degré extrême d'activité, d'intensité : *Des lectures propres à surexciter l'imagination.*

2. Étude du vocabulaire

2.1. Trouvez les équivalents russes

- 1) Certains ont des défauts que nos parents appellent des «bouillons»; l'arbre qu'on regarde au travers se dégingande; le facteur, en passant devant, prend une bosse **brusquement...**

- 2) J'étais inopinément entré dans la chambre où ma mère causait avec son amie; il s'agissait de ma tante; ma mère s'indignait qu'**elle n'eût pas pris le deuil** ou qu'elle l'eût déjà quitté.
- 3) Dès les premiers beaux jours, toutes deux **se persuadent** qu'il est temps pour moi de quitter la ville, que j'y pâlis [...]
- 4) Lucile avait alors seize ans. Entre temps, Mme Vautier avait eu deux enfants ; elle commençait à redouter pour eux l'influence de cette **sœur adoptive** dont le caractère s'affirmait plus bizarrement de mois en mois [...]
- 5) Comme ta mère t'habille mal, mon **pauvre petit** !
- 6) Je m'enfuis; je courus jusqu'au fond du jardin; là, dans un petit citerneau du potager, je trempai mon mouchoir, l'**appliquai sur mon front** [...]
- 7) Peut-être ma sensibilité, surexcitée par notre deuil et, sinon par **mon propre chagrin**, du moins par la vue du chagrin de ma mère me prédisposait-elle à de nouvelles émotions: j'étais précocement mûri [...]
- 8) **Je n'avais pas douze ans** lorsque je perdis mon père.
- 9) «Ô maman! m'étais-je écrié, comme **cette couleur te va mal!**»
- 10) Je portais alors une sorte de vareuse à grand col, que ma tante **commence** de chiffonner.

2.2. Trouvez les synonymes des mots en italique

- 1) Oui, c'est bien l'année de **la mort** de mon père ; ce qui confirme ma mémoire,
- 2) Elle loua, près du Luxembourg, un petit appartement, que Miss Ashburton vint **occuper** avec nous.
- 3) Peut-être ma sensibilité, **surexcitée** par notre deuil et, sinon par mon propre chagrin, du moins par la vue du chagrin de ma mère me prédisposait-elle à de nouvelles émotions :
- 4) [...] puis je sentais qu'elle méprisait Flora Ashburton et ma mère, que Miss Ashburton la **craignait** et que ma mère ne l'aimait pas.
- 5) **Le cœur battant**, je m'approche d'elle ; je prends sur moi de lui sourire et de lui tendre la main.
- 6) Souvent elle tenait un livre, mais un livre presque toujours **fermé**.
- 7) [...] le caractère s'affirmait plus **bizarrement**...
- 8) Miss Ashburton, conciliante comme toujours, s'efforçait de **calmer** ma mère
- 9) Puis nous attardions au fond du jardin déjà **sombre**.

2.3. Trouvez les antonymes des mots en italique

- 1) [...] tout ceci c'est ce que me dit ma mère pour m'expliquer que les Vautier *aient accepté* la demande de son frère avec joie.
- 2) Miss Ashburton, conciliante comme toujours, s'efforçait de calmer ma mère; elle arguait *crainitivement* [...]
- 3) Puis nous nous attardions au fond du jardin déjà *sombre*.
- 4) Puis, de l'autre côté du mur que troue, au fond du potager, une petite porte à secret, on trouve un bois taillis où l'avenue de hêtres, de droite et de gauche, *aboutit*.
- 5) Elle *garde* ma main dans l'une des siennes et de l'autre caresse ma joue.
- 6) J'eus un sursaut si *Brusque* que ma vareuse se déchira ; le visage en feu, et tandis qu'elle s'écriait.
- 7) Souvent, de sa main ou *négligente* ou fatiguée, de l'appui du sofa, d'un repli de sa jupe, le mouchoir tombait à terre, ou le livre, ou quelque fleur, ou le signet.
- 8) Un jour, ramassant le livre — c'est un souvenir d'enfant que je vous dis — en voyant que c'étaient des vers, je *rougis*.
- 9) Je connais assez la société du Havre pour imaginer aisément le genre d'accueil qu'on fit à cette enfant si *séduisante*.
- 10) Miss Flora Ashburton, qui n'avait plus de famille, avait été d'abord l'institutrice de ma mère, puis sa compagne et bientôt son *amie*.

2.4. Traduisez le fragment du texte ci-dessous en russe par écrit

Derrière la maison, au couchant, le jardin se développe plus à l'aise. Une allée, riante de fleurs, devant les espaliers au midi, est abritée contre les vents de mer par un épais rideau de lauriers du Portugal et par quelques arbres. Une autre allée, le long du mur du nord, disparaît sous les branches. Mes cousines l'appelaient «l'allée noire», et, passé le crépuscule du soir, ne s'y aventureraient pas volontiers. Ces deux allées mènent au potager, qui continue en contrebas le jardin, après qu'on a descendu quelques marches. Puis, de l'autre côté du mur que troue, au fond du potager, une petite porte à secret, on trouve un bois taillis où l'avenue de hêtres, de droite et de gauche, aboutit. Du perron du couchant le regard, par-dessus ce bosquet retrouvant le plateau, admire la moisson qui le couvre. À l'horizon, pas très distant, l'église d'un petit village et, le soir, quand l'air est tranquille, les fumées de quelques maisons.

3. Compréhension du texte

3.1. Lisez les affirmations ci-dessous et dites si elles sont vraies ou fausses.

- 1) La mère et la tante du personnage principal ont pris le deuil.
- 2) Miss Ashburton est la sœur de la mère du personnage principal.
- 3) Le personnage principal et Lucile Bucolin sont en bons termes.
- 4) L'oncle Bucolin travaille dans une banque.
- 5) Lucile Bucolin a été l'orpheline et a grandi dans un orphelinat.
- 6) Lucile Bucolin critique les vêtements du personnage principal.
- 7) Le personnage principal a peur de sa tante.

3.2. Répondez aux questions ci-dessous.

- 1) Comment pourriez-vous décrire l'ambiance qui entoure le personnage principal et sa mère ? Pourquoi se trouvent-ils dans cette ambiance ?
- 2) La mère du personnage principal et sa tante se ressemblent-elles ? En quoi sont-elles différentes ? Dans quelles conditions ont-elles grandi ?
- 3) D'après le fragment que vous avez lu pourriez-vous expliquer le titre du roman «*La Porte Étroite*»? Argumentez votre réponse.
- 4) Comment décrivez-vous le comportement du personnage principal ? Quelle est l'influence de la mère sur le personnage principal ?
- 5) Comment pouvez-vous caractériser les relations du personnage principal et de sa tante ? L'aime-t-il ? Pourquoi à la fin du passage, il frotte ses joues, son cou, « tout ce que cette femme avait touché » ?

4. Analyse du texte

4.1. Définissez le thème conducteur de ce texte et son but communicatif.

4.2. Le texte, suscite-t-il une émotion ? Laquelle ?

4.3. Quels éléments du texte aident à sentir le profond chagrin; l'amour qu'éprouve la mère; les sentiments du personnage principal; les sentiments de Lucile Bucolin; l'influence de la mère

sur le personnage principal. Commentez – les du point de vue linguistique.

4.4. Relevez dans le texte les moyens linguistiques qui permettent de créer le portrait de la mère; l'image de la maison et des jardins; le portrait du personnage principal; le portrait de Lucile Bucolin; le portrait de Miss Flora Ashburton.

4.5. Relevez les épithètes dans le texte, analysez leur fonction stylistique et leur participation à la création de l'intégrité sémantique du texte ; à la création du style littéraire du texte

5. Production écrite

Choisissez une des citations d'André Gide et développez l'idée par écrit en donnant votre commentaire :

- 1) « Il est bien des choses qui ne paraissent impossibles que tant qu'on ne les a pas tentées. »
- 2) « Familles je vous hais ! Foyers clos, portes refermées, possessions jalouses du bonheur. »
- 3) « Les amis sont dangereux, non point tant par ce qu'ils vous font faire, que par ce que qu'ils vous empêchent de faire. »

ALAIN FOURNIER (1886–1914)

Alain Fournier, de son vrai prénom Henri-Alban, est né à La Chapelle-d'Angillon dans le Cher, de parents instituteurs. Il est l'ami d'enfance de l'homme de lettres Jacques Rivière, qui épousera plus tard sa sœur cadette, Isabelle. Chroniqueur littéraire puis secrétaire de l'ancien président de la République Claude Casimir-Périer, il est également écrivain. En 1913, il publie «Le Grand Meaulnes» qui rate d'une seule voix le prix Goncourt. Écrit à la Belle Époque, son roman reprend de nombreux détails de sa vie, du décor de sa jeunesse dans le Berry et de son premier amour, une certaine Yvonne de Quièvrecourt. «Le Grand Meaulnes» est l'unique roman d'Alain Fournier achevé et publié de son vivant.

Lieutenant de réserve durant la Seconde Guerre mondiale, Alain Fournier est mobilisé dès le 4 août 1914. Quittant le Pays basque, il écrit à sa sœur : «Je pars content». Deux mois après, le 22 septembre 1914, le jeune écrivain âgé de seulement 27 ans est porté disparu dans les Hauts de Meuse avec 20 autres de ses compagnons. Son second roman, «Colombe Blanchet» restera inachevé. En 1924, des nouvelles et poèmes écrits par Alain Fournier sont rassemblés sous le titre «Miracles» et publiés à l'initiative de Jacques Rivière. Mort pour la France, Alain Fournier a été nommé chevalier de la Légion d'honneur et décoré de la Croix de guerre avec palme, à titre posthume.

Source : <http://www.linternaute.com/biographie/alain-fournier/>

1. Lisez le texte ci-dessous

ALAIN FOURNIER « LE GRAND MEAULNES » (1913)

Il arriva chez nous un dimanche de novembre 189...

Je continue à dire « chez nous », bien que la maison ne nous appartienne plus. Nous avons quitté le pays depuis bientôt quinze ans et nous n'y reviendrons certainement jamais.

Nous habitons les bâtiments du Cours Supérieur de Sainte-Agathe. Mon père, que j'appelais M. Seurel, comme les autres élèves, y dirigeait à la fois le Cours Supérieur, où l'on préparait le brevet d'instituteur, et le Cours Moyen. Ma mère faisait la petite classe.

Une longue maison rouge, avec cinq portes vitrées, sous des vignes vierges, à l'extrémité du bourg ; une cour immense avec préaux et buanderie, qui ouvrait en avant sur le village par un grand portail ; sur le côté nord, la route où donnait une petite grille et qui menait vers La Gare, à trois kilomètres ; au sud et par-derrière, des champs, des jardins et des près qui rejoignaient les faubourgs... tel est le plan sommaire de cette demeure où s'écoulèrent les jours les plus tourmentés et les plus chers de ma vie — demeure d'où partirent et où revinrent se briser, comme des vagues sur un rocher désert, nos aventures.

Le hasard des « changements », une décision d'inspecteur ou de préfet nous avaient conduits là.

Vers la fin des vacances, il y a bien longtemps, une voiture de paysan, qui précédait notre ménage, nous avait déposés, ma mère et moi, devant la petite grille rouillée. Des gamins qui volaient des pêches dans le jardin s'étaient enfuis silencieusement par les trous de la haie... Ma mère, que nous appelions Millie, et qui était bien la ménagère la plus méthodique que j'aie jamais connue, était entrée aussitôt dans les pièces remplies de paille poussiéreuse, et tout de suite elle avait constaté avec désespoir, comme à chaque « déplacement », que nos meubles ne tiendraient jamais dans une maison si mal construite... Elle était sortie pour me confier sa détresse. Tout en me parlant, elle avait essuyé doucement avec son mouchoir ma figure d'enfant noircie par le voyage. Puis elle était rentrée faire le compte de toutes les ouvertures qu'il allait falloir condamner pour rendre le logement habitable... Quant à moi, coiffé d'un grand chapeau de paille à rubans, j'étais resté là, sur le gravier de cette cour étrangère, à attendre, à fureter petitement autour du puits et sous le hangar.

C'est ainsi, du moins, que j'imagine aujourd'hui notre arrivée. Car aussitôt que je veux retrouver le lointain souvenir de cette première soirée d'attente dans notre cour de Sainte Agathe, déjà ce sont d'autres attentes que je me rappelle ; déjà, les deux mains appuyées aux barreaux du portail, je me vois épiant avec anxiété quelqu'un qui va descendre la grand'rue. Et si j'essaie d'imaginer la première nuit que je dus passer dans ma mansarde, au milieu des greniers du premier étage, déjà ce sont d'autres nuits que je me rappelle ; je ne suis plus seul dans cette chambre ; une grande ombre inquiète et amie passe le long des murs et se promène. Tout ce paysage paisible — l'école, le champ du père Martin, avec ses trois noyers, le jardin dès quatre heures envahi chaque jour par des femmes en visite — est à jamais, dans ma mémoire, agité transformé par la présence de celui qui bouleversa toute notre adolescence et dont la fuite même ne nous a pas laissés de repos.

Nous étions pourtant depuis dix ans dans ce pays lorsque Meaulnes arriva.

J'avais quinze ans. C'était un froid dimanche de novembre, le premier jour d'automne qui fit songer à l'hiver. Toute la journée, Millie avait attendu une voiture de La Gare qui devait lui apporter un chapeau pour la mauvaise saison. Le matin, elle avait manqué la messe ; et jusqu'au sermon, assis dans le chœur avec les autres enfants, j'avais regardé anxieusement du côté des cloches, pour la voir entrer avec son chapeau neuf. Après midi, je dus partir seul à vêpres.

« D'ailleurs, me dit-elle, pour me consoler, en brossant de sa main mon costume d'enfant, même s'il était arrivé, ce chapeau, il aurait bien fallu, sans doute, que je passe mon dimanche à le refaire. »

Souvent nos dimanches d'hiver se passaient ainsi.

Dès le matin, mon père s'en allait au loin, sur le bord de quelque étang couvert de brume, pêcher le brochet dans une barque ; et ma mère, retirée jusqu'à la nuit dans sa chambre obscure, rafistolait d'humbles toilettes. Elle s'enfermait ainsi de crainte qu'une dame de ses amies, aussi pauvre qu'elle mais aussi fière, vînt la surprendre. Et moi, les vêpres finies, j'attendais, en lisant dans la froide salle à manger, qu'elle ouvrit la porte pour me montrer comment ça lui allait.

Ce dimanche-là, quelque animation devant l'église me retint dehors après vêpres. Un baptême, sous le porche, avait attroué des gamins. Sur la place, plusieurs hommes du bourg avaient revêtu leurs vareuses de pompiers ; et, les faisceaux formés, transis et battant la semelle, ils écoutaient

Boujardon, le brigadier, s'embrouiller dans la théorie...

Le carillon du baptême s'arrêta soudain comme une sonnerie de fête, qui se serait trompée de jour et d'endroit ; Boujardon et ses hommes, l'arme en bandoulière, emmenèrent la pompe au petit trot ; et je les vis disparaître au premier tournant, suivis de quatre gamins silencieux, écrasant de leurs grosses semelles les brindilles de la route givrée où je n'osais pas les suivre.

Dans le bourg, il n'y eut plus alors de vivant que le café Daniel, où j'entendais sourdement monter puis s'apaiser les discussions des buveurs. Et, frôlant le mur bas de la grande cour qui isolait notre maison du visage, j'arrivai, un peu anxieux de mon retard, à la petite grille.

Elle était entre ouverte et je vis aussitôt qu'il se passait quelque chose d'insolite.

En effet, à la porte de la salle à manger — la plus rapprochée des cinq portes vitrées qui donnaient sur la cour — une femme aux cheveux gris, penchée, cherchait à voir au travers des rideaux. Elle était petite, coiffée d'une capote de velours noir à l'ancienne mode. Elle avait un visage maigre

et fin, mais ravagé par l'inquiétude ; et je ne sais quelle appréhension, à sa vue, m'arrêta sur la première marche, devant la grille.

« Où est-tu passé ? mon Dieu ! disait-elle à mi-voix. Il était avec moi tout à l'heure. Il a déjà fait le tour de la maison. Il s'est peut-être sauvé... »

Et, entre chaque phrase, elle frappait au carreau trois petits coups à peine perceptibles.

Personne ne venait ouvrir à la visiteuse inconnue.

Millie, sans doute, avait reçu le chapeau de La Gare, et sans rien entendre, au fond de la chambre rouge, devant un lit semé de vieux rubans et de plumes défrisées, elle cousait, décousait, rebâtissait sa médiocre coiffure... En effet, lorsque j'eus pénétré dans la salle à manger, immédiatement suivi de la visiteuse, ma mère apparut tenant à deux mains sur sa tête des fils de laiton, des rubans et des plumes, qui n'étaient pas encore parfaitement équilibrés...

Elle me sourit, de ses yeux bleus fatigués d'avoir travaillé à la chute du jour, et s'écria :

« Regarde ! Je t'attendais pour te montrer... »

Mais, apercevant cette femme assise dans le grand fauteuil, au fond de la salle, elle s'arrêta, déconcertée. Bien vite, elle enleva sa coiffure, et, durant toute la scène qui suivit, elle la tint contre sa poitrine, renversée comme un nid dans son bras droit replié.

La femme à la capote, qui gardait, entre ses genoux, un parapluie et un sac de cuir, avait commencé de s'expliquer, en balançant légèrement la tête et en faisant claquer sa langue comme une femme en visite. Elle avait repris tout son aplomb.

Elle eut même, dès qu'elle parla de son fils, un air supérieur et mystérieux qui nous intrigua.

Ils étaient venus tous les deux, en voiture, de La Ferté-d'Angillon, à quatorze kilomètres de Sainte Agathe. Veuve — et fort riche, à ce qu'elle nous fit comprendre —, elle avait perdu le cadet de ses deux enfants, Antoine, qui était mort un soir au retour de l'école, pour s'être baigné avec son frère dans un étang malsain. Elle avait décidé de mettre l'aîné, Augustin, en pension chez nous pour qu'il pût suivre le Cours Supérieur.

Et aussitôt elle fit l'éloge de ce pensionnaire qu'elle nous amenait. Je ne reconnaissais plus la femme aux cheveux gris, que j'avais vue courbée devant la porte, une minute auparavant, avec cet air suppliant et hagard de poule qui aurait perdu l'oiseau sauvage de sa couvée.

Ce qu'elle contait de son fils avec admiration était fort surprenant : il aimait à lui faire plaisir, et parfois il suivait le bord de la rivière, jambes

filles, pendant des kilomètres, pour lui rapporter des œufs de poules d'eau, de canards sauvages, perdus dans les ajoncs...

Il tendait aussi des nasses... L'autre nuit, il avait découvert dans le bois une faisane prise au collet...

Moi qui n'osais plus rentrer à la maison quand j'avais un accroc à ma blouse, je regardais Millie avec étonnement.

Mais ma mère n'écoutait plus. Elle fit même signe à la dame de se taire, et déposant avec précaution son « nid » sur la table, elle se leva silencieusement comme pour aller surprendre quelqu'un...

Au-dessus de nous, en effet, dans un réduit où s'entassaient les pièces d'artifice noircies du dernier Quatorze Juillet, un pas inconnu, assuré, allait et venait, ébranlant le plafond, traversait les immenses greniers ténébreux du premier étage, et se perdait enfin vers les chambres d'adjoints abandonnées où l'on mettait sécher le tilleul et mûrir les pommes.

« Déjà, tout à l'heure, j'avais entendu ce bruit dans les chambres du bas, dit Millie à mi-voix, et je croyais que c'était toi, François, qui étais rentré... »

Personne ne répondit. Nous étions debout tous les trois, le cœur battant, lorsque la porte des greniers qui donnait sur l'escalier de la cuisine s'ouvrit ; quelqu'un descendit les marches, traversa la cuisine, et se présenta dans l'entrée obscure de la salle à manger.

« C'est toi, Augustin ? » dit la dame.

C'était un grand garçon de dix-sept ans environ. Je ne vis d'abord de lui, dans la nuit tombante, que son chapeau de feutre paysan coiffé en arrière et sa blouse noire sanglée d'une ceinture comme en portent les écoliers. Je pus distinguer aussi qu'il souriait...

Il m'aperçut, et, avant que personne eût pu lui demander aucune explication :

« Viens-tu dans la cour ? » dit-il.

J'hésitai une seconde. Puis, comme Millie ne me retenait pas, je pris ma casquette et j'allai vers lui.

Nous sortîmes par la porte de la cuisine et nous allâmes au préau, que l'obscurité envahissait déjà. À la lueur de la fin du jour, je regardais, en marchant, sa face anguleuse au nez droit, à la lèvre duvetée.

« Tiens, dit-il, j'ai trouvé ça dans ton grenier. Tu n'y avais donc jamais regardé. »

Il tenait à la main une petite roue en bois noirci ; un cordon de fusées déchiquetées courait tout autour ; ç'avait dû être le soleil ou la lune au feu d'artifice du Quatorze Juillet.

« Il y en a deux qui ne sont pas parties : nous allons toujours les allumer », dit-il d'un ton tranquille et de l'air de quelqu'un qui espère bien trouver mieux par la suite.

Il jeta son chapeau par terre et je vis qu'il avait les cheveux complètement ras comme un paysan. Il me montra les deux fusées avec leurs bouts de mèche en papier que la flamme avait coupés, noircis, puis abandonnés. Il planta dans le sable le moyeu de la roue, tira de sa poche — à mon grand étonnement, car cela nous était formellement interdit — une boîte d'allumettes. Se baissant avec précaution, il mit le feu à la mèche. Puis, me prenant par la main, il m'entraîna vivement en arrière.

Un instant après, ma mère qui sortait sur le pas de la porte, avec la mère de Meaulnes, après avoir débattu et fixé le prix de pension, vit jaillir sous le préau, avec un bruit de soufflet, deux gerbes d'étoffes rouges et blanches ; et elle put m'apercevoir, l'espace d'une seconde, dressé dans la lueur magique, tenant par la main le grand gars nouveau venu et ne bronchant pas...

Cette fois encore elle n'osa rien dire.

Et le soir, au dîner, il y eut, à la table de famille, un compagnon silencieux, qui mangeait, la tête basse, sans se soucier de nos trois regards fixés sur lui.

(Alain Fournier « *Le Grand Meaulnes* » p. 8–20)

Vocabulaire

Faubourg *n. m.* — quartier situé à la périphérie d'une ville ; banlieue (surtout pluriel).

S'écouler *v. pr.* — disparaître progressivement ; se passer (temps).

Mouchoir *n. m.* — petite pièce de tissu ou de papier dont on se sert pour se moucher, s'essuyer les yeux, etc.

Condamner *v. t.* — déterminer la ruine, la mort d'un groupe, d'une activité, d'une entreprise.

Envahir *v. t.* — venir chez quelqu'un et l'importuner en occupant une place excessive, abusive, en demandant trop de son temps.

Sermon *n. m.* — prédication faite au cours de la messe.

Chœur *n. m.* — partie de l'église où se déroulent les cérémonies autour de l'autel et où se tiennent le clergé et les chantres qui participent à la célébration liturgique.

Vêpres *n. f. pl.* — heure de l'office que l'on célèbre le soir, au coucher du soleil.

Rafistoler *v. t.* — réparer quelque chose grossièrement.

Sourdement *adv.* — en secret.

Étang *n. m.* — étendue d'eau stagnante, naturelle ou artificielle, généralement de dimensions et de profondeur plus faibles qu'un lac.

Sangler *v. t.* — serrer fortement quelque'un à la taille.

Lueur *n. m.* — lumière faible.

Être duveté *pp.* — être couvert de duvet.

Roue *n. f.* — organe de forme circulaire permettant de transmettre le mouvement soit grâce aux dents dont son pourtour est garni, soit grâce à un lien flexible passant sur sa périphérie.

Cordon *n. m.* — tresse ronde ou plate servant à attacher, à suspendre, à tirer, etc.

Fusée *n. f.* — pièce d'artifice se propulsant par réaction grâce à la combustion de la poudre.

Mèche *n. f.* — gaine ou corde contenant de la poudre noire et destinée à transmettre une flamme avec un certain retard pour mettre le feu à une arme, à un explosif, à une fusée ou à une mine.

Jaillir *v. i.* — sortir, s'élancer avec impétuosité, sous forme de jet.

2. Étude du vocabulaire

2.1. Trouvez les équivalents russes

- 1) Tout ce paysage paisible ... est à jamais, dans ma mémoire, **agité transformé** par ...
- 2) [...] qui bouleversa toute notre adolescence et dont la fuite même **ne nous a pas laissé de repos**.
- 3) Elle me sourit, de ses yeux bleus fatigués d'avoir travaillé **à la chute du jour**, et s'écria...
- 4) Sur la place, plusieurs hommes du bourg avaient revêtu leurs **vareuses de pompiers**...
- 5) [...] ils écoutaient Boujardon, le brigadier, **s'embrouiller dans la théorie**...
- 6) Il me montra les deux fusées avec leurs **bouts de mèche** en papier que la flamme avait coupés, noircis, puis abandonnés.
- 7) Se baissant avec précaution, il **mit le feu** à la mèche.
- 8) Un instant après, ma mère ... vit jaillir sous le préau, avec un bruit de soufflet, deux **gerbes d'étoffes** rouges et blanches...
- 9) [...] et elle put m'apercevoir, l'espace d'une seconde, **dressé dans la leur magique**...

- 10) Et le soir, au dîner, il y eut, à la table de famille, un compagnon silencieux, qui mangeait, **la tête basse**, sans se soucier de nos trois regards fixés sur lui.

2.2. Trouvez les synonymes des mots en italique

- 1) Tout en me parlant, elle avait essuyé doucement avec son mouchoir ma **figure** d'enfant noircie par le voyage.
- 2) Quant à moi, coiffé d'un grand chapeau de paille à rubans, j'étais resté là, sur le gravier de cette cour étrangère, à attendre, à **fureter** petitement autour du puits et sous le hangar.
- 3) Je ne reconnaissais plus la femme aux cheveux gris, que j'avais vue **courbée** devant la porte, une minute auparavant...
- 4) Il me montra les deux fusées avec leurs bouts de mèche en papier que **la flamme** avait coupés, noircis, puis abandonnés.
- 5) [...] et elle put m'apercevoir, l'espace d'une seconde, dressé dans la lueur magique, tenant par la main le grand gars nouveau venu et ne **bronchant** pas...
- 6) Et le soir, au dîner, il y eut, à la table de famille, un compagnon silencieux, qui mangeait, la tête basse, sans **se soucier** de nos trois regards fixés sur lui.
- 7) Elle était sortie pour me confier sa **détresse**.
- 8) Tout ce paysage paisible ... est à jamais, dans ma mémoire, agité transformé par la présence de celui qui **bouleversa** toute notre adolescence et dont la fuite même ne nous a pas laissé de repos.
- 9) Dans le bourg, il n'y eut plus alors de vivant que le café Daniel, où j'entendais **sourdement** monter puis s'apaiser les discussions des buveurs.
- 10) Mais, apercevant cette femme assise dans le grand fauteuil, au fond de la salle, elle s'arrêta, **déconcertée**.

2.3. Trouvez les antonymes des mots en italique

- 1) Elle fit même signe à la dame de **se taire**, et déposant avec précaution son « nid » sur la table, elle se leva silencieusement comme pour aller surprendre quelqu'un...
- 2) Une longue maison rouge, avec cinq portes vitrées, sous des vignes vierges, à **l'extrémité** du bourg [...]
- 3) Quant à moi, coiffé d'un grand chapeau de paille à rubans, j'étais resté là, sur le gravier de cette cour **étrangère**, à attendre, à fureter petitement autour du puits et sous le hangar.

- 4) Le matin, elle avait manqué la messe ; et jusqu'au sermon, assis dans le chœur avec les autres enfants, j'avais regardé **anxieusement** du côté des cloches, pour la voir entrer avec son chapeau neuf.
- 5) [...] et ma mère, retirée jusqu'à la nuit dans sa chambre **obscur**, rafistolait d'humbles toilettes.
- 6) En effet, à la porte de la salle à manger — la plus **rapprochée** des cinq portes vitrées qui donnaient sur la cour — une femme aux cheveux gris, penchée, cherchait à voir au travers des rideaux.
- 7) [...] quelqu'un **descendit** les marches, traversa la cuisine, et se présenta dans l'entrée obscure de la salle à manger.
- 8) Puis, comme Millie ne me **retenait** pas, je pris ma casquette et j'allai vers lui.
- 9) Il planta dans le sable le moyeu de la roue, tira de sa poche — à mon grand étonnement, car cela nous était formellement **interdit** — une boîte d'allumettes.
- 10) Se baissant avec **précaution**, il mit le feu à la mèche.

2.4. Traduisez le fragment du texte ci-dessous en russe par écrit

Dans le bourg, il n'y eut plus alors de vivant que le café Daniel, où j'entendais sourdement monter puis s'apaiser les discussions des buveurs. Et, frôlant le mur bas de la grande cour qui isolait notre maison du visage, j'arrivai, un peu anxieux de mon retard, à la petite grille.

Elle était entre ouverte et je vis aussitôt qu'il se passait quelque chose d'insolite.

En effet, à la porte de la salle à manger — la plus rapprochée des cinq portes vitrées qui donnaient sur la cour — une femme aux cheveux gris, penchée, cherchait à voir au travers des rideaux. Elle était petite, coiffée d'une capote de velours noir à l'ancienne mode. Elle avait un visage maigre et fin, mais ravagé par l'inquiétude ; et je ne sais quelle appréhension, à sa vue, m'arrêta sur la première marche, devant la grille.

3. Compréhension du texte

3.1. Lisez les affirmations ci-dessous et dites si elles sont vraies ou fausses

- 1) Le narrateur décrit ses lointains souvenirs.
- 2) La mère de François ne travaillait pas.

- 3) Quand Millie et son fils sont arrivés dans la nouvelle maison, elle n'était pas habitable.
- 4) Millie est certainement le vrai prénom de Mme Seurel.
- 5) La famille Seurel était riche.
- 6) C'était François qui avait laissé entrer Mme Meaulnes.
- 7) Mme Meaulnes admire son fils aîné.
- 8) Augustin était tout à fait différent de François.
- 9) Selon le texte on peut comprendre que François n'aime pas Augustin.

3.2. Répondez aux questions ci-dessous

- 1) La famille Seurel, habite-elle toujours dans la même maison ?
- 2) Millie, pourquoi s'occupe-t-elle de ces toilettes ?
- 3) Quel événement a changé toute la vie de François et de sa famille ?
- 4) Augustin Meaulnes, qu'est-ce qu'il fait pour « faire plaisir » à sa mère ?
- 5) François, pourquoi est-il étonné d'entendre les aventures d'Augustin ?

4. Analyse du texte

4.1. Définissez le thème conducteur de ce texte et son but communicatif.

4.2. Le texte, suscite-t-il une émotion ? Laquelle ?

4.3. Quels éléments du texte aident à sentir le profond amour qu'éprouve la mère de Meaulnes ? Commentez — les du point de vue linguistique.

4.4. Relevez dans le texte les moyens linguistiques qui permettent de créer le portrait de la mère.

4.5. Relevez les épithètes dans le texte, analysez leur fonction stylistique et leur participation à la création de l'humeur nostalgique du texte.

5. Production écrite

Choisissez une des citations du texte et développez l'idée par écrit en donnant votre commentaire :

- 1) « Je continue à dire « chez nous », bien que la maison ne nous appartienne plus ».
- 2) «...Tel est le plan sommaire de cette demeure où s'écoulèrent les jours les plus tourmentés et les plus chers de ma vie — demeure d'où partirent et où revinrent se briser, comme des vagues sur un rocher désert, nos aventures ».

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

(1894–1961)

Céline est sans doute l'un des auteurs du XX^{ème} siècle qui a suscité à la fois le plus d'engouement et d'indignation. Personnage contesté et contestable, il n'en demeure pas moins un écrivain majeur de la première moitié du XX^{ème} siècle.

Son premier roman, Voyage au bout de la nuit, qu'il publie en 1932 lui vaut une notoriété immédiate. Son style parlé, l'abondance de son vocabulaire, le foisonnement de ses personnages, son réalisme, sa violence, l'enfer ordinaire qu'il décrit, font l'effet d'une bombe.

A la fin des années trente, Céline prône la haine raciale au travers de terribles pamphlets, notamment Bagatelles pour un massacre (1937) et L'École des cadavres (1938) qui «mêlent des pages d'une confondante beauté, sur l'écriture ou la danse, à des satires d'une rare virulence contre les Juifs». Pendant la guerre il affiche un soutien public et sans ambiguïté à la collaboration, sans pour autant adhérer à un parti ou remplir de fonction officielle. Ses pamphlets lui vaudront, à la fin de la guerre, d'être rangé parmi les collaborateurs. Cette attitude fait de lui, pour longtemps, un auteur maudit. Il faudra attendre 1957, après des parutions diverses passées inaperçues, pour le voir resurgir dans l'actualité littéraire avec D'un château l'autre. Une interview dans l'Express et la très populaire émission littéraire de Pierre Dumayet Lecture pour tous le font renaître.

Louis-Ferdinand Céline meurt à Meudon le 1er juillet 1961, suite à une hémorragie cérébrale. Son décès n'est annoncé par la presse que le 4 juillet, après son inhumation au cimetière de Meudon.

Beaucoup d'écrivains ont témoigné leur admiration ou leur répulsion à l'égard de Céline. Jean-Louis Bory décrit ainsi sa fascination et son rejet pour l'écrivain et son œuvre : «L'outrance dans les thèses, l'impudence dans les arguments me paraissaient haïssables, je les haïssais donc. Avec application je me fermais les oreilles et le cœur au lyrisme satanique des pamphlets. Devant ce Pierrot-Arlequin à la mesure de notre planète, à la fois athlète et saltimbanque, sanglotant et rageur, pitoyable et grotesque, admirable et odieux, je n'accepterai plus que de me blesser aux éclats de son mauvais rire.

Mais que j'ouvre le Voyage, Mort à Crédit — ou, plus tard, D'un Château l'autre ou Nord, ma rancune s'évanouissait »

Alain Cotte

Source : <http://www.alalettre.com/celine.php>

1. Lisez le texte ci-dessous.

LOUIS-FERDINAND CÉLINE « VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT » (1932)

Ça a débuté comme ça. Moi, j'avais jamais rien dit. Rien. C'est Arthur Ganate qui m'a fait parler. Arthur, un étudiant, un carabin lui aussi, un camarade. On se rencontre donc place Clichy. C'était après le déjeuner. Il veut me parler. Je l'écoute. « Restons pas dehors ! qu'il me dit. Rentrons ! » Je rentre avec lui. Voilà. « Cette terrasse, qu'il commence, c'est pour les œufs à la coque ! Viens par ici ! » Alors, on remarque encore qu'il n'y avait personne dans les rues, à cause de la chaleur ; pas de voitures, rien. Quand il fait très froid, non plus, il n'y a personne dans les rues ; c'est lui, même que je m'en souviens, qui m'avait dit à ce propos : « Les gens de Paris ont l'air toujours d'être occupés, mais en fait, ils se promènent du matin au soir ; la preuve, c'est que lorsqu'il ne fait pas bon à se promener, trop froid ou trop chaud, on ne les voit plus ; ils sont tous dedans à prendre des cafés crème et des bocks. C'est ainsi ! Siècle de vitesse ! qu'ils disent. Où ça ? Grands changements ! qu'ils racontent. Comment ça ? Rien n'est changé en vérité. Ils continuent à s'admirer et c'est tout. Et ça n'est pas nouveau non plus. Des mots, et encore pas beaucoup, même parmi les mots, qui sont changés ! Deux ou trois par-ci, par-là, des petits... » Bien fiers alors d'avoir fait sonner ces vérités utiles, on est demeurés là assis, ravis, à regarder les dames du café.

Après, la conversation est revenue sur le Président Poincaré qui s'en allait inaugurer, justement ce matin-là, une exposition de petits chiens ; et puis, de fil en aiguille, sur le Temps où c'était écrit. « Tiens, voilà un maître journal, le Temps ! » qu'il me taquine Arthur Ganate, à ce propos. « Y en a pas deux comme lui pour défendre la race française ! — Elle en a bien besoin la race française, vu qu'elle n'existe pas ! » que j'ai répondu moi pour montrer que j'étais documenté, et du tac au tac.

« Si donc ! qu'il y en a une ! Et une belle de race ! qu'il insistait lui, et même que c'est la plus belle race du monde et bien cocu qui s'en dédit ! » Et puis, le voilà parti à m'engueuler. J'ai tenu ferme bien entendu.

« C'est pas vrai ! La race, ce que t'appelles comme ça, c'est seulement ce grand ramassis de miteux dans mon genre, chassieux, puceux, transis, qui ont échoué ici poursuivis par la faim, la peste, les tumeurs et le froid, venus vaincus des quatre coins du monde. Ils ne pouvaient pas aller plus loin à cause de la mer. C'est ça la France et puis c'est ça les Français.

— Bardamu, qu'il me fait alors gravement et un peu triste, nos pères nous valaient bien, n'en dis pas de mal !...

— T'as raison, Arthur, pour ça t'as raison ! Haineux et dociles, violés, volés, étripés et couillons toujours, ils nous valaient bien ! Tu peux le dire ! Nous ne changeons pas ! Ni de chaussettes, ni de maîtres, ni d'opinions, ou bien si tard, que ça n'en vaut plus la peine. On est nés fidèles, on en crève nous autres ! Soldats gratuits, héros pour tout le monde et singes parlants, mots qui souffrent, on est nous les mignons du Roi Misère. C'est lui qui nous possède ! Quand on est pas sages, il serre... On a ses doigts autour du cou, toujours, ça gêne pour parler, faut faire bien attention si on tient à pouvoir manger... Pour des riens, il vous étrangle... C'est pas une vie...

— Il y a l'amour, Bardamu !

— Arthur, l'amour c'est l'infini mis à la portée des caniches et j'ai ma dignité moi ! que je lui répons.

— Parlons-en de toi ! T'es un anarchiste et puis voilà tout ! »

Un petit malin, dans tous les cas, vous voyez ça d'ici, et tout ce qu'il y avait d'avancé dans les opinions.

« Tu l'as dit, bouffi, que je suis anarchiste ! Et la preuve la meilleure, c'est que j'ai composé une manière de prière vengeresse et sociale dont tu vas me dire tout de suite des nouvelles : LES AILES EN OR ! C'est le titre !... » Et je lui récite alors :

Un Dieu qui compte les minutes et les sous, un Dieu désespéré, sensuel et grognon comme un cochon. Un cochon avec des ailes en or qui retombe partout, le ventre en l'air, prêt aux caresses, c'est lui, c'est notre maître. Embrassons-nous !

« Ton petit morceau ne tient pas devant la vie, j'en suis, moi, pour l'ordre établi et je n'aime pas la politique. Et d'ailleurs le jour où la patrie me demandera de verser mon sang pour elle, elle me trouvera moi bien sûr, et pas fainéant, prêt à le donner. » Voilà ce qu'il m'a répondu.

Justement la guerre approchait de nous deux sans qu'on s'en soye rendu compte et je n'avais plus la tête très solide. Cette brève mais vivace discussion m'avait fatigué. Et puis, j'étais ému aussi parce que le garçon m'avait un peu traité de sordide à cause du pourboire. Enfin, nous nous réconciliâmes avec Arthur pour finir, tout à fait. On était du même avis sur presque tout.

« C'est vrai, t'as raison en somme, que j'ai convenu, conciliant, mais enfin on est tous assis sur une grande galère, on rame tous à tour de bras, tu peux pas venir me dire le contraire !... Assis sur des clous même à tirer tout nous autres ! Et qu'est-ce qu'on en a ? Rien ! Des coups de trique seulement, des misères, des bobards et puis des vacheries encore. On travaille ! qu'ils disent. C'est ça encore qu'est plus infect que tout le reste, leur travail. On est en bas dans les cales à souffler de la gueule, puants, suintants des rouspignolles, et puis voilà ! En haut sur le pont, au frais, il y a les maîtres et qui s'en font pas, avec des belles femmes roses et gonflées de parfums sur les genoux. On nous fait monter sur le pont. Alors, ils mettent leurs chapeaux haut de forme et puis ils nous en mettent un bon coup de la gueule comme ça : "Bandes de charognes, c'est la guerre ! qu'ils font. On va les aborder, les saligauds qui sont sur la patrie N° 2 et on va leur faire sauter la caisse ! Allez ! Allez ! Y a de tout ce qu'il faut à bord ! Tous en chœur ! Gueulez voir d'abord un bon coup et que ça tremble : Vive la Patrie N° 1 ! Qu'on vous entende de loin ! Celui qui gueulera le plus fort, il aura la médaille et la dragée du bon Jésus ! Nom de Dieu ! Et puis ceux qui ne voudront pas crever sur mer, ils pourront toujours aller crever sur terre où c'est fait bien plus vite encore qu'ici !»

— C'est tout à fait comme ça ! » que m'approuva Arthur, décidément devenu facile à convaincre.

Mais voilà-t-y pas que juste devant le café où nous étions attablés un régiment se met à passer, et avec le colonel par-devant sur son cheval, et même qu'il avait l'air bien gentil et richement gaillard, le colonel ! Moi, je ne fis qu'un bond d'enthousiasme.

« J'vais voir si c'est ainsi ! que je crie à Arthur, et me voici parti à m'engager, et au pas de course encore.

— T'es rien c... Ferdinand ! » qu'il me crie, lui Arthur en retour, vexé sans aucun doute par l'effet de mon héroïsme sur tout le monde qui nous regardait.

Ça m'a un peu froissé qu'il prenne la chose ainsi, mais ça m'a pas arrêté. J'étais au pas. « J'y suis, j'y reste ! » que je me dis.

« On verra bien, eh navet ! » que j'ai même encore eu le temps de lui crier avant qu'on tourne la rue avec le régiment derrière le colonel et sa musique. Ça s'est fait exactement ainsi.

Alors on a marché longtemps. Y en avait plus qu'il y en avait encore des rues, et puis dedans des civils et leurs femmes qui nous poussaient des encouragements, et qui lançaient des fleurs, des terrasses, devant les gares, des pleines églises. Il y en avait des patriotes ! Et puis il s'est mis à y en

avoir moins des patriotes... La pluie est tombée, et puis encore de moins en moins et puis plus du tout d'encouragements, plus un seul, sur la route.

Nous n'étions donc plus rien qu'entre nous ? Les uns derrière les autres ? La musique s'est arrêtée. « En résumé, que je me suis dit alors, quand j'ai vu comment ça tournait, c'est plus drôle ! C'est tout à recommencer ! » J'allais m'en aller. Mais trop tard ! Ils avaient refermé la porte en douce derrière nous les civils. On était faits, comme des rats.

(Louis-Ferdinand Céline «*Voyage au bout de la nuit*» p. 5–12.)

Vocabulaire

Carabin *n. m.* — soldat de la cavalerie légère (XVI^e – XVII^e siècles).

Démeuré *adj.* — dont l'intelligence n'est pas développée ; imbécile, débile.

Engueler (s') *v. p.* — invectiver progressivement qqn, se disputer avec lui.

Dédire *v. t.* — désavouer ce qu'on avait dit, revenir sur une affirmation ou sur un accord ; se rétracter : *Le témoin s'est dédit.*

Transis *adj.* — saisi, engourdi par le froid. «*Plus ma vive imagination m'enflammait le sang, plus j'avais l'air d'un amant transi . . .*» Jean-Jacques Rousseau.

Chassieux *adj.* — qui a de la chassie. Celle-ci est une matière onctueuse secrétée sur le bord des paupières. «*Ce qui plait à l'homme sain, offense un chassieux.*» Mathurin Régnier.

Tumeur *n. f.* — processus pathologique où la prolifération exagérée des cellules aboutit à une surproduction tissulaire qui persiste et a tendance à s'accroître. *Tumeur des bronches. Tumeur blanche.*

Etripier *v. t.* — 1) Retirer les tripes d'un animal ; le vider.

2) Blessier quelqu'un sauvagement ou même le tuer ; le battre, le malmener violemment.

Couillon *n. m.* — imbécile, bête, idiot. «*C'est en venant vieux que vous êtes venu couillon ou c'est de naissance ?*» Paul Valéry.

Etrangler *v. t.* — gêner la respiration de quelqu'un, lui serrer la gorge, le cou : *Son col l'étrangle.*

Caniche *n. m.* — chien d'agrément très populaire, à poil bouclé ou à poil cordé en longues tresses.

Grognon *adj.* — qui est toujours de mauvaise humeur, qui grogne, qui maugrée : *Un vieux grognon. Un enfant grognon.*

Trique *n. m.* — gros bâton ou bâton grossier utilisé pour frapper : *Donner des coups de trique.*

Colonel *n. m.* — grade le plus élevé de la hiérarchie des officiers supérieurs des armées de terre, de l'air et de la gendarmerie : *Colonel général*.

2. Étude du vocabulaire

2.1. Trouvez les équivalents russes

- 1) Ils sont tous dedans à prendre des cafés crème et des **bocks**.
- 2) Après, la conversation est revenue sur le Président Poincaré qui s'en allait **inaugurer**, justement ce matin-là, une exposition de petits chiens.
- 3) Après, la conversation est revenue sur le Président Poincaré qui s'en allait inaugurer, justement ce matin-là, une exposition de petits chiens ; et puis, **de fil en aiguille**, sur le Temps où c'était écrit.
- 4) Elle en a bien besoin la race française, vu qu'elle n'existe pas ! » que j'ai répondu moi pour montrer que j'étais documenté, et **du tac au tac**.
- 5) La race, ce que t'appelles comme ça, c'est seulement ce grand **ramassis** de miteux dans mon genre...
- 6) J'étais **au pas**.
- 7) Un petit **malin**, dans tous les cas, vous voyez ça d'ici, et tout ce qu'il y avait d'avancé dans les opinions.
- 8) Et puis, j'étais ému aussi parce que le garçon m'avait un peu traité de sordide à cause du **pourboire**.
- 9) C'est vrai, t'as raison en somme, que j'ai convenu, conciliant, mais enfin on est tous assis sur une grande galère, on rame tous **à tour de bras**, tu peux pas venir me dire le contraire !
- 10) C'est vrai, t'as raison en somme, que j'ai convenu, **conciliant**, mais enfin on est tous assis sur une grande galère, on rame tous à tour de bras, tu peux pas venir me dire le contraire !

2.2. Trouvez les synonymes des mots en italique

- 1) « Tiens, voilà un maître journal, le Temps ! » qu'il me **taquine** Arthur Ganate, à ce propos.
- 2) Si donc ! qu'il y en a une ! Et une belle de race ! qu'il insistait lui, et même que c'est la plus belle race du monde et bien **cocu** qui s'en dédit !

- 3) La race, ce que t'appelles comme ça, c'est seulement ce grand ramassis de **miteux** dans mon genre, chassieux, puceux, transis...
- 4) Ton petit **morceau** ne tient pas devant la vie, j'en suis, moi, pour l'ordre établi et je n'aime pas la politique.
- 5) Et d'ailleurs le jour où la patrie me demandera de verser mon sang pour elle, elle me trouvera moi bien sûr, et pas **fainéant**, prêt à le donner.
- 6) La pluie est tombée, et puis encore de moins en moins et puis plus du tout d'**encouragements**, plus un seul, sur la route.
- 7) Mais voilà-t-y pas que juste devant le café où nous étions attablés un **régiment** se met à passer, et avec le colonel par-devant sur son cheval, et même qu'il avait l'air bien gentil et richement gaillard, le colonel !
- 8) T'es rien c... Ferdinand ! » qu'il me crie, lui Arthur en retour, vexé sans aucun doute par l'effet de mon **héroïsme** sur tout le monde qui nous regardait.
- 9) On a ses doigts autour du cou, toujours, ça **gêne** pour parler, faut faire bien attention si on tient à pouvoir manger...
- 10) Et puis, j'étais **ému** aussi parce que le garçon m'avait un peu traité de sordide à cause du pourboire.

2.3. Trouvez les antonymes des mots en italique

- 1) T'es rien c... Ferdinand ! » qu'il me crie, lui Arthur en retour, vexé **sans aucun doute** par l'effet de mon héroïsme sur tout le monde qui nous regardait.
- 2) Haineux et **dociles**, violés, volés, étripés et couillons toujours, ils nous valaient bien !
- 3) Ni de chaussettes, ni de maîtres, ni d'opinions, ou bien si tard, que ça n'en vaut plus la **peine**.
- 4) « On verra bien, eh **navet** ! » que j'ai même encore eu le temps de lui crier avant qu'on tourne la rue avec le régiment derrière le colonel et sa musique.
- 5) Quand on est pas sages, il **serre**...
- 6) **Haineux** et dociles, violés, volés, étripés et couillons toujours, ils nous valaient bien !
- 7) On est nés **fidèles**, on en crève nous autres!
- 8) Cette brève mais **vivace** discussion m'avait fatigué.
- 9) C'est lui qui nous **possède** !
- 10) Et puis, j'étais ému aussi parce que le garçon m'avait un peu traité de **sordide** à cause du pourboire.

2.4. Traduisez le fragment du texte ci-dessous en russe par écrit

Alors on a marché longtemps. Y en avait plus qu'il y en avait encore des rues, et puis dedans des civils et leurs femmes qui nous poussaient des encouragements, et qui lançaient des fleurs, des terrasses, devant les gares, des pleines églises. Il y en avait des patriotes ! Et puis il s'est mis à y en avoir moins des patriotes... La pluie est tombée, et puis encore de moins en moins et puis plus du tout d'encouragements, plus un seul, sur la route.

Nous n'étions donc plus rien qu'entre nous ? Les uns derrière les autres ? La musique s'est arrêtée. « En résumé, que je me suis dit alors, quand j'ai vu comment ça tournait, c'est plus drôle ! C'est tout à recommencer ! » J'allais m'en aller. Mais trop tard ! Ils avaient refermé la porte en douce derrière nous les civils. On était faits, comme des rats.

3. Compréhension du texte

3.1. Lisez les affirmations ci-dessous et dites si elles sont vraies ou fausses

- 1) L'action du fragment du texte ci-dessus se déroule à la ville de Clichy.
- 2) Les personnages principaux ont les vues opposées sur la race française.
- 3) Arthur et Ferdinand se promènent dans la rue au début de l'extrait.
- 4) C'est Arthur qui vient rejoindre le régiment.
- 5) Les soldats sont suivis par les encouragements des civils jusqu'à la porte.
- 6) L'action se passe au début de la Seconde Guerre mondiale.
- 7) Finalement Ferdinand décide de s'échapper du régiment.

3.2. Répondez aux questions ci-dessous

- 1) Selon Bardamu, qu'est-ce que c'est que l'amour ?
- 2) Qu'est-ce qui a été inauguré par le Président Poincaré ?
- 3) Comment est le caractère de Ferdinand ?
- 4) Décrivez le temps qu'il fait à la fin du fragment du texte.
- 5) Quel événement pousse Ferdinand à rejoindre le régiment ?

4. Analyse du texte

4.1. Définissez le thème conducteur de ce texte et son but communicatif.

4.2. Le texte, suscite-t-il une émotion ? Laquelle ?

4.3. Quels éléments du texte aident à sentir l'ambiance de la guerre ? Commentez –les du point de vue linguistique.

4.4. Relevez dans le texte les moyens linguistiques qui permettent de comprendre l'attitude du narrateur envers les gens.

4.5. Relevez les épithètes dans le texte, analysez leur fonction stylistique et expliquez comment elles aident à sentir l'attitude de Ferdinand envers la hiérarchie sociale ?

5. Production écrite

Choisissez une des citations du texte et développez l'idée par écrit en donnant votre commentaire :

- 1) « La race...c'est seulement ce grand ramassis de miteux... »
- 2) « L'amour c'est l'infini mis à la portée des caniches... »
- 3) « On est tous assis sur une grande galère, on rame tous à tour de bras... »
- 4) « On était faits, comme des rats. »
- 5) « Les gens de Paris ont l'air toujours d'être occupés, mais en fait, ils se promènent du matin au soir. »
- 6) « Siècle de vitesse ! qu'ils disent. Où ça ? Grands changements ! qu'ils racontent. Comment ça ? Rien n'est changé en vérité. »

FRANÇOIS MAURIAC (1885–1970)

Né à Bordeaux, le 11 octobre 1885.

Issu d'une famille bourgeoise, catholique et conservatrice, François Mauriac devait rester sa vie durant profondément attaché à ses racines bordelaises, ainsi qu'il apparaîtra dans la plupart de ses romans.

Après des études secondaires dans sa ville natale, il prépara à la faculté une licence de lettres, puis quitta Bordeaux en 1907 pour tenter à Paris le concours de l'École des Chartes. Entré à l'École l'année suivante, il ne devait y faire qu'un bref séjour et démissionner dès 1909 pour se consacrer uniquement à la littérature.

*Les maîtres de son adolescence furent Maurras et Barrès. Son premier recueil de vers : *Les Mains jointes* (1909), salué par Barrès précisément, fut suivi d'un autre recueil, *Adieu à l'adolescence* (1911), et de deux romans : *L'Enfant chargé de chaînes* (1913), *La Robe prétexte* (1914).*

*Envoyé à Salonique en 1914, François Mauriac, réformé pour raison de santé, ne participa guère aux combats. Les années d'après guerre allaient être pour lui celles de la gloire littéraire. Donnant la pleine mesure de son talent romanesque, il publia coup sur coup plusieurs de ses œuvres majeures, *Le Baiser au lépreux* (1922), *Le Fleuve de feu* (1923), *Génitrix* (1923), *Le Désert de l'amour* (1925), *Thérèse Desqueyroux* (1927), *Le Nœud de vipères* (1932), *Le Mystère Frontenac* (1933).*

Satires cruelles du pharisaïsme bourgeois, ses romans sont avant tout l'œuvre d'un « catholique qui écrit » comme il se plaisait à se définir lui-même. C'est le combat en chaque homme entre Dieu et Mammon, pour reprendre le titre de l'un de ses essais, que Mauriac décrit, sondant les abîmes du mal et cherchant à percer les mystères de la Rédemption.

Au faite de sa gloire, François Mauriac allait modifier, au milieu des années 1930, son regard sur le monde ; délaissant quelque peu la littérature, il allait s'engager dans le combat politique. S'éloignant progressivement des positions conservatrices de sa jeunesse, il entreprit de dénoncer la menace fasciste, condamnant l'intervention italienne en Éthiopie, puis le bombardement de Guernica par les nationalistes espagnols en 1937.

Lorsque éclata la Seconde Guerre mondiale, François Mauriac avait définitivement choisi son camp : il appartint sous l'Occupation à la résistance intellectuelle, condamnant l'« excès de prosternations humiliées qui [tenaient]

lieu de politique aux hommes de Vichy » ; il participa au premier numéro des *Lettres françaises clandestines*, en 1942, et publia, en 1943, toujours clandestinement, sous le pseudonyme de Forez, *Le Cahier noir*.

À soixante ans, le Mauriac d'après-guerre se fit surtout écrivain politique. De 1952 à sa mort, chroniqueur au *Figaro*, auquel il collaborait depuis 1934, puis à *L'Express*, il devait livrer chaque semaine, dans son « Bloc-notes », d'une plume souvent polémique, sa critique des hommes et des événements. En 1952, il condamna la répression de l'insurrection marocaine et apporta à la cause de la décolonisation toute l'autorité du prix Nobel de Littérature, qu'il venait de recevoir, en acceptant de prendre la présidence du comité France-Maghreb.

Enfin, après avoir soutenu la politique de Pierre Mendès-France, François Mauriac, dans les dix dernières années de sa vie, devait trouver en la personne du général de Gaulle l'homme d'État conforme à ses vœux, incarnant les valeurs pour lesquelles avait combattu ce « chrétien écartelé ».

Lauréat du grand prix du roman de l'Académie française en 1926, président de la Société des Gens de lettres en 1932, François Mauriac fut élu à l'Académie française le 1er juin 1933, par 28 voix au premier tour, à la succession d'Eugène Brieux. Cette « élection de maréchal » survenait alors que le romancier, gravement malade, venait d'être opéré d'un cancer des cordes vocales.

Sa réception sous la Coupole, le 16 novembre 1933 compte parmi les moments marquants de l'histoire de l'Académie. François Mauriac eut à subir les subtiles perfidies dont André Chaumeix émailla son discours de réception. Cet auvergnat, conservateur et hédoniste, goûtait peu en effet la noirceur de l'œuvre mauriacienne: « Vous êtes le grand maître de l'amertume... À vous lire, monsieur, j'ai cru que vous alliez troubler l'harmonieuse image que je garde de votre région... J'ai failli prendre la Gironde pour un fleuve de feu, et la Guyenne pour un nœud de vipères... »

François Mauriac fut fait Grand-croix de la Légion d'honneur, par le général de Gaulle. Il décéda la même année que celui-ci.

Mort le 1er septembre 1970.

Source : <http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/francois-mauriac>

1. Lisez le texte ci-dessous

FRANÇOIS MAURIAC « *LE NŒUD DE VIPÈRES* » (1932)

Tu seras étonnée de découvrir cette lettre dans mon coffre, sur un paquet de titres. Il eût mieux valu peut-être la confier au notaire qui te l'aurait remise

après ma mort, ou bien la ranger dans le tiroir de mon bureau, le premier que les enfants forceront avant que j'aie commencé d'être froid. Mais c'est que, pendant des années, j'ai refait en esprit cette lettre et que je l'imaginai toujours, durant mes insomnies, se détachant sur la tablette du coffre, d'un coffre vide, et qui n'eût rien contenu d'autre que cette vengeance, durant presque un demi-siècle, cuisinée. Rassure-toi ; tu es d'ailleurs déjà rassurée : les titres y sont. Il me semble entendre ce cri, dès le vestibule, au retour de la banque. Oui, tu crieras aux enfants, à travers ton crêpe : « Les titres y sont. »

Il s'en est fallu de peu qu'ils n'y fussent pas et j'avais bien pris mes mesures. Si je l'avais voulu, vous seriez aujourd'hui dépouillés de tout, sauf de la maison et des terres. Vous avez eu la chance que je survive à ma haine. J'ai cru longtemps que ma haine était ce qu'il y avait en moi de plus vivant. Et voici qu'aujourd'hui du moins, je ne la sens plus. Le vieillard que je suis devenu a peine à se représenter le furieux malade que j'étais naguère et qui passait des nuits, non plus à combiner sa vengeance (cette bombe à retardement était déjà montée avec une minutie dont j'étais fier), mais à chercher le moyen de pouvoir en jouir. J'aurais voulu vivre assez pour voir vos têtes au retour de la banque. Il s'agissait de ne pas te donner trop tôt ma procuration pour ouvrir le coffre, de te la donner juste assez tard pour que j'aie cette dernière joie d'entendre vos interrogations désespérées : « Où sont les titres ? » Il me semblait alors que la plus atroce agonie ne me gâterait pas ce plaisir. Oui, j'ai été un homme capable de tels calculs. Comment y fus-je amené, moi qui n'étais pas un monstre ?

Il est quatre heures, et le plateau de mon déjeuner, les assiettes sales traînent encore sur la table, attirant les mouches. J'ai sonné en vain ; les sonnettes ne fonctionnent jamais à la campagne. J'attends, sans impatience, dans cette chambre où j'ai dormi enfant, où sans doute je mourrai. Ce jour-là, la première pensée de notre fille Geneviève sera de la réclamer pour les enfants. J'occupe seul la chambre la plus vaste, la mieux exposée. Rendez-moi cette justice que j'ai offert à Geneviève de lui céder la place, et que je l'eusse fait sans le docteur Lacaze qui redoute pour mes bronches l'atmosphère humide du rez-de-chaussée. Sans doute y aurais-je consenti, mais avec une telle rancœur qu'il est heureux que j'en aie été empêché. (J'ai passé toute ma vie à accomplir des sacrifices dont le souvenir m'empoisonnait, nourrissait, engraisait ces sortes de rancunes que le temps fortifie.)

Le goût de la brouille est un héritage de famille. Mon père, je l'ai souvent entendu raconter par ma mère, était brouillé avec ses parents qui eux-mêmes sont morts sans avoir revu leur fille, chassée de chez eux trente ans plus tôt (elle a fait souche de ces cousins marseillais que nous ne

connaissons pas). Nous n'avons jamais su les raisons de toutes ces zizanies, mais nous faisons confiance à la haine de nos ascendants ; et aujourd'hui encore, je tournerais le dos à l'un de ces petits cousins de Marseille si je le rencontrais. On peut ne plus voir ses parents éloignés ; il n'en va pas de même avec les enfants, avec la femme. Les familles unies, certes, ne manquent pas ; mais quand on songe à la quantité de ménages où deux êtres s'exaspèrent, se dégoûtent autour de la même table, du même lavabo, sous la même couverture, c'est extraordinaire comme on divorce peu ! Ils se détestent et ne peuvent se fuir au fond de ces maisons...

Quelle est cette fièvre d'écrire qui me prend, aujourd'hui, anniversaire de ma naissance ? J'entre dans ma soixante-huitième année et je suis seul à le savoir. Geneviève, Hubert, leurs enfants ont toujours eu, pour chaque anniversaire, le gâteau, les petites bougies, les fleurs... Si je ne te donne rien pour ta fête depuis des années, ce n'est pas que je l'oublie, c'est par vengeance. Il suffit... Le dernier bouquet que j'aie reçu ce jour-là, ma pauvre mère l'avait cueilli de ses mains déformées ; elle s'était traînée une dernière fois, malgré sa maladie de cœur, jusqu'à l'allée des rosiers.

Où en étais-je ? Oui, tu te demandes pourquoi cette soudaine furie d'écrire, « furie » est bien le mot. Tu peux en juger sur mon écriture, sur ces lettres courbées dans le même sens comme les pins par le vent d'ouest. Écoute : je t'ai parlé d'abord d'une vengeance longtemps méditée et à laquelle je renonce. Mais il y a quelque chose en toi, quelque chose de toi dont je veux triompher, c'est de ton silence. Oh ! Comprends-moi : tu as la langue bien pendue, tu peux discuter des heures avec Cazau au sujet de la volaille ou du potager. Avec les enfants, même les plus petits, tu jacasses et bêtifies des journées entières. Ah ! ces repas d'où je sortais la tête vide, rongé par mes affaires, par mes soucis dont je ne pouvais parler à personne... Surtout, à partir de l'affaire Villenave, quand je suis devenu brusquement un grand avocat d'assises, comme disent les journaux. Plus j'étais enclin à croire à mon importance, plus tu me donnais le sentiment de mon néant... Mais non, ce n'est pas encore de cela qu'il s'agit, c'est d'une autre sorte de silence que je veux me venger : le silence où tu t'obstinais touchant notre ménage, notre désaccord profond. Que de fois, au théâtre, ou lisant un roman, je me suis demandé s'il existe, dans la vie, des amantes et des épouses qui font des « scènes », qui s'expliquent à cœur ouvert, qui trouvent du soulagement à s'expliquer.

Pendant ces quarante années où nous avons souffert flanc à flanc, tu as trouvé la force d'éviter toute parole un peu profonde, tu as toujours tourné court.

J'ai cru longtemps à un système, à un parti pris dont la raison m'échappait, jusqu'au jour où j'ai compris que, tout simplement, cela ne t'intéressait pas. J'étais tellement en dehors de tes préoccupations que tu te dérobaïs, non par terreur, mais par ennui. Tu étais habile à flairer le vent, tu me voyais venir de loin ; et si je te prenais par surprise, tu trouvais de faciles défaites, ou bien tu me tapotais la joue, tu m'embrassais et prenais la porte.

Sans doute pourrais-je craindre que tu déchires cette lettre après en avoir lu les premières lignes. Mais non, car depuis quelques mois je t'étonne, je t'intrigue. Si peu que tu m' observes, comment n'aurais-tu pas noté un changement dans mon humeur ? Oui, cette fois-ci, j'ai confiance que tu ne te déroberas pas. Je veux que tu saches, je veux que vous sachiez, toi, ton fils, ta fille, ton gendre, tes petits-enfants, quel était cet homme qui vivait seul en face de votre groupe serré, cet avocat surmené qu'il fallait ménager car il détenait la bourse, mais qui souffrait dans une autre planète. Quelle planète ? Tu n'as jamais voulu y aller voir. Rassure-toi : il ne s'agit pas plus ici de mon éloge funèbre écrit d'avance par moi-même, que d'un réquisitoire contre vous. Le trait dominant de ma nature et qui aurait frappé toute autre femme que toi, c'est une lucidité affreuse.

Cette habileté à se duper soi-même, qui aide à vivre la plupart des hommes, m'a toujours fait défaut. Je n'ai jamais rien éprouvé de vil que je n'en aie eu d'abord connaissance...

Il a fallu que je m'interrompe... on n'apportait pas la lampe ; on ne venait pas fermer les volets. Je regardais le toit des chais dont les tuiles ont des teintes vivantes de fleurs ou de gorges d'oiseaux. J'entendais les grives dans le lierre du peuplier carolin, le bruit d'une barrique roulée. C'est une chance que d'attendre la mort dans l'unique lieu du monde où tout demeure pareil à mes souvenirs. Seul le vacarme du moteur remplace le grincement de la noria que faisait tourner l'ânesse. (Il y a aussi cet horrible avion postal qui annonce l'heure du goûter et salit le ciel.)

Il n'arrive pas à beaucoup d'hommes de retrouver dans le réel, à portée de leur regard, ce monde que la plupart ne découvrent qu'en eux-mêmes quand ils ont le courage et la patience de se souvenir. Je pose ma main sur ma poitrine, je tâte mon cœur. Je regarde l'armoire à glace où se trouvent dans un coin, la seringue Pravaz, l'ampoule de nitrite d'amyle, tout ce qui serait nécessaire en cas de crise. M'entendrait-on si j'appelais ? Ils veulent que ce soit de la fausse angine de poitrine ; ils tiennent beaucoup moins à m'en persuader qu'à le croire eux-mêmes pour pouvoir dormir tranquilles. Je respire maintenant. On dirait d'une main qui se pose sur mon épaule gauche, qui l'immobilise dans une fausse position, comme ferait quelqu'un

qui ne voudrait pas que je l'oublie. En ce qui me concerne, la mort ne sera pas venue en voleuse. Elle rôde autour de moi depuis des années, je l'entends ; je sens son haleine ; elle est patiente avec moi qui ne la brave pas et me soumet à la discipline qu'impose son approche. J'achève de vivre, en robe de chambre, dans l'appareil des grands malades incurables, au fond d'un fauteuil à oreillettes où ma mère a attendu sa fin ; assis, comme elle, près d'une table couverte de potions, mal rasé, malodorant, esclave de plusieurs manies dégoûtantes. Mais ne vous y fiez pas : entre mes crises, je reprends du poil de la bête. L'avoué Bourru, qui me croyait mort, me voit, de nouveau, surgir ; et j'ai la force, pendant des heures, dans les caves des établissements de crédit, de détacher moi-même des coupons.

Il faut que je vive encore assez de temps pour achever cette confession, pour t'obliger enfin à m'entendre, toi qui, pendant les années où je partageais ta couche, ne manquais jamais de me dire, le soir, dès que j'approchais : « Je tombe de sommeil, je dors déjà, je dors... »

Ce que tu écartais ainsi, c'était bien moins mes caresses que mes paroles.

Il est vrai que notre malheur a pris naissance dans ces conversations interminables, où, jeunes époux, nous nous complaisions. Deux enfants : j'avais vingt-trois ans ; toi, dix-huit ; et peut-être l'amour nous était-il un plaisir moins que ces confidences, ces abandons. Comme dans les amitiés puériles, nous avions fait le serment de tout nous dire. Moi qui avais si peu à te confier que j'étais obligé d'embellir de misérables aventures, je ne doutais pas que tu ne fusses aussi démunie que moi-même ; je n'imaginai même pas que tu eusses jamais pu prononcer un autre nom de garçon avant le mien ; je ne le croyais pas jusqu'au soir...

C'était dans cette chambre où j'écris aujourd'hui. Le papier des murs a été changé ; mais les meubles d'acajou sont restés aux mêmes places ; il y avait le verre d'eau en opaline sur la table et ce service à thé gagné à une loterie. Le clair de lune éclairait la natte. Le vent du sud, qui traverse les Landes, portait jusqu'à notre lit l'odeur d'un incendie.

Cet ami, Rodolphe, dont tu m'avais déjà souvent parlé, et toujours dans les ténèbres de la chambre, comme si son fantôme dût être présent entre nous, aux heures de notre plus profonde union, tu prononças de nouveau son nom, ce soir-là, l'as-tu oublié ? Mais cela ne te suffisait plus :

« Il y a des choses que j'aurais dû te dire, mon chéri, avant nos fiançailles. J'ai du remords de ne pas te l'avoir avoué... Oh ! Rien de grave, rassure-toi... »

Je n'étais pas inquiet et ne fis rien pour provoquer tes aveux. Mais tu me les prodiguas avec une complaisance dont je fus d'abord gêné. Tu ne céda

pas à un scrupule, tu n'obéissais pas à un sentiment de délicatesse envers moi, comme tu me le disais et comme, d'ailleurs, tu le croyais.

Non, tu te vautrais dans un souvenir délicieux, tu ne pouvais plus te retenir. Peut-être flairais-tu là une menace pour notre bonheur ; mais, comme on dit, c'était plus fort que toi. Il ne dépendait pas de ta volonté que l'ombre de ce Rodolphe ne flottât autour de notre lit.

Ne va pas croire surtout que notre malheur ait sa source dans la jalousie. Moi qui devais devenir, plus tard, un jaloux furieux, je n'éprouvais rien qui rappelât cette passion dans la nuit d'été dont je te parle, une nuit de l'an 85, où tu m'avouas que tu avais été, à Aix, pendant les vacances, fiancée à ce garçon inconnu.

Quand je songe que c'est après quarante-cinq années qu'il m'est donné de m'expliquer là-dessus ! Mais liras-tu seulement ma lettre ? Tout cela t'intéresse si peu ! Tout ce qui me concerne t'ennuie. Déjà les enfants t'empêchaient de me voir et de m'entendre ; mais depuis que les petits-enfants sont venus... Tant pis ! Je tente cette dernière chance. Peut-être aurai-je sur toi plus de pouvoir mort que vivant. Du moins dans les premiers jours. Je reprendrai pour quelques semaines une place dans ta vie. Ne serait-ce que par devoir, tu liras ces pages jusqu'au bout ; j'ai besoin de le croire. Je le crois.

(François Mauriac *Le Nœud de vipères* p. 4–16)

Vocabulaire

Procuration *n. f.* — acte écrit qui constate un mandat et en fixe les limites.

Traîner *v. i.* — 1) Pendre jusqu'à terre, au point de balayer le sol : *Ces rideaux traînent, il faut les raccourcir.*

2) Pendre pêle-mêle, sans ordre : *Ses cheveux traînent sur son cou.*

3) Ne pas être rangé : *Ne laissez pas traîner ces documents.*

Rancoeur *n. f.* — ressentiment tenace que l'on garde à la suite d'une déception, d'une injustice : *éprouver de la rancoeur, un sentiment de rancoeur.*

Ascendant *n. m.* — *ici* : parent dont on descend (père, mère, aïeul[e], bisaïeul[e], etc.).

Bougie *n. f.* — bâtonnet en cire, en acide stéarique ou en paraffine entourant une mèche, et dont la combustion fournit une flamme éclairante.

Cueillir *v. t.* — détacher une fleur de sa tige, un fruit de sa branche ou un légume de ses racines ; récolter.

Potager *n. m.* — parcelle sur laquelle on cultive des légumes destinés à l'autoconsommation. Il peut comporter aussi un certain nombre d'arbres fruitiers et des plantations florales.

Bêtifier *v. i.* — dire des niaiseries, parler, agir d'une manière puérile.

Soulagement *n. m.* — 1) Allègement d'une peine, d'une douleur morale, psychologique chez quelqu'un : *Le soulagement des misères.*

2) Impression ressentie à la disparition d'une difficulté, d'un inconvénient, d'une inquiétude : *C'est un soulagement de les savoir arrivés.*

Tapoter *v. t.* — donner de petites tapes légères à quelque chose, ou frapper à petits coups répétés, avec les doigts ou avec quelque objet : *Sourire à un enfant en lui tapotant la joue.*

Genre *n. m.* — mari de la fille, par rapport au père et à la mère de celle-ci ; beau-fils.

Réquisitoire *n. m.* — 1) Plaidoirie du ministère public devant le juge répressif afin de requérir l'application ou non de la loi pénale envers le prévenu ou l'accusé.

2) Discours dans lequel on accumule les accusations contre quelqu'un, quelque chose : *Dresser un réquisitoire contre les abus.*

Chai *n. m.* — selon les régions, lieu destiné à la vinification et à la conservation ou uniquement à la conservation des vins.

Grive *n. f.* — passereau (muscicapidé) d'Eurasie, insectivore et granivore, au plumage brunâtre, aux formes élancées, au chant mélodieux. (Espèces françaises : draine, litorne, mauvis, grive musicienne.)

Lierre *n. m.* — plante ligneuse (araliacée) fixée aux troncs d'arbres, aux murs par des crampons, aux feuilles persistantes, aux baies noires et toxiques : *Lierre terrestre.*

Noria *n. f.* — appareil destiné à élever l'eau des puits, constitué de godets attachés sur une chaîne sans fin qu'entraîne une roue placée au-dessus du puits. (Les godets plongent renversés dans l'eau, remontent pleins et se déversent dans un réservoir en passant sur la roue.)

Acajou *n. m.* — nom de divers arbres (méliacées) fournissant un bois apprécié pour sa teinte rougeâtre ; le bois lui-même : *Acajou de Cayenne, Acajou de Ceylan.*

2. Étude du vocabulaire

2.1. Trouvez les équivalents russes

- 1) [...] j'ai refait *en esprit* cette lettre et que je l'imaginai toujours, durant mes insomnies...

- 2) Le vieillard que je suis devenu a peine à se représenter le furieux malade que j'étais **naguère**...
- 3) [...] et que je l'eusse fait sans le docteur Lacaze qui **redoute pour** mes bronches l'atmosphère humide du rez-de-chaussée.
- 4) Nous n'avons jamais su **les raisons de** toutes ces zizanies...
- 5) [...] nous **faisions confiance à** la haine de nos ascendants...
- 6) [...] **tu as la langue bien pendue**, tu peux discuter des heures avec Cazau au sujet de la volaille ou du potager.
- 7) Plus **j'étais enclin** à croire à mon importance, plus tu me donnais le sentiment de mon néant...
- 8) Pendant ces quarante années où nous avons souffert **flanc à flanc**...
- 9) **J'ai du remords** de ne pas te l'avoir avoué...
- 10) J'ai sonné **en vain** ; les sonnettes ne fonctionnent jamais à la campagne.

2.2. Trouvez les synonymes des mots en italique

- 1) [...] qui passait des nuits, non plus à combiner sa vengeance, mais à chercher le moyen de pouvoir en **jouir**.
- 2) Il me semblait alors que la plus **atroce** agonie ne me gâterait pas ce plaisir.
- 3) [...] cette bombe à retardement était déjà montée avec une **minutie** dont j'étais fier...
- 4) Ce jour-là, la première pensée de notre fille Geneviève sera de la **réclamer** pour les enfants.
- 5) Sans doute y aurais-je **consenti**, mais avec une telle rancœur qu'il est heureux que j'en aie été empêché.
- 6) Le goût de la **brouille** est un héritage de famille.
- 7) Avec les enfants, même les plus petits, tu **jacasses** et bêtifies des journées entières.
- 8) J'étais tellement en dehors de tes préoccupations que tu **te déroba**s, non par terreur, mais par ennui.
- 9) Tu étais **habile** à flairer le vent...
- 10) Comme dans les amitiés **puériles**, nous avons fait le serment de tout nous dire.

2.3. Trouvez les antonymes des mots en italique

- 1) Il est vrai que notre malheur a pris naissance dans ces conversations **interminables**...

- 2) [...] le souvenir m'empoisonnait, nourrissait, engraisait ces sortes de **rancunes** que le temps fortifie.
- 3) [...] je ne doutais pas que tu ne fusses aussi **démunie** que moi-même...
- 4) [...] une vengeance longtemps méditée et à laquelle je **renonce**.
- 5) [...] notre désaccord **profond**.
- 6) [...] si je te prenais par surprise, tu trouvais de faciles **défaites**...
- 7) Je n'étais pas inquiet et ne fis rien pour provoquer tes **aveux**.
- 8) [...] ces sortes de rancunes que le temps **fortifie**.
- 9) Mais tu me les prodiguas avec une **complaisance** dont je fus d'abord gêné.
- 10) Non, tu te vautrais dans un souvenir **délicieux**, tu ne pouvais plus te retenir.

2.4. Traduisez le fragment du texte ci-dessous en russe par écrit

Ce que tu écartais ainsi, c'était bien moins mes caresses que mes paroles.

Il est vrai que notre malheur a pris naissance dans ces conversations interminables, où, jeunes époux, nous nous complaisions. Deux enfants : j'avais vingt-trois ans ; toi, dix-huit ; et peut-être l'amour nous était-il un plaisir moins que ces confidences, ces abandons. Comme dans les amitiés puériles, nous avions fait le serment de tout nous dire. Moi qui avais si peu à te confier que j'étais obligé d'embellir de misérables aventures, je ne doutais pas que tu ne fusses aussi démunie que moi-même ; je n'imaginai même pas que tu eusses jamais pu prononcer un autre nom de garçon avant le mien ; je ne le croyais pas jusqu'au soir...

3. Compréhension du texte

3.1. Lisez les affirmations ci-dessous et dites si elles sont vraies ou fausses

1. Les époux ne se sont jamais expliqués à cœur ouvert.
- 2) Le narrateur n'offre rien à sa femme pour sa fête parce qu'il l'oublie.
- 3) Le narrateur a découvert l'adultère de sa femme lui-même.
- 4) Le personnage écrit la lettre dans sa maison paternelle.
- 5) Le narrateur a gagné la vie de sa famille.
- 6) La femme du narrateur est une personne très fermée ou même détachée.

- 7) Les relations entre le narrateur et sa femme ont été sérieuses dès le début.

3.2. Répondez aux questions ci-dessous

- 1) Pourquoi le jour où le narrateur écrit la lettre est-il spécial pour lui ?
- 2) Le narrateur, a-t-il de petits-fils ?
- 3) Quel est le trait spécifique de la famille du narrateur ?
- 4) Quels sentiments éprouve le narrateur ?
- 5) Pendant quelle période le narrateur a – t – il été marié ?

4. Analyse du texte

4.1. Définissez le thème conducteur de ce texte et son but communicatif.

4.2. Le texte, suscite-t-il une émotion ? Laquelle ?

4.3. Quels éléments du texte aident à sentir la profonde vengeance qu'éprouve le narrateur par rapport à sa femme. Commentez – les du point de vue linguistique.

4.4. Relevez dans le texte les moyens linguistiques qui permettent de comprendre le rôle des brouilles dans la famille du narrateur.

4.5. Relevez les épithètes dans le texte, analysez leur fonction stylistique et leur participation à la description de la maladie du narrateur et de l'ambiance à la maison où il habite.

5. Production écrite

Choisissez une des citations du texte et développez l'idée par écrit en donnant votre commentaire :

- 1) «...quand on songe à la quantité de ménages où deux êtres s'exaspèrent, se dégoûtent autour de la même table, du même lavabo, sous la même couverture, c'est extraordinaire comme on divorce peu ! »

-
- 2) « Le dernier bouquet que j'aie reçu ce jour-là, ma pauvre mère l'avait cueilli de ses mains déformées, ...malgré sa maladie de cœur... »
 - 3) « Mais il y a quelque chose en toi, quelque chose de toi dont je veux triompher, c'est de ton silence. »
 - 4) « Ne va pas croire surtout que notre malheur ait sa source dans la jalousie. »
 - 5) « J'ai passé toute ma vie à accomplir des sacrifices dont le souvenir m'empoisonnait, nourrissait, engraisait ces sortes de rancunes que le temps fortifie. »

VERCORS (1902–1991)

Vercors, de son vrai nom Jean Marcel Adolphe Bruller, est un illustrateur et écrivain, résistant durant la Seconde Guerre mondiale. Il est né à Paris, de l'union d'une mère française (Ernestine Bourbon) et d'un père d'origine hongroise, Louis Bruller.

L'histoire de son père arrivé à Paris depuis la Hongrie et auquel des amis de ses parents vont trouver un emploi a inspiré la nouvelle La marche à l'Étoile publiée pendant l'Occupation. Après des études d'ingénieur électricien, dont il obtint le diplôme à l'École Bréguet, il devient dessinateur humoristique et illustrateur dans la lignée de Gus Bofa. On lui doit en particulier l'album pour enfants Patapoufs et Filifers, d'André Maurois, et 21 recettes pratiques de mort violente. Pacifiste jusqu'en 1938, il est mobilisé pendant la Seconde Guerre mondiale à Romans aux pieds du massif du Vercors.

Il entre ensuite dans la Résistance, sous l'encouragement de Pierre de Lescure, et prend le pseudonyme de Vercors qui est aussi le nom d'un maquis célèbre. En 1941, il co-fonde, avec Pierre de Lescure, les Éditions de Minuit, maison d'édition clandestine, et y publie sa nouvelle Le Silence de la mer en 1942. Il est le concepteur du logo à l'étoile des Éditions de Minuit. Il participe également au Comité national des écrivains (CNE) et au Mouvement de la paix. Il a écrit ces souvenirs dans La Bataille du silence.

En 1960, il fait partie, avec Sartre, des signataires du Manifeste des 121 écrivains et artistes qui déclarent « le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie ». En guise de protestation contre la torture pratiquée en Algérie, Vercors refusa la Légion d'honneur. Il est aussi connu pour un roman philosophique, Les Animaux dénaturés, dont fut tirée la pièce Zoo ou l'assassin philanthrope.

Source : <http://www.babelio.com/auteur/-Vercors/3790>

1. Lisez le texte ci-dessous

VERCORS « LE SILENCE DE LA MER » (1942)

*À la mémoire de Saint-Paul-Roux
Poète assassiné.*

I

Il fut précédé par un grand déploiement d'appareil militaire. D'abord deux troufions, tous deux très blonds, l'un dégingandé et maigre, l'autre carré, aux mains de carrier. Ils regardèrent la maison, sans entrer.

Plus tard vint un sous-officier. Le troufion dégingandé l'accompagnait. Ils me parlèrent, dans ce qu'ils supposaient être du français. Je ne comprenais pas un mot. Pourtant je leur montrai les chambres libres. Ils parurent contents. Le lendemain matin, un torpédo militaire, gris et énorme, pénétra dans le jardin. Le chauffeur et un jeune soldat mince, blond et souriant, en extirpèrent deux caisses, et un gros ballot entouré de toile grise. Ils montèrent le tout dans la chambre la plus vaste. Le torpédo reparti, et quelques heures plus tard j'entendis une cavalcade. Trois cavaliers apparurent. L'un d'eux mit pied à terre et s'en fut visiter le vieux bâtiment de pierre. Il revint, et tous, hommes et chevaux, entrèrent dans la grange qui me sert d'atelier. Je vis plus tard qu'ils avaient enfoncé le valet de mon établi entre deux pierres, dans un trou du mur, attaché une corde au valet, et les chevaux à la corde. Pendant deux jours il ne se passa plus rien. Je ne vis plus personne. Les cavaliers sortaient de bonne heure avec leurs chevaux, ils les ramenaient le soir, et eux-mêmes couchaient dans la paille dont ils avaient garni la soupente.

Puis, le matin du troisième jour, le grand torpédo revint. Le jeune homme souriant chargea une cantine spacieuse sur son épaule et la porta dans la chambre. Il prit ensuite son sac qu'il déposa dans la chambre voisine. Il descendit et, s'adressant à ma nièce dans un français correct, demanda des draps.

II

Ce fut ma nièce qui alla ouvrir quand on frappa. Elle venait de me servir mon café, comme chaque soir (le café me fait dormir). J'étais assis au fond de la pièce, relativement dans l'ombre. La porte donne sur le jardin, de plain-pied. Tout le long de la maison court un trottoir de carreaux rouges très commode quand il pleut. Nous entendîmes marcher, le bruit des talons sur le carreau. Ma nièce me regarda et posa sa tasse. Je gardai la mienne dans mes mains. Il faisait nuit, pas très froid : ce novembre-là ne fut pas très froid. Je vis l'immense silhouette, la casquette plate, l'imperméable jeté sur les épaules comme une cape. Ma nièce avait ouvert la porte et restait silencieuse. Elle avait rabattu la porte sur le mur, elle se tenait elle-même contre le mur, sans rien regarder. Moi je buvais mon café, à petits coups.

L'officier, à la porte, dit : « S'il vous plaît. » Sa tête fit un petit salut. Il sembla mesurer le silence. Puis il entra.

La cape glissa sur son avant-bras, il salua militairement et se découvrit. Il se tourna vers ma nièce, sourit discrètement en inclinant très légèrement le buste. Puis il me fit face et m'adressa une révérence plus grave. Il dit : « Je me nomme Werner von Ebrennac. » J'eus le temps de penser, très vite : « Le nom n'est pas allemand. Descendant d'émigré protestant ? » Il ajouta : « Je suis désolé. »

Le dernier mot, prononcé en traînant, tomba dans le silence. Ma nièce avait fermé la porte et restait adossée au mur, regardant droit devant elle.

Je ne m'étais pas levé. Je déposai lentement ma tasse vide sur l'harmonium et croisai mes mains et attendis. L'officier reprit : « Cela était naturellement nécessaire. J'eusse évité si cela était possible. Je pense mon ordonnance fera tout pour votre tranquillité. Il était debout au milieu de la pièce. Il était immense et très mince. En levant le bras il eût touché les solives.

Sa tête était légèrement penchée en avant, comme si le cou n'eût pas été planté sur les épaules, mais à la naissance de la poitrine. Il n'était pas voûté, mais cela faisait comme s'il l'était. Ses hanches et ses épaules étroites étaient impressionnantes. Le visage était beau. Viril et marqué de deux grandes dépressions le long des joues. On ne voyait pas les yeux, que cachait l'ombre portée de l'arcade. Ils me parurent clairs. Les cheveux étaient blonds et souples, jetés en arrière, brillant soyeusement sous la lumière du lustre.

Le silence se prolongeait. Il devenait de plus en plus épais, comme le brouillard du matin. Épais et immobile. L'immobilité de ma nièce, la mienne aussi sans doute, alourdissaient ce silence, le rendaient de plomb. L'officier lui-même, désorienté, restait immobile, jusqu'à ce qu'enfin je visse naître un sourire sur ses lèvres. Son sourire était grave et sans nulle trace d'ironie. Il ébaucha un geste de la main, dont la signification m'échappa. Ses yeux se posèrent sur ma nièce, toujours raide et droite, et je pus regarder moi-même à loisir le profil puissant, le nez proéminent et mince. Je voyais, entre les lèvres mi-jointes, briller une dent d'or. Il détourna enfin les yeux et regarda le feu dans la cheminée et dit : « J'éprouve un grand estime pour les personnes qui aiment leur patrie », et il leva brusquement la tête et fixa l'ange sculpté au-dessus de la fenêtre. « Je pourrais maintenant monter à ma chambre, dit-il. Mais je ne connais pas le chemin. » Ma nièce ouvrit la porte qui donne sur le petit escalier et commença de gravir les marches, sans un regard pour l'officier, comme si elle eût été seule. L'officier la suivit. Je vis alors qu'il avait une jambe raide. Je les entendis traverser l'antichambre, les pas de l'Allemand résonnèrent dans le couloir, alternativement forts

et faibles, une porte s'ouvrit, puis se referma. Ma nièce revint. Elle reprit sa tasse et continua de boire son café. J'allumai une pipe. Nous restâmes silencieux quelques minutes. Je dis : « Dieu merci, il a l'air convenable. » Ma nièce haussa les épaules. Elle attira sur ses genoux ma veste de velours et termina la pièce invisible qu'elle avait commencé d'y coudre.

Le lendemain matin l'officier descendit quand nous prenions notre petit déjeuner dans la cuisine. Un autre escalier y mène et je ne sais si l'Allemand nous avait entendus ou si ce fut par hasard qu'il prit ce chemin. Il s'arrêta sur le seuil et dit : « J'ai passé une très bonne nuit. Je voudrais que la vôtre fût aussi bonne. » Il regardait la vaste pièce en souriant. Comme nous avons peu de bois et encore moins de charbon, je l'avais repeinte, nous y avons amené quelques meubles, des cuivres et des assiettes anciennes, afin d'y confiner notre vie pendant l'hiver. Il examinait cela et l'on voyait luire le bord de ses dents très blanches. Je vis que ses yeux n'étaient pas bleus comme je l'avais cru, mais dorés. Enfin, il traversa la pièce et ouvrit la porte sur le jardin. Il fit deux pas et se retourna pour regarder notre longue maison basse, couverte de treilles, aux vieilles tuiles brunes. Son sourire s'ouvrit largement.

— Votre vieux maire m'avait dit que je logerais au château, dit-il en désignant d'un revers de main la prétentieuse bâtisse que les arbres dénudés laissaient apercevoir, un peu plus haut sur le coteau. Je féliciterai mes hommes qu'ils se soient trompés. Ici c'est un beaucoup plus beau château. Puis il referma la porte, nous salua à travers les vitres, et partit. Il revint le soir à la même heure que la veille. Nous prenions notre café. Il frappa, mais n'attendit pas que ma nièce lui ouvrit. Il ouvrit lui-même : « Je crains que je vous dérange, dit-il. Si vous le préférez, je passerai par la cuisine : alors vous fermerez cette porte à clef. » Il traversa la pièce, et resta un moment la main sur la poignée regardant les divers coins du fumoir. Enfin il eut une petite inclinaison du buste : « Je vous souhaite une bonne nuit », et il sortit. Nous ne fermâmes jamais la porte à clef. Je ne suis pas sûr que les raisons de cette abstention fussent très claires ni très pures. D'un accord tacite nous avons décidé, ma nièce et moi, de ne rien changer à notre vie, fût-ce le moindre détail : comme si l'officier n'existait pas ; comme s'il eût été un fantôme. Mais il se peut qu'un autre sentiment se mêlât dans mon cœur à cette volonté : je ne puis sans souffrir offenser un homme, fût-il mon ennemi. Pendant longtemps, — plus d'un mois, — la même scène se répéta chaque jour. L'officier frappait et entraît. Il prononçait quelques mots sur le temps, la température, ou quelque autre sujet de même importance : leur commune propriété étant qu'ils ne supposaient pas de réponse. Il

s'attardait toujours un peu au seuil de la petite porte. Il regardait autour de lui. Un très léger sourire traduisait le plaisir qu'il semblait prendre à cet examen, — le même examen chaque jour et le même plaisir. Ses yeux s'attardaient sur le profil incliné de ma nièce, immanquablement sévère et insensible, et quand enfin il détournait son regard j'étais sûr d'y pouvoir lire une sorte d'approbation souriante. Puis il disait en s'inclinant : « Je vous souhaite une bonne nuit », et il sortait. Les choses changèrent brusquement un soir. Il tombait au- dehors une neige fine mêlée de pluie terriblement glaciale et mouillante. Je faisais brûler dans l'âtre des bûches épaisses que je conservais pour ces jours-là. Malgré moi j'imaginai l'officier, dehors, l'aspect saupoudré qu'il aurait en entrant. Mais il ne vint pas. L'heure était largement passée de sa venue et je m'agaçais de reconnaître qu'il occupait ma pensée. Ma nièce tricotait lentement, d'un air très appliqué.

Enfin des pas se firent entendre. Mais ils venaient de l'intérieur de la maison. Je reconnus, à leur bruit inégal, la démarche de l'officier. Je compris qu'il était entré par l'autre porte, qu'il venait de sa chambre. Sans doute n'avait-il pas voulu paraître à nos yeux sous un uniforme trempé et sans prestige : il s'était d'abord changé.

Les pas, — un fort, un faible, — descendirent l'escalier. La porte s'ouvrit et l'officier parut. Il était en civil. Le pantalon était d'épaisse flanelle grise, la veste de tweed bleu acier enchevêtré de mailles d'un brun chaud. Elle était large et ample, et tombait avec un négligé plein d'élégance. Sous la veste, un chandail de grosse laine écrue moulait le torse mince et musclé.

— Pardonnez-moi, dit-il. Je n'ai pas chaud. J'étais très mouillé et ma chambre est très froide. Je me chaufferai quelques minutes à votre feu.

Il s'accroupit avec difficulté devant l'âtre, tendit les mains. Il les tournait et les retournait. Il disait : « Bien !... Bien !... » Il pivota et présenta son dos à la flamme, toujours accroupi et tenant un genou dans ses bras.

— Ce n'est rien ici, dit-il. L'hiver en France est une douce saison. Chez moi c'est bien dur. Très. Les arbres sont des sapins, des forêts serrées ; la neige est lourde là-dessus. Ici les arbres sont fins. La neige dessus c'est une dentelle. Chez moi on pense à un taureau, trapu et puissant, qui a besoin de sa force pour vivre. Ici c'est l'esprit, la pensée subtile et poétique.

Sa voix était assez sourde, très peu timbrée. L'accent était léger, marqué seulement sur les consonnes dures. L'ensemble ressemblait à un bourdonnement plutôt chantant.

Il se leva. Il appuya l'avant-bras sur le linteau de la haute cheminée, et son front sur le dos de sa main. Il était si grand qu'il devait se courber un peu, moi je ne me cognerais pas même le sommet de la tête.

Il demeura sans bouger assez longtemps, sans bouger et sans parler. Ma nièce tricotait avec une vivacité mécanique. Elle ne jeta pas les yeux sur lui, pas une fois. Moi je fumais, à demi allongé dans mon grand fauteuil douillet. Je pensais que la pesanteur de notre silence ne pourrait pas être secouée. Que l'homme allait nous saluer et partir.

Mais le bourdonnement sourd et chantant s'éleva de nouveau, on ne peut dire qu'il rompit le silence, ce fut plutôt comme s'il en était né.

— J'aimai toujours la France, dit l'officier sans bouger. Toujours. J'étais un enfant à l'autre guerre et ce que je pensais alors ne compte pas. Mais depuis je l'aimai toujours. Seulement c'était de loin. Comme la Princesse Lointaine ». Il fit une pause avant de dire gravement : « À cause de mon père ».

Il se retourna et, les mains dans les poches de sa veste, s'appuya le long du jambage. Sa tête cognait un peu sur la console. De temps en temps il s'y frottait lentement l'occipital, d'un mouvement naturel de cerf. Un fauteuil était là offert, tout près. Il ne s'y assit pas. Jusqu'au dernier jour, il ne s'assit jamais. Nous ne le lui offrîmes pas et il ne fit rien, jamais, qui put passer pour de la familiarité.

Il répéta :

— À cause de mon père. Il était un grand patriote. La défaite a été une violente douleur. Pourtant il aima la France. Il aima Briand, il croyait dans la République de Weimar et dans Briand. Il était très enthousiaste. Il disait : « Il va nous unir, comme mari et femme. » Il pensait que le soleil allait enfin se lever sur l'Europe...

En parlant il regardait ma nièce. Il ne la regardait pas comme un homme regarde une femme, mais comme il regarde une statue. Et en fait, c'était bien une statue. Une statue animée, mais une statue.

— ... Mais Briand fut vaincu. Mon père vit que la France était encore menée par vos Grands Bourgeois cruels, — les gens comme vos de Wendel, vos Henry Bordeaux et votre vieux Il fit deux pas et inclina le buste. Comme chaque soir il dit : « Je vous souhaite une bonne nuit. » Puis il sortit.

Je terminai silencieusement ma pipe. Je toussai un peu et je dis : « C'est peut-être inhumain de lui refuser l'obole d'un seul mot. » Ma nièce leva son visage. Elle haussait très haut les sourcils, sur des yeux brillants et indignés. Je me sentis presque un peu rougir.

“Depuis ce jour, ce fut le nouveau mode de ses visites. Nous ne le vîmes plus que rarement en tenue. Il se changeait d'abord et frappait ensuite à notre porte. Était-ce pour nous épargner la vue de l'uniforme ennemi ? Ou pour nous le faire oublier, — pour nous habituer à sa personne ? Les deux,

sans doute. Il frappait, et entraît sans attendre une réponse qu'il savait que nous ne donnerions pas. Il le faisait avec le plus candide naturel, et venait se chauffer au feu, qui était le prétexte constant de sa venue — un prétexte dont ni lui ni nous n'étions dupes, dont il ne cherchait pas même à cacher le caractère commodément conventionnel.

Il ne venait pas absolument chaque soir, mais je ne me souviens pas d'un seul où il nous quittât sans avoir parlé. Il se penchait sur le feu, et tandis qu'il offrait à la chaleur de la flamme quelque partie de lui-même, sa voix bourdonnante s'élevait doucement, et ce fut au long de ces soirées, sur les sujets qui habitaient son cœur, — son pays, la musique, la France, — interminable monologue ; car pas une fois il ne tenta d'obtenir de nous une réponse, un acquiescement, ou même un regard. Il ne parlait pas longtemps, — jamais beaucoup plus longtemps que le premier soir. Il prononçait quelques phrases, parfois brisées de silences, parfois s'enchaînant avec la continuité monotone d'une prière. Quelquefois immobile contre la cheminée, comme une cariatide, quelquefois s'approchant, sans s'interrompre, d'un objet, d'un dessin au mur. Puis il se taisait, il s'inclinait et nous souhaitait une bonne nuit.

Il dit une fois (c'était dans les premiers temps de ses visites) :

Où est la différence entre un feu de chez moi et celui-ci? Bien sûr le bois, la flamme, la cheminée se ressemblent. Mais non la lumière. Celle-ci dépend des objets qu'elle éclaire, — des habitants de ce fumoir, des meubles, des murs, des livres sur les rayons...

« Pourquoi aimé-je tant cette pièce ? dit-il pensivement. Elle n'est pas si belle,—pardonnez-moi !... » Il rit : « Je veux dire : ce n'est pas une pièce de musée... Vos meubles, on ne dit pas : voilà des merveilles... Non...Mais cette pièce a une âme. Toute cette maison a une âme. »

Il était devant les rayons de la bibliothèque. Ses doigts suivaient les reliures d'une caresse légère.

«... Balzac, Barrès, Baudelaire, Beaumarchais, Boileau, Buffon... Chateaubriand, Corneille, Descartes, Fénelon, Flaubert... La Fontaine, France, Gautier, Hugo... Quel appel ! » dit-il avec un rire léger et hochant la tête. « Et je n'en suis qu'à la lettre H !... Ni Molière, ni Rabelais, ni Racine, ni Pascal, ni Stendhal, ni Voltaire, ni Montaigne, ni tous les autres !... » Il continuait de glisser lentement le long des livres, et de temps en temps il laissait échapper un imperceptible « Ha ! », quand, je suppose, il lisait un nom auquel il ne songeait pas.

« Les Anglais, reprit-il, on pense aussitôt : Shakespeare. Les Italiens : Dante. L'Espagne : Cervantès. Et nous, tout de suite : Goethe. Après, il faut

chercher. Mais si on dit : et la France ? Alors, qui surgit à l'instant ? Molière ? Racine ? Hugo ? Voltaire ? Rabelais ? ou quel autre ? Ils se pressent, ils sont comme une foule à l'entrée d'un théâtre, on ne sait pas qui faire entrer d'abord.

Il se retourna et dit gravement :

Mais pour la musique, alors c'est chez nous : Bach, Haendel, Beethoven, Wagner, Mozart... quel nom vient le premier ?

« Et nous nous sommes fait la guerre ! » dit-il lentement en remuant la tête. Il revint à la cheminée et ses yeux souriants se posèrent sur le profil de ma nièce. « Mais c'est la dernière ! Nous ne nous battons plus : nous nous marierons ! » Ses paupières se plissèrent, les dépressions sous les pommettes se marquèrent de deux longues fossettes, les dents blanches apparurent. Il dit gaiement : « Oui, oui ! » Un petit hochement de tête répéta l'affirmation. « Quand nous sommes entrés à Saintes, poursuivit-il après un silence, j'étais heureux que la population nous recevait bien. J'étais très heureux. Je pensais : Ce sera facile. Et puis, j'ai vu que ce n'était pas cela du tout, que c'était la lâcheté. » Il était devenu grave. « J'ai méprisé ces gens. Et j'ai craint pour la France. Je pensais : Est-elle vraiment devenue ainsi ? » Il secoua la tête : « Non ! Non. Je l'ai vu ensuite ; et maintenant, je suis heureux de son visage sévère. »

Son regard se porta sur le mien — que je détournai, — il s'attarda un peu en divers points de la pièce, puis retourna sur le visage, impitoyablement insensible, qu'il avait quitté.

— Je suis heureux d'avoir trouvé ici un vieil homme digne. Et une demoiselle silencieuse. Il faudra vaincre ce silence. Il faudra vaincre le silence de la France. Cela me plaît.

Il regardait ma nièce, le pur profil têtue et fermé, en silence et avec une insistance grave, où flottaient encore pourtant les restes d'un sourire. Ma nièce le sentait. Je la voyais légèrement rougir, un pli peu à peu s'inscrire entre ses sourcils. Ses doigts tiraient un peu trop vivement, trop sèchement sur l'aiguille, au risque de rompre le fil.

Oui, reprit la lente voix bourdonnante, c'est mieux ainsi. Beaucoup mieux. Cela fait des unions solides, — des unions où chacun gagne de la grandeur... Il y a un très joli conte pour les enfants, que j'ai lu, que vous avez lu, que tout le monde a lu. Je ne sais si le titre est le même dans les deux pays. Chez moi il s'appelle : *Das Tier und die Schöne*, — la Belle et la Bête. Pauvre Belle ! La Bête la tient à merci, — impuissante et prisonnière, — elle lui impose à toute heure du jour son implacable et pesante présence... La Belle est fière, digne, — elle s'est faite dure... Mais la Bête vaut mieux

qu'elle ne semble. Oh ! elle n'est pas très dégrossie ! Elle est maladroite, brutale, elle paraît bien rustre auprès de la Belle si fine !... Mais elle a du cœur, oui, elle a une âme qui aspire à s'élever. Si la Belle voulait !...

La Belle met longtemps à vouloir. Pourtant, peu à peu, elle découvre au fond des yeux du geôlier haï une lueur, — un reflet où peuvent se lire la prière et l'amour. Elle sent moins la patte pesante, moins les chaînes de sa prison... Elle cesse de haïr, cette constance la touche, elle tend la main... Aussitôt la Bête se transforme, le sortilège qui la maintenait dans ce pelage barbare est dissipé : c'est maintenant un chevalier très beau et très pur, délicat et cultivé, que chaque baiser de la Belle pare de qualités toujours plus rayonnantes... Leur union détermine un bonheur sublime. Leurs enfants, qui additionnent et mêlent les dons de leurs parents, sont les plus beaux que la terre ait portés...

« N'aimiez-vous pas ce conte ? Moi je l'aimai toujours. Je le relisais sans cesse. Il me faisait pleurer. J'aimais surtout la Bête, parce que je comprenais sa peine. Encore aujourd'hui, je suis ému quand j'en parle. »

Il se tut, respira avec force, et s'inclina : « Je vous souhaite une bonne nuit. »

(Vercors « *Le silence de la mer* »)

Vocabulaire

Troufion *n. m.* — (*familier*) soldat sans grade : *Le troufion dégingandé l'accompagnait.*

Cavalcade *n. f.* — course rapide de nombreuses personnes : *La cavalcade du carnaval.*

Agacer *v. t.* — susciter l'irritation, énerver : *quelqu'un un sentiment d'impatience, d'irritation, de gêne ; énerver : Vous m'agacez par vos bavardages continuels.*

Chandail *n. m.* — vêtement en jersey s'enfilant par la tête : *Sous la veste, un chandail de grosse laine écru moulait le torse mince et musclé.*

Accroupir *v. pr.* — se mettre accroupi, sur ses talons : *L'enfant s'accroupit pour ramasser ses billes.*

Bourdonnement *n. m.* — murmure de voix humaines : *Puis j'ai compris que c'est ce bourdonnement au bureau.*

Candide *adj.* — qui manifeste une grande ingénuité allant jusqu'à la crédulité : *Une question candide.*

Trapu *adj.* — qui est court et large et donne une impression de force : *Un petit homme trapu.*

Vaincre *v.t.* — dominer un adversaire, faire disparaître : *Vaincre un camarade à la lutte.*

Geôlier *n. m.* — personne qui garde les détenus dans une prison : *Vous êtes mon garde du corps ou mon geôlier?*

2. Étude du vocabulaire

2.1. Trouvez les équivalents russes

- 1) Les cavaliers sortaient de bonne heure avec leurs chevaux, ils les ramenaient le soir, et eux-mêmes couchaient dans **la paille** dont ils avaient garni la soupenle.
- 2) En levant le bras il eût touché les **solives**.
- 3) Il n'était pas **voûté**, mais cela faisait comme s'il l'était.
- 4) «... Balzac, Barrès, Baudelaire, Beaumarchais, Boileau, Buffon... Chateaubriand, Corneille, Descartes, Fénelon, Flaubert... La Fontaine, France, Gautier, Hugo... Quel appel ! » dit-il avec un rire léger et **hochant la tête**.
- 5) La Belle met longtemps à vouloir. Pourtant, peu à peu, elle découvre au fond des yeux du geôlier haï une **lueur**, — un reflet où peuvent se lire la prière et l'amour.
- 6) Elle avait **rabattu la porte sur le mur**, elle se tenait elle-même contre le mur, sans rien regarder.
- 7) Le dernier mot, **prononcé en traînant**, tomba dans le silence.
- 8) Ses hanches et **ses épaules étroites** étaient impressionnantes.
- 9) L'immobilité de ma nièce, la mienne aussi sans doute, **alourdissaient ce silence**, le rendaient de plomb.
- 10) Il **ébaucha un geste** de la main, dont la signification m'échappa.

2.2. Trouvez les synonymes des mots en italique

- 1) D'abord deux troufions, tous deux très blonds, l'un **dégingandé** et maigre, l'autre carré, aux mains de carrier. Ils regardèrent la maison, sans entrer.
- 2) Il examinait cela et l'on voyait **luire** le bord de ses dents très blanches.
- 3) Car pas une fois il ne tenta d'obtenir de nous une réponse, un **acquiescement**, ou même un regard.
- 4) Ils me **parurent** clairs.
- 5) Ma nièce avait fermé la porte et restait **adossée** au mur, regardant droit devant elle.

- 6) Sa tête était légèrement penchée en avant, comme si le cou n'eût pas été **planté** sur les épaules, mais à la naissance de la poitrine.
- 7) Il continuait de glisser lentement le long des livres, et de temps en temps il laissait échapper un **imperceptible** « Ha ! », quand, je suppose, il lisait un nom auquel il ne songeait pas.
- 8) Leurs enfants, qui additionnent et mêlent les dons de leurs parents, sont les plus beaux **que la terre ait portés...**
- 9) Le lendemain matin, un torpédo militaire, gris et énorme, **pénétra** dans le jardin.
- 10) Le chauffeur et un jeune soldat mince, blond et souriant, en **extirpèrent** deux caisses, et un gros ballot entouré de toile grise

2.3. Trouvez les antonymes des mots en italique

- 1) D'un accord tacite nous avons décidé, ma nièce et moi, de ne rien changer à notre vie, fût-ce le **moindre** détail : comme si l'officier n'existait pas ; comme s'il eût été un fantôme.
- 2) Elle était large et **ample**, et tombait avec un négligé plein d'élégance.
- 3) Le dernier mot, prononcé en traînant, **tomba dans le silence**.
- 4) Puis il **se taisait**, il s'inclinait et nous souhaitait une bonne nuit.
- 5) J'ai **méprisé** ces gens.
- 6) Son regard se porta sur le mien — que je détournai, — il s'attarda un peu en divers points de la pièce, puis retourna sur le visage, **impitoyablement** insensible, qu'il avait quitté.
- 7) Votre vieux maire m'avait dit que je logerais au château, dit-il en désignant d'un revers de main la prétentieuse bâtisse que **les arbres dénudés** laissaient apercevoir, un peu plus haut sur le coteau.
- 8) Je ne suis pas sur que les raisons de cette **abstention** fussent très claires ni très pures.
- 9) Les choses changèrent **brusquement** un soir.
- 10) Ma nièce tricotait lentement, d'un air très **appliqué**.

2.4. Traduisez le fragment du texte ci-dessous en russe par écrit

— Pardonnez-moi, dit-il. Je n'ai pas chaud. J'étais très mouillé et ma chambre est très froide. Je me chaufferai quelques minutes à votre feu. Il s'accroupit avec difficulté devant l'âtre, tendit les mains. Il les tournait et les retournait. Il disait : « Bien !... Bien !... » Il pivota et présenta son dos à la flamme, toujours accroupi et tenant un genou dans ses bras.

— Ce n'est rien ici, dit-il. L'hiver en France est une douce saison. Chez moi c'est bien dur. Très. Les arbres sont des sapins, des forêts serrées ; la

neige est lourde là-dessus. Ici les arbres sont fins. La neige dessus c'est une dentelle. Chez moi on pense à un taureau, trapu et puissant, qui a besoin de sa force pour vivre. Ici c'est l'esprit, la pensée subtile et poétique.

3. Compréhension du texte

3.1. Lisez les affirmations ci-dessous et dites si elles sont vraies ou fausses

- 1) « Le silence de la mer » est dédié à la Première Guerre mondiale.
- 2) L'Allemand haïssait la France à cause de son père.
- 3) Venir se chauffer au feu était le prétexte de l'arrivée de l'Allemand.
- 4) Le nom de « ma nièce » est inconnu au lecteur.
- 5) Werner avait les yeux bleus et le nez proéminent et mince.
- 6) L'Allemand connaissait bien la littérature française.
- 7) La famille avait peu de bois de chauffage.

3.2. Répondez aux questions ci-dessous

- 1) En quelle saison l'Allemand est-il venu ?
- 2) Quelle était la seule phrase que l'Allemand répétait au jour le jour ?
- 3) Comment l'Allemand voyait-il l'avenir entre la France et l'Allemagne ?
- 4) À quoi la France est-elle associée ?
- 5) Quel est le sujet du conte « la Belle et la Bête » ?

4. Analyse du texte

4.1. Définissez le thème conducteur de ce texte et son but communicatif.

4.2. Le texte, suscite-t-il une émotion ? Laquelle ?

4.3. Quels éléments du texte aident à sentir le silence ? Commentez-les du point de vue linguistique.

4.4. Relevez dans le texte les moyens linguistiques qui permettent de créer le portrait de l'Allemand.

4.5. Relevez les épithètes dans le texte, analysez leur fonction stylistique et leur participation à la création de l'atmosphère des temps durs à cause de la guerre.

5. Production écrite

Choisissez une des citations du texte et développez l'idée par écrit en donnant votre commentaire :

- 1) « D'un accord tacite nous avons décidé, ma nièce et moi, de ne rien changer à notre vie, fût-ce le moindre détail : comme si l'officier n'existait pas ; comme s'il eût été un fantôme. Mais il se peut qu'un autre sentiment se mêlât dans mon cœur à cette volonté : je ne puis sans souffrir offenser un homme, fût-il mon ennemi ».
- 2) « Il était très enthousiaste. Il disait : « Il va nous unir, comme mari et femme. » Il pensait que le soleil allait enfin se lever sur l'Europe... »
- 3) « Où est la différence entre un feu de chez moi et celui-ci? Bien sûr le bois, la flamme, la cheminée se ressemblent. Mais non la lumière. Celle-ci dépend des objets qu'elle éclaire, — des habitants de ce fumoir, des meubles, des murs, des livres sur les rayons... »
- 4) « Pourquoi aimé-je tant cette pièce ? dit-il pensivement. Elle n'est pas si belle, —pardonnez-moi !... » Il rit : « Je veux dire : ce n'est pas une pièce de musée... Vos meubles, on ne dit pas : voilà des merveilles... Non... Mais cette pièce a une âme. Toute cette maison a une âme ».
- 5) « J'aimais surtout la Bête, parce que je comprenais sa peine ».

FRANÇOISE SAGAN (1935–2004)

Françoise Sagan, de son vrai nom Françoise Quoirez, est née le 21 juin 1935 à Carjac dans le Lot. Son enfance se déroule à Paris dans le 17^e arrondissement au sein d'une famille aisée. Pendant sa jeunesse, Françoise Sagan mène de front une vie professionnelle extrêmement réussie et une vie sentimentale mouvementée. Le 13 mars 1958, elle épouse l'éditeur Guy Schoeller, de dix-neuf ans son aîné, un mariage qui ne durera que deux ans.

En janvier 1962, elle aura en secondes noces un américain appelé Robert Westhoff. Cette deuxième union donnera le jour à Denis, son fils unique. Après deux mariages et deux divorces, Françoise Sagan continuera de faire parler d'elle en enchaînant roman sur roman.

Françoise Sagan a connu le succès dès la publication de son premier livre «Bonjour tristesse» publié chez Julliard en 1954. C'est à partir de cet ouvrage qu'est apparu pour la première fois son pseudonyme de Sagan en référence à un personnage de Proust. Cette première œuvre reflète intégralement sa personnalité : voitures rapides, vie facile, cynisme, sensualité, indifférence et oisiveté. Le succès de «Bonjour tristesse» se confirmera par la vente immédiate de plus de 850 000 ouvrages dans l'année qui suit sa publication. Le Prix des Critiques consacrera la popularité de ce livre.

Par la suite, d'autres livres tels qu'«Un certain sourire» (1956), «Dans un mois, dans un an» (1957), «Aimez-vous Brahms ?» (1959) et d'autres verront le jour, et ce, jusqu'en 1996. De là, elle s'adonnera également au théâtre. Entre 1958 et 1960, elle écrira des pièces telles que «Le Rendez-vous manqué», «Château en Suède», «Le cheval évanoui». Un premier excès de vitesse au volant la conduira, un dimanche d'avril 1957, à un grave accident lourd de conséquences. Après le divorce d'avec son second mari, elle fait l'objet de poursuites judiciaires pour avoir à plusieurs reprises commis diverses infractions.

Le caractère impétueux et le mode de vie de Françoise Sagan n'ont pas manqué de lui réserver un destin tragique. Au terme de sa vie, elle se retrouve complètement ruinée. Elle avait pu échapper à la solitude, son ennemie jurée, grâce à ses amies d'enfance telles que Florence Malraux et Charlotte Aillaux. Peu de temps avant son propre décès, la mort de son grand ami Jacques Chazot le seul qui l'ait vraiment aimée, a contribué à son déclin. Françoise Sagan est

morte le 24 septembre 2004 à 69 ans à Equemauville des suites d'une embolie pulmonaire.

Source : <http://www.aufeminin.com/portraits-de-femmes/francoise-sagan-d48244.html>

1. Lisez le texte ci-dessous

FRANÇOISE SAGAN « *BONJOUR TRISTESSE* » (1954)

Chapitre I

Sur ce sentiment inconnu dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse. C'est un sentiment si complet, si égoïste que j'en ai presque honte alors que la tristesse m'a toujours paru honorable. Je ne la connaissais pas, elle, mais l'ennui, le regret, plus rarement le remords. Aujourd'hui, quelque chose se replie sur moi comme une soie, énervante et douce, et me sépare des autres.

Cet été-là, j'avais dix-sept ans et j'étais parfaitement heureuse. Les «autres» étaient mon père et Elsa, sa maîtresse. Il me faut tout de suite expliquer cette situation qui peut paraître fausse. Mon père avait quarante ans, il était veuf depuis quinze; c'était un homme jeune, plein de vitalité, de possibilités, et, à ma sortie de pension, deux ans plus tôt, je n'avais pas pu ne pas comprendre qu'il vécut avec une femme. J'avais moins vite admis qu'il en changeât tous les six mois ! Mais bientôt sa séduction, cette vie nouvelle et facile, mes dispositions m'y amenèrent. C'était un homme léger, habile en affaires, toujours curieux et vite lassé, et qui plaisait aux femmes. Je n'eus aucun mal à l'aimer, et tendrement, car il était bon, généreux, gai, et plein d'affection pour moi. Je n'imagine pas de meilleur ami ni de plus distrayant.

A ce début d'été, il poussa même la gentillesse jusqu'à me demander si la compagnie d'Elsa, sa maîtresse actuelle, ne m'ennuierait pas pendant les vacances. Je ne pus que l'encourager car je savais son besoin des femmes et que, d'autre part, Elsa ne nous fatiguerait pas. C'était une grande fille rousse, mi-créature, mi-mondaine, qui faisait de la figuration dans les studios et les bars des Champs-Élysées. Elle était gentille, assez simple et sans prétentions sérieuses. Nous étions d'ailleurs trop heureux de partir, mon père et moi, pour faire objection à quoi que ce soit. Il avait loué, sur la Méditerranée, une grande villa blanche, isolée, ravissante, dont nous rêvions depuis les premières chaleurs de juin. Elle était bâtie sur un

promontoire, dominant la mer, cachée de la route par un bois de pins; un chemin de chèvres descendait à une petite crique dorée, bordée de rochers roux où se balançait la mer.

Les premiers jours furent éblouissants. Nous passions des heures sur la plage, écrasés de chaleur, prenant peu à peu une couleur saine et dorée, à l'exception d'Elsa qui rougissait et pelait dans d'affreuses souffrances. Mon père exécutait des mouvements de jambes compliqués pour faire disparaître un début d'estomac incompatible avec ses dispositions de Don Juan. Dès l'aube, j'étais dans l'eau, une eau fraîche et transparente où je m'enfouissais, où je m'épuisais en des mouvements désordonnés pour me laver de toutes les ombres, de toutes les poussières de Paris. Je m'allongeais dans le sable, en prenais une poignée dans ma main, le laissais s'enfuir de mes doigts en un jet jaunâtre et doux; je me disais qu'il s'enfuyait comme le temps, que c'était une idée facile et qu'il était agréable d'avoir des idées faciles. C'était l'été.

Le sixième jour, je vis Cyril pour la première fois. Il longeait la côte sur un petit bateau à voile et chavira devant notre crique. Je l'aidai à récupérer ses affaires et, au milieu de nos rires, j'appris qu'il s'appelait Cyril, qu'il était étudiant en droit et passait ses vacances avec sa mère, dans une villa voisine. Il avait un visage de Latin, très brun, très ouvert, avec quelque chose d'équilibré, de protecteur, qui me plut. Pourtant, je fuyais ces étudiants de l'Université, brutaux, préoccupés d'eux-mêmes, de leur jeunesse surtout, y trouvant le sujet d'un drame ou un prétexte à leur ennui. Je n'aimais pas la jeunesse. Je leur préférais de beaucoup les amis de mon père, des hommes de quarante ans qui me parlaient avec courtoisie et attendrissement, me témoignaient une douceur de père et d'amant. Mais Cyril me plut. Il était grand et parfois beau, d'une beauté qui donnait confiance. Sans partager avec mon père cette aversion pour la laideur qui nous faisait souvent fréquenter des gens stupides, j'éprouvais en face des gens dénués de tout charme physique une sorte de gêne, d'absence ; leur résignation à ne pas plaire me semblait une infirmité indécente. Car, que cherchions-nous, sinon plaire ? Je ne sais pas encore aujourd'hui si ce goût de conquête cache une surabondance de vitalité, un goût d'emprise ou le besoin furtif, inavoué, d'être rassuré sur soi-même, soutenu.

Quand Cyril me quitta, il m'offrit de m'apprendre la navigation à voile. Je rentrai dîner, très absorbée par sa pensée, et ne participai pas, ou peu, à la conversation; c'est à peine si je remarquai la nervosité de mon père. Après dîner, nous nous allongeâmes dans des fauteuils, sur la terrasse, comme tous les soirs. Le ciel était éclaboussé d'étoiles. Je les regardais, espérant vaguement qu'elles seraient en avance et commenceraient à sillonner

le ciel de leur chute. Mais nous n'étions qu'au début de juillet, elles ne bougeaient pas. Dans les graviers de la terrasse, les cigales chantaient. Elles devaient être des milliers, ivres de chaleur et de lune, à lancer ainsi ce drôle de cri des nuits entières. On m'avait expliqué qu'elles ne faisaient que frotter l'une contre l'autre leurs élytres, mais je préférais croire à ce chant de gorge guttural, instinctif comme celui des chats en leur saison. Nous étions bien; des petits grains de sable entre ma peau et mon chemisier me défendaient seuls des tendres assauts du sommeil. C'est alors que mon père toussota et se redressa sur sa chaise longue.

— J'ai une arrivée à vous annoncer, — dit-il.

Je fermai les yeux avec désespoir. Nous étions trop tranquilles, cela ne pouvait durer!

— Dites-nous vite qui, — cria Elsa, — toujours avide de mondanités.

— Anne Larsen, — dit mon père, et il se tourna vers moi.

Je le regardai, trop étonnée pour réagir.

— Je lui ai dit de venir si elle était trop fatiguée par ses collections et elle... elle arrive.

Je n'y aurais jamais pensé. Anne Larsen était une ancienne amie de ma pauvre mère et n'avait que très peu de rapports avec mon père. Néanmoins à ma sortie de pension, deux ans plus tôt, mon père, très embarrassé de moi, m'avait envoyée à elle. En une semaine, elle m'avait habillée avec goût et appris à vivre. J'en avais conçu pour elle une admiration passionnée qu'elle avait habilement détournée sur un jeune homme de son entourage. Je lui devais donc mes premières élégances et mes premières amours et lui en avais beaucoup de reconnaissance. A quarante-deux ans, c'était une femme très séduisante, très recherchée, avec un beau visage orgueilleux et las, indifférent. Cette indifférence était la seule chose qu'on pût lui reprocher. Elle était aimable et lointaine. Tout en elle reflétait une volonté constante, une tranquillité de cœur qui intimidait. Bien que divorcée et libre, on ne lui connaissait pas d'amant. D'ailleurs, nous n'avions pas les mêmes relations: elle fréquentait des gens fins, intelligents, discrets, et nous des gens bruyants, assoiffés, auxquels mon père demandait simplement d'être beaux ou drôles. Je crois qu'elle nous méprisait un peu, mon père et moi, pour notre parti pris d'amusements, de futilités, comme elle méprisait tout excès. Seuls nous réunissaient des dîners d'affaires — elle s'occupait de couture et mon père de publicité -, le souvenir de ma mère et mes efforts, car, si elle m'intimidait, je l'admirais beaucoup. Enfin cette arrivée subite apparaissait comme un contretemps si l'on pensait à la présence d'Elsa et aux idées d'Anne sur l'éducation.

Elsa monta se coucher après une foule de questions sur la situation d'Anne dans le monde. Je restai seule avec mon père et vins m'asseoir sur les marches, à ses pieds. Il se pencha et posa ses deux mains sur mes épaules :

— Pourquoi es-tu si efflanquée, ma douce? Tu as l'air d'un petit chat sauvage. J'aimerais avoir une belle fille blonde, un peu forte, avec des yeux en porcelaine et...

— La question n'est pas là, — dis-je. — Pourquoi as-tu invité Anne? Et pourquoi a-t-elle accepté?

— Pour voir ton vieux père, peut-être. On ne sait jamais.

— Tu n'es pas le genre d'hommes qui intéresse Anne, — dis-je. — Elle est trop intelligente, elle se respecte trop. Et Elsa? As-tu pensé à Elsa? Tu t'imagines les conversations entre Anne et Elsa? Moi pas!

— Je n'y ai pas pensé, — avoua-t-il. — C'est vrai que c'est épouvantable. Cécile, ma douce, si nous retournions à Paris?

Il riait doucement en me frottant la nuque. Je me retournai et le regardai. Ses yeux sombres brillaient, des petites rides drôles en marquaient les bords, sa bouche se retroussait un peu. Il avait l'air d'un faune. Je me mis à rire avec lui, comme chaque fois qu'il s'attirait des complications.

— Mon vieux complice, — dit-il. — Que ferais-je sans toi?

Et le ton de sa voix était si convaincu, si tendre, que je compris qu'il aurait été malheureux. Tard dans la nuit, nous parlâmes de l'amour, de ses complications. Aux yeux de mon père, elles étaient imaginaires. Il refusait systématiquement les notions de fidélité, de gravité, d'engagement. Il m'expliquait qu'elles étaient arbitraires, stériles. D'un autre que lui, cela m'eût choquée. Mais je savais que dans son cas, cela n'excluait ni la tendresse ni la dévotion, sentiments qui lui venaient d'autant plus facilement qu'il les voulait, les savait provisoires. Cette conception me séduisait: des amours rapides, violentes et passagères. Je n'étais pas à l'âge où la fidélité séduit. Je connaissais peu de chose de l'amour: des rendez-vous, des baisers et des lassitudes.

Chapitre II

Anne ne devait pas arriver avant une semaine. Je profitais de ces derniers jours de vraies vacances. Nous avions loué la villa pour deux mois, mais je savais que dès l'arrivée d'Anne la détente complète ne serait plus possible. Anne donnait aux choses un contour, aux mots un sens que mon père et moi laissions volontiers échapper. Elle posait les normes du bon goût, de la délicatesse et l'on ne pouvait s'empêcher de les percevoir dans ses retraits soudains, ses silences blessés, ses expressions. C'était à la fois excitant et

fatigant, humiliant en fin de compte car je sentais qu'elle avait raison. Le jour de son arrivée, il fut décidé que mon père et Elsa iraient l'attendre à la gare de Fréjus. Je me refusai énergiquement de participer à l'expédition. En désespoir de cause, mon père cueillit tous les glaïeuls du jardin afin de les lui offrir dès la descente du train. Je lui conseillai seulement de ne pas faire porter le bouquet par Elsa. A trois heures, après leur départ, je descendis sur la plage. Il faisait une chaleur accablante. Je m'allongeai sur le sable, m'endormis à moitié et la voix de Cyril me réveilla. J'ouvris les yeux: le ciel était blanc, confondu de chaleur. Je ne répondis pas à Cyril; je n'avais p'as envie de lui parler, ni à personne. J'étais clouée au sable par toute la force de cet été, les bras pesants, la bouche sèche.

— Etes-vous morte? — dit-il. — De loin, vous aviez l'air d'une épave, abandonnée...

Je souris. Il s'assit à côté de moi et mon cœur se mit à battre durement, sourdement, parce que, dans son mouvement, sa main avait effleuré mon épaule. Dix fois, pendant la dernière semaine, mes brillantes manœuvres navales nous avaient précipités au fond de l'eau, enlacés l'un à l'autre sans que j'en ressentie le moindre trouble. Mais aujourd'hui, il suffisait de cette chaleur, de ce demi-sommeil, de ce geste maladroit, pour que quelque chose en moi doucement se déchire. Je tournai la tête vers lui. Il me regardait. Je commençais à le connaître: il était équilibré, vertueux plus que de coutume peut-être à son âge. C'est ainsi que notre situation — cette curieuse famille à trois — le choquait. Il était trop bon ou trop timide pour me le dire, mais je le sentais aux regards obliques, rancuniers qu'il lançait à mon père. Il eût aimé que j'en sois tourmentée. Mais je ne l'étais pas et la seule chose qui me tourmentât en ce moment, c'était son regard et les coups de boutoir de mon cœur. Il se pencha vers moi. Je revis les derniers jours de cette semaine, ma confiance, ma tranquillité auprès de lui et je regrettai l'approche de cette bouche longue et un peu lourde.

— Cyril, — dis-je, — nous étions si heureux...

Il m'embrassa doucement. Je regardai le ciel; puis je ne vis plus que des lumières rouges éclatant sous mes paupières serrées. La chaleur, l'étourdissement, le goût des premiers baisers, les soupirs passaient en longues minutes. Un coup de klaxon nous sépara comme des voleurs. Je quittai Cyril sans un mot et remontai vers la maison. Ce prompt retour m'étonnait: le train d'Anne ne devait pas être encore arrivé. Je la trouvai néanmoins sur la terrasse, comme elle descendait de sa propre voiture.

— C'est la maison de la Belle-au-Bois-dormant! — dit-elle. — Que vous avez bronzé, Cécile! Ça me fait plaisir de vous voir.

— Moi aussi, — dis-je. — Mais vous arrivez de Paris?

— J'ai préféré venir en voiture, d'ailleurs je suis vannée.

Je la conduisis à sa chambre. J'ouvris la fenêtre dans l'espoir d'apercevoir le bateau de Cyril mais il avait disparu. Anne s'était assise sur le lit. Je remarquai les petites ombres autour de ses yeux.

«Cette villa est ravissante, — soupira-t-elle. — Où est le maître de maison?

— Il est allé vous chercher à la gare avec Elsa.

J'avais posé sa valise sur une chaise et, en me retournant vers elle, je reçus un choc. Son visage s'était brusquement déformé, la bouche tremblante.

— Elsa Mackenbourg? Il a amené Elsa Mackenbourg ici?

Je ne trouvai rien à répondre. Je la regardai, stupéfaite. Ce visage que j'avais toujours vu si calme, si maître de lui, ainsi livré à tous mes étonnements... Elle me fixait à travers les images que lui avaient fournies mes paroles; elle me vit enfin et détourna la tête.

— J'aurais dû vous prévenir, dit-elle, mais j'étais si pressée de partir, si fatiguée...

— Et maintenant..., continuai-je machinalement.

— Maintenant quoi? dit-elle.

Son regard était interrogateur, méprisant. Il ne s'était rien passé.

— Maintenant, vous êtes arrivée, dis-je bêtement en me frottant les mains. Je suis très contente que vous soyez là, vous savez. Je vous attends en bas; si vous voulez boire quelque chose, le bar est parfait.

Je sortis en bafouillant et descendis l'escalier dans une grande confusion de pensées. Pourquoi ce visage, cette voix troublée, cette défaillance? Je m'assis dans une chaise longue, je fermai les yeux. Je cherchai à me rappeler tous les visages durs, rassurants d'Anne: l'ironie, l'aisance, l'autorité. La découverte de ce visage vulnérable m'émouvait et m'irritait à la fois. Aimait-elle mon père? Était-il possible qu'elle l'aimât? Rien en lui ne correspondait à ses goûts. Il était faible, léger, veule parfois. Mais peut-être était-ce seulement la fatigue du voyage, l'indignation morale? Je passai une heure à faire des hypothèses.

A cinq heures, mon père arriva avec Elsa. Je le regardai descendre de voiture. J'essayai de savoir si Anne pouvait l'aimer. Il marchait vers moi, la tête un peu en arrière, rapidement. Il souriait. Je pensai qu'il était très possible qu'Anne l'aimât, que n'importe qui l'aimât.

— Anne n'était pas là, — me cria-t-il. — J'espère qu'elle n'est pas tombée par la portière.

— Elle est dans sa chambre, — dis-je. — Elle est venue en voiture.

— Non? C'est magnifique! Tu n'as plus qu'à lui monter le bouquet.

— Vous m'aviez acheté des fleurs? dit la voix d'Anne. C'est trop gentil.

Elle descendait l'escalier à sa rencontre, détendue, souriante, dans une robe qui ne semblait pas avoir voyagé. Je pensai tristement qu'elle n'était descendue qu'en entendant la voiture et qu'elle aurait pu le faire un peu plus tôt, pour me parler; ne fût-ce que de mon examen que j'avais d'ailleurs manqué! Cette dernière idée me consola.

Mon père se précipitait, lui baisait la main.

— J'ai passé un quart d'heure sur le quai de la gare avec ce bouquet de fleurs au bout des bras et un sourire stupide aux lèvres. Dieu merci, vous êtes là! Connaissez-vous Elsa Mackenbowg?

Je détournai les yeux.

— Nous avons dû nous rencontrer, — dit Anne, tout aimable... — J'ai une chambre magnifique, vous êtes trop gentil de m'avoir invitée, Raymond, j'étais très fatiguée.

Mon père s'ébrouait. A ses yeux, tout allait bien. Il faisait des phrases, débouchait des bouteilles. Mais je revoyais tour à tour le visage passionné de Cyril, celui d'Anne, ces deux visages marqués de violence, et je me demandais si les vacances seraient aussi simples que le déclarait mon père.

Ce premier dîner fut très gai. Mon père et Anne parlaient de leurs relations communes qui étaient rares mais hautes en couleur. Je m'amusai beaucoup jusqu'au moment où Anne déclara que l'associé de mon père était microcéphale. C'était un homme qui buvait beaucoup, mais qui était gentil et avec lequel nous avons fait, mon père et moi, des dîners mémorables. Je protestai:

— Lombard est drôle, Anne. Je l'ai vu très amusant.

— Vous avouerez qu'il est quand même insuffisant, et même son humour...

— Il n'a peut-être pas une forme d'intelligence courante, mais...

Elle me coupa d'un air indulgent: «Ce que vous appelez les formes de l'intelligence n'en sont que les âges.»

Le côté lapidaire, définitif de sa formule m'enchantait. Certaines phrases dégagent pour moi un climat intellectuel, subtil, qui me subjuguait, même si je ne les pénètre pas absolument. Celle-là me donna envie de posséder un petit carnet et un crayon. Je le dis à Anne. Mon père éclata de rire:

— Au moins, tu n'es pas rancunière.

Je ne pouvais l'être, car Anne n'était pas malveillante. Je la sentais trop complètement indifférente, ses jugements n'avaient pas cette précision, ce côté aigu de la méchanceté. Ils n'en étaient que plus accablants.

Ce premier soir, Anne ne parut pas remarquer la distraction, volontaire ou non, d'Elsa qui entra directement dans la chambre de mon père. Elle m'avait apporté un chandail de sa collection, mais ne me laissa pas la remercier. Les remerciements l'ennuyaient et comme les miens n'étaient jamais à la hauteur de mon enthousiasme, je ne me fatiguai pas.

— Je trouve cette Elsa très gentille, — dit-elle, avant que je ne sorte.

Elle me regardait dans les yeux, sans sourire, elle cherchait en moi une idée qu'il lui importait de détruire. Je devais oublier son réflexe de tout à l'heure.

— Oui, oui, c'est une charmante, heu, jeune fille... très sympathique.

Je bafouillais. Elle se mit à rire et j'allai me coucher très énervée. Je m'endormis en pensant à Cyril qui dansait peut-être à Cannes avec des filles.

Je me rends compte que j'oublie, que je suis forcée d'oublier le principal: la présence de la mer, son rythme incessant, le soleil. Je ne puis rappeler non plus les quatre tilleuls dans la cour d'une pension de province, leur parfum; et le sourire de mon père sur le quai de la gare, trois ans plus tôt à ma sortie de pension, ce sourire gêné parce que j'avais des nattes et une vilaine robe presque noire. Et dans la voiture, son explosion de joie, subite, triomphante, parce que j'avais ses yeux, sa bouche et que j'allais être pour lui le plus cher, le plus merveilleux des jouets. Je ne connaissais rien; il allait me montrer Paris, le luxe, la vie facile. Je crois bien que la plupart de mes plaisirs d'alors, je les dus à l'argent: le plaisir d'aller vite en voiture, d'avoir une robe neuve, d'acheter des disques, des livres, des fleurs. Je n'ai pas honte encore de ces plaisirs faciles, je ne puis d'ailleurs les appeler faciles que parce que j'ai entendu dire qu'ils l'étaient. Je regretterais, je renierais plus facilement mes chagrins ou mes crises mystiques. Le goût du plaisir, du bonheur représente le seul côté cohérent de mon caractère. Peut-être n'ai-je pas assez lu? En pension, on ne lit pas, sinon des œuvres édifiantes. A Paris, je n'eus pas le temps de lire: en sortant de mon cours, des amis m'entraînaient dans des cinémas; je ne connaissais pas le nom des acteurs, cela les étonnait. Ou à des terrasses de café au soleil; je savourais le plaisir d'être mêlée à la foule, celui de boire, d'être avec quelqu'un qui vous regarde dans les yeux, vous prend la main et vous emmène ensuite loin de la même foule. Nous marchions dans les rues jusqu'à la maison. Là il m'attirait sous une porte et m'embrassait: je découvrais le plaisir des baisers. Je ne mets pas de nom à ces souvenirs: Jean, Hubert, Jacques... Des noms communs à toutes les petites jeunes filles. Le soir, je vieillissais, nous sortions avec mon père dans des soirées où je n'avais que faire, soirées

assez mélangées où je m’amusais et où j’amusais aussi par mon âge. Quand nous rentrions, mon père me déposait et le plus souvent allait reconduire une amie. Je ne l’entendais pas rentrer.

Je ne veux pas laisser croire qu’il mît une ostentation quelconque à ses aventures. Il se bornait à ne pas me les cacher, plus exactement : à ne rien me dire de convenable et de faux pour justifier la fréquence des déjeuners de telle amie à la maison ou son installation complète... heureusement provisoire ! De toute façon, je n’aurais pu ignorer longtemps la nature de ses relations avec ses «invitées» et il tenait sans doute à garder ma confiance d’autant plus qu’il évitait ainsi des efforts pénibles d’imagination. C’était un excellent calcul. Son seul défaut fut de m’inspirer quelque temps un cynisme désabusé sur les choses de l’amour qui, vu mon âge et mon expérience, devait paraître plus réjouissant qu’impressionnant. Je me répétais volontiers des formules lapidaires, celle d’Oscar Wilde, entre autres : «Le péché est la seule note de couleur vive qui subsiste dans le monde moderne.» Je la faisais mienne avec une absolue conviction, bien plus sûrement, je pense, que si je l’avais mise en pratique. Je croyais que ma vie pourrait se calquer sur cette phrase, s’en inspirer, en jaillir comme une perverse image d’Epinal : j’oubliais les temps morts, la discontinuité et les bons sentiments quotidiens. Idéalement, j’envisageais une vie de bassesses et de turpitudes.

(Françoise Sagan « Bonjour tristesse »)

Vocabulaire

Asseoir *v. t.* — 1) mettre quelqu’un sur son séant en le plaçant sur un siège ou sur une autre chose : *Asseoir un jeune enfant sur sa chaise ;*

2) installer, établir quelque chose sur sa base et dans une position stable : *Asseoir une statue sur son socle ;*

3) faire reposer, appuyer quelque chose sur un fondement solide, sûr ; le rendre plus ferme, le renforcer : *Asseoir sa réputation sur la compétence.*

Bassesse *n. f.* — 1) action vile, déshonorante : *Commettre une bassesse ;*
2) manque d’élévation morale : *Ces paroles dénotent une grande bassesse de sentiments.*

Convenable *adj.* — 1) qui convient à quelque chose, qui est approprié à son objet ; adéquat : *Agir au moment convenable ;*

2) qui respecte les convenances ; correct, décent : *Des jeunes très convenables. Se présenter dans une tenue convenable ;*

3) dont la qualité, la valeur est suffisante sans être remarquable : *Un salaire à peine convenable.*

Défaillance *n. f.* — 1) perte brusque et momentanée des forces physiques : *Avoir une défaillance* ;

2) fait pour quelqu'un, un groupe, de ne pas assurer pleinement son rôle, sa fonction ; absence, faiblesse ou incapacité : *À la moindre défaillance, vous perdrez votre poste* ;

3) fait pour un mécanisme, un appareil, de cesser brusquement de fonctionner correctement : *Défaillance d'un système de sécurité* ;

4) perte momentanée et brusque d'une faculté, du contrôle de soi, de l'usage d'une fonction : *Une défaillance de mémoire*.

Échapper *v. t.* — ne pas être perçu, saisi, compris, retenu par quelqu'un.

Effleurer *v. t.* — 1) toucher à peine la surface, le bord de quelque chose : *Effleurer un verre des lèvres. Effleurer le sol* ;

2) entamer superficiellement ; égratigner : *La balle n'a fait qu'effleurer le bras* ;

3) voir, examiner superficiellement quelqu'un, quelque chose : *Effleurer le sujet sans s'y attarder* ;

4) se présenter à l'esprit de quelqu'un, sans qu'il s'y arrête qu'il retienne la chose : *La crainte d'un insuccès ne m'a pas effleuré*.

Ennui *n. m.* — lassitude morale, impression de vide engendrant la mélancolie, produites par le désœuvrement, le manque d'intérêt, la monotonie.

Étourdissement *n. m.* — perte momentanée de sensibilité et d'équilibre pouvant aller vers une perte de connaissance; éblouissement, vertige.

Intimider *v. t.* — 1) inspirer à quelqu'un une crainte, un trouble qui lui font perdre son assurance : *Les femmes l'intimident* ;

2) remplir quelqu'un de peur en usant de la force, de menace : *Vos menaces ne l'intimident pas*.

Maladroit *adj.* — qui manque d'adresse, d'aisance, d'habileté dans ses mouvements, ses gestes.

Malveillant *adj.* — 1) qui est animé de mauvais sentiments à l'égard d'autrui : *Un esprit malveillant* ;

2) qui dénote la volonté de nuire : *L'intention malveillante a été prouvée*.

Séduction *n. f.* — 1) moyen, pouvoir, capacité de séduire : *Une femme pleine de séduction* ;

2) action, fait de séduire quelqu'un, de l'attirer irrésistiblement, de le charmer par un pouvoir plus ou moins indéfinissable : *Pouvoir de séduction de l'argent* ;

3) action de séduire quelqu'un, de l'amener à consentir à des relations sexuelles.

Turpitude *n. f.* — laideur morale, ignominie qui résulte d'un comportement honteux.

2. Étude du vocabulaire

2.1. Trouvez les équivalents russes

- 1) Il riait doucement *en* me **frottant la nuque**.
- 2) Je commençais à le connaître : il était équilibré, **vertueux** plus que de coutume peut-être à son âge.
- 3) [...] il était **équilibré**, vertueux plus que de coutume peut-être à son âge.
- 4) Je regardai le ciel; puis je ne vis plus que des lumières rouges éclatant sous **mes paupières serrées**.
- 5) Il avait loué, sur la Méditerranée, une grande villa blanche, isolée, **ravissante**, dont nous rêvions depuis les premières chaleurs de juin.
- 6) Mais peut-être était-ce seulement la fatigue du voyage, **l'indignation** morale?
- 7) Je passai **une heure à faire des hypothèses**.
- 8) Elle me coupa **d'un air indulgent**.
- 9) Mon père **éclata de rire**.
- 10) Je ne veux pas laisser croire qu'il **mît une ostentation** quelconque à ses aventures.

2.2. Trouvez les synonymes des mots en italique

- 1) Nous **nous allongeâmes** dans des fauteuils...
- 2) Je me rends compte que j'oublie, que je suis forcée d'oublier le principal: la présence de la mer, son rythme **incessant**, le soleil.
- 3) C'était un homme **léger**, habile en affaires, toujours curieux et vite lassé, et qui plaisait aux femmes.
- 4) Il avait loué, sur la Méditerranée, une grande villa blanche, isolée, **ravissante**, dont nous rêvions depuis les premières chaleurs de juin;
- 5) Je fermai les yeux avec **désespoir**.
- 6) Pourquoi es-tu si **efflanquée**, ma douce ? Tu as l'air d'un petit chat sauvage.
- 7) — Mon vieux **complice**, — dit-il. — Que ferais-je sans toi ?
- 8) Cette conception me séduisait : des amours rapides, violentes et passagères. Je n'étais pas à l'âge où la fidélité séduit. Je connaissais

peu de chose de l'amour : des rendez-vous, des baisers et des **lassitudes**.

- 9) Nous avons loué la villa pour deux mois, mais je savais que dès l'arrivée d'Anne la **détente** complète ne serait plus possible.
- 10) Il s'assit à côté de moi et mon cœur se mit à battre **durement**, sourdement, parce que, dans son mouvement, sa main avait effleuré mon épaule.

2.3. Trouvez les antonymes des mots en italique

- 1) Il m'embrassa **durement**.
- 2) C'est ainsi que notre situation — cette curieuse famille à trois — le choquait. Il était trop bon ou trop **timide** pour me le dire, mais je le sentais aux regards obliques, rancuniers qu'il lançait à mon père;
- 3) — J'aurais dû vous prévenir, dit-elle, mais j'étais si pressée de partir, si fatiguée... — Et maintenant..., continuai-je machinalement. -Maintenant quoi? dit-elle. Son regard était interrogateur, **méprisant**. Il ne s'était rien passé.
- 4) Je cherchai à me rappeler tous les visages durs, rassurants d'Anne: l'ironie, l'**aisance**, l'autorité.
- 5) Mais je revoyais tour à tour le visage **passionné** de Cyril, celui d'Anne, ces deux visages marqués de violence, et je me demandais si les vacances seraient aussi simples que le déclarait mon père.
- 6) Ce premier soir, Anne ne parut pas remarquer la distraction, **volontaire** ou non, d'Elsa qui entra directement dans la chambre de mon père.
- 7) Peut-être n'ai-je pas assez lu? En pension, on ne lit pas, sinon des œuvres **édifiantes**.
- 8) Je revis les derniers jours de cette semaine, ma confiance, ma tranquillité auprès de lui et je regrettai l'approche de cette bouche longue et un peu **lourde**.
- 9) Aimait-elle mon père? Était-il possible qu'elle l'aimât? Rien en lui ne correspondait à ses goûts. Il était faible, léger, **veule** parfois.
- 10) Le soir, je **vieillissais**, nous sortions avec mon père dans des soirées où je n'avais que faire, soirées assez mélangées où je m'amusais et où j'amusais aussi par mon âge.

2.4. Traduisez le fragment du texte ci-dessous en russe par écrit

Les premiers jours furent éblouissants. Nous passions des heures sur la plage, écrasés de chaleur, prenant peu à peu une couleur saine et dorée, à l'exception d'Elsa qui rougissait et pelait dans d'affreuses souffrances. Mon

père exécutait des mouvements de jambes compliqués pour faire disparaître un début d'estomac incompatible avec ses dispositions de Don Juan. Dès l'aube, j'étais dans l'eau, une eau fraîche et transparente où je m'enfouissais, où je m'épuisais en des mouvements désordonnés pour me laver de toutes les ombres, de toutes les poussières de Paris. Je m'allongeais dans le sable, en prenais une poignée dans ma main, le laissais s'enfuir de mes doigts en un jet jaunâtre et doux; je me disais qu'il s'enfuyait comme le temps, que c'était une idée facile et qu'il était agréable d'avoir des idées faciles. C'était l'été.

3. Compréhension du texte

3.1. Lisez les affirmations ci-dessous et dites si elles sont vraies ou fausses

- 1) Cécile et Raymond aimaient passionnément la beauté, le plaisir et l'excès.
- 2) Raymond avait loué une grande villa blanche, isolée, comme dans les rêves.
- 3) Les parents de Cécile étaient divorcés.
- 4) Cécile a connu Cyril, un jeune égoïste et laid qui fréquentait l'université.
- 5) Elsa voulait, de toutes ses forces, épouser Raymond.
- 6) Anne était une femme mondaine, dénuée de tout charme mais très chaleureuse et sympathique.
- 7) Cécile n'était pas heureuse de partir en vacances au sud de France.

3.2. Répondez aux questions ci-dessous

- 1) Qui est Cécile ?
- 2) Pourquoi Cécile n'est-elle pas allée chercher Anne ?
- 3) Quelle est la différence principale entre Elsa et Anne ?
- 4) Pourquoi Cécile compare-t-elle Anne et Cyril ?
- 5) Pourquoi Raymond trahissait-il ses amantes tous les six mois ?

4. Analyse du texte

4.1. Définissez le thème conducteur de ce texte et son but communicatif.

4.2. Le texte, suscite-t-il une émotion ? Laquelle ?

4.3. Quels éléments du texte aident à sentir que Raymond est plein d'affection pour sa fille ? Commentez-les du point de vue linguistique.

4.4. Relevez dans le texte les moyens linguistiques qui permettent de créer le portrait de Raymond.

4.5. Relevez les épithètes dans le texte, analysez leur fonction stylistique et leur participation à la description de la villa.

5. Production écrite

Choisissez une des citations du texte et développez l'idée par écrit en donnant votre commentaire :

- 1) « Car, que cherchions-nous, sinon plaire ? »
- 2) « Quand on est ivre, on dit la vérité et personne ne vous croit ».
- 3) « Vous pensez peu au futur, n'est-ce pas? C'est le privilège de la jeunesse ».
- 4) « Certaines phrases dégagent pour moi un climat intellectuel, subtil, qui me subjugue, même si je ne les pénètre pas absolument. Celle-là me donna envie de posséder un petit carnet et un crayon ».

JEAN-PAUL SARTRE (1905–1980)

Après l'Ecole Normale Supérieure, Jean-Paul Sartre passe l'agrégation en 1929 — c'est à cette période qu'il fait la connaissance de Simone de Beauvoir. Il est nommé professeur de philosophie au lycée du Havre, puis à Neuilly en 1937.

La Seconde Guerre Mondiale, dans laquelle il est tour à tour soldat, prisonnier, résistant et auteur engagé, lui permet d'acquérir une conscience politique et de ne plus être l'individualiste qu'il a été dans les années 1930. Pendant la guerre, il rédige son premier essai qui deviendra son oeuvre philosophique majeure, «L'Être et le Néant», où il approfondit les bases théoriques de son système de pensée. Recruté par Albert Camus en 1944, il devient reporter dans le journal «Combat».

Dans les années qui suivent la libération, Jean-Paul Sartre connaît un énorme succès et une très grande notoriété comme chef de file du mouvement existentialiste qui devient une véritable mode. Dans la revue «Les Temps modernes» qu'il a créée en 1945, il prône l'engagement comme une fin en soi, avec à ses côtés Simone de Beauvoir, Merleau-Ponty et Raymond Aron.

Jean-Paul Sartre est l'héritier de Descartes et a été influencé par les philosophes allemands Hegel, Marx, Husserl, et Heidegger. Dans «l'Être et le Néant», traité de l'existentialisme d'un abord difficile car s'adressant aux philosophes, il aborde les rapports entre conscience et liberté. L'ouvrage s'articule autour des thèmes de la conscience, de l'existence, du pour-soi (manière d'être de l'existant), de la responsabilité de l'être-en-situation, de l'angoisse lorsque la conscience appréhende l'avenir face à sa liberté, de la liberté d'échapper à l'enchaînement des causes et déterminations naturelles, du projet lorsque la conscience se projette vers l'avenir.

Pour Jean-Paul Sartre, Dieu n'existant pas, les hommes n'ont pas d'autres choix que de prendre en main leur destinée à travers les conditions politiques et sociales dans lesquelles ils se trouvent.

Le théâtre et le roman sont pour Jean-Paul Sartre un moyen de diffuser ses idées grâce à des mises en situation concrète (Huis clos, Les mains Sales, La nausée...). Il mène une vie engagée en se rapprochant du Parti communiste en 1950, tout en gardant un esprit critique, avant de s'en détacher en 1956 après les événements de Budapest.

Jean-Paul Sartre garde cependant ses convictions socialistes, anti-bourgeoises, anti-américaines, anti-capitalistes, et surtout anti-impérialistes. Il mène jusqu'à la fin de ses jours de multiples combats : contre la guerre d'Algérie et la guerre du Viêt-Nam, pour la cause palestinienne, les dissidents soviétiques, les boat-people.... Il refuse le prix Nobel de littérature en 1964 car, selon lui, «aucun homme ne mérite d'être consacré de son vivant».

Source : <http://www.toupie.org/Biographies/Sartre.htm>

1. Lisez le texte ci-dessous

JEAN-PAUL SARTRE « LES MOTS » (1964)

«Dans la chambre de ma grand-mère les livres étaient couchés; elle les empruntait à un cabinet de lecture et je n'en ai jamais vu plus de deux à la fois. Ces colifichets me faisaient penser à des confiseries de Nouvel An parce que leurs feuillets souples et miroitants semblaient découpés dans du papier glacé. Vifs, blancs, presque neufs, ils servaient de prétexte à des mystères légers. Chaque vendredi, ma grand-mère s'habillait pour sortir et disait: «Je vais les rendre»; au retour, après avoir ôté son chapeau noir et sa voilette, elle les tirait de son manchon et je me demandais, mystifié: «Sont-ce les mêmes?» Elle les «couvrait» soigneusement puis, après avoir choisi l'un d'eux, s'installait près de la fenêtre, dans sa bergère à oreillettes, chaussait ses besicles, soupirait de bonheur et de lassitude, baissait les paupières avec un fin sourire voluptueux que j'ai retrouvé depuis sur les lèvres de la Joconde; ma mère se taisait, m'invitait à me taire, je pensais à la messe, à la mort, au sommeil: je m'emplissais d'un silence sacré. De temps en temps, Louise avait un petit rire; elle appelait sa fille, pointait du doigt sur une ligne et les deux femmes échangeaient un regard complice. Pourtant, je n'aimais pas ces brochures trop distinguées; c'étaient des intruses et mon grand-père ne cachait pas qu'elles faisaient l'objet d'un culte mineur, exclusivement féminin. Le dimanche, il entraînait par désœuvrement dans la chambre de sa femme et se plantait devant elle sans rien trouver à lui dire; tout le monde le regardait, il tambourinait contre la vitre puis, à bout d'invention, se retournait vers Louise et lui ôtait des mains son roman: «Charles! s'écriait-elle furieuse, tu vas me perdre ma page!» Déjà, les sourcils hauts, il lisait; brusquement son index frappait la brochure: «Comprends pas! — Mais comment veux-tu comprendre ? disait ma grand-mère: tu lis par-dedans!» Il finissait par jeter le livre sur la table et s'en allait en haussant les épaules.

Il avait sûrement raison puisqu'il était du métier. Je le savais: il m'avait montré, sur un rayon de la bibliothèque, de forts volumes cartonnés et recouverts de toile brune. «Ceux-là, petit, c'est le grand-père qui les a faits.» Quelle fierté! J'étais le petit-fils d'un artisan spécialisé dans la fabrication des objets saints, aussi respectable qu'un facteur d'orgues, qu'un tailleur pour ecclésiastiques. Je le vis à l'œuvre: chaque année, on rééditait le *Deutsches Lesebuch*. Aux vacances, toute la famille attendait les épreuves impatientement: Charles ne supportait pas l'inaction, il se fâchait pour passer le temps. Le facteur apportait enfin de gros paquets mous, on coupait les ficelles avec des ciseaux; mon grand-père déplaçait les placards, les étalait sur la table de la salle à manger et les sabrait de traits rouges; à chaque faute d'impression il jurait le nom de Dieu entre ses dents mais il ne criait plus sauf quand la bonne prétendait mettre le couvert. Tout le monde était content. Debout sur une chaise, je contemplais dans l'extase ces lignes noires, striées de sang. Charles Schweitzer m'apprit qu'il avait un ennemi mortel, son Éditeur. Mon grand-père n'avait jamais su compter: prodigue par insouciance, généreux par ostentation, il finit par tomber, beaucoup plus tard, dans cette maladie des octogénaires, l'avarice, effet de l'impotence et de la peur de mourir. A cette époque, elle ne s'annonçait que par une étrange méfiance : quand il recevait, par mandat, le montant de ses droits d'auteur, il levait les bras au ciel en criant qu'on lui coupait la gorge ou bien il entra chez ma grand-mère et déclarait sombrement: «Mon éditeur me vole comme dans un bois.» Je découvris, stupéfait, l'exploitation de l'homme par l'homme. Sans cette abomination, heureusement circonscrite, le monde eût été bien fait, pourtant: les patrons donnaient selon leurs capacités aux ouvriers selon leurs mérites. Pourquoi fallait-il que les éditeurs, ces vampires, le dépassent en buvant le sang de mon pauvre grand-père? Mon respect s'accrut pour ce saint homme dont le dévouement ne trouvait pas de récompense: je fus préparé de bonne heure à traiter le professorat comme un sacerdoce et la littérature comme une passion.

Je ne savais pas encore lire mais j'étais assez snob pour exiger d'avoir mes livres. Mon grand-père se rendit chez son coquin d'éditeur et se fit donner *Les Contes du poète Maurice Bouchor*, récits tirés du folklore et mis au goût de l'enfance par un homme qui avait gardé, disait-il, des yeux d'enfant. Je voulus commencer sur l'heure les cérémonies d'appropriation. Je pris les deux petits volumes, je les flairai, je les palpai, les ouvris négligemment «à la bonne page» en les faisant craquer. En vain: je n'avais pas le sentiment de les posséder. J'essayai sans plus de succès de les traiter en poupées, de les bercer, de les embrasser, de les battre. Au bord des larmes, je finis par les poser sur

les genoux de ma mère. Elle leva les yeux de son ouvrage: «Que veux-tu que je te lise, mon chéri? Les Fées?» Je demandais, incrédule: «Les Fées, c'est là-dedans?» Cette histoire m'était familière: ma mère me la racontait souvent, quand elle me débarbouillait, en s'interrompant pour me frictionner à l'eau de Cologne, pour ramasser, sous la baignoire, le savon qui lui avait glissé des mains et j'écoutais distraitement le récit trop connu; je n'avais d'yeux que pour Anne-Marie, cette jeune fille de tous mes matins; je n'avais d'oreilles que pour sa voix troublée par la servitude; je me plaisais à ses phrases inachevées, à ses mots toujours en retard, à sa brusque assurance, vivement défaite et qui se tournait en déroute pour disparaître dans un effilochement mélodieux et se recomposer après un silence. L'histoire, ça venait pardessus le marché: c'était le lien de ses soliloques. Tout le temps qu'elle parlait nous étions seuls et clandestins, loin des hommes, des dieux et des prêtres, deux biches au bois, avec ces autres biches, les Fées; je n'arrivais pas à croire qu'on eût composé tout un livre pour y faire figurer cet épisode de notre vie profane qui sentait le savon et l'eau de Cologne.

Anne-Marie me fit asseoir en face d'elle, sur ma petite chaise; elle se pencha, baissa les paupières, s'endormit. De ce visage de statue sortit une voix de plâtre. Je perdis la tête: qui racontait? quoi? et à qui? Ma mère s'était absentée: pas un sourire, pas un signe de connivence, j'étais en exil. Et puis je ne reconnaissais pas son langage. Où prenait-elle cette assurance? Au bout d'un instant j'avais compris: c'était le livre qui parlait. Des phrases en sortaient qui me faisaient peur: c'étaient de vrais mille-pattes, elles grouillaient de syllabes et de lettres, étiraient leurs diphtongues, faisaient vibrer les doubles consonnes; chantantes, nasales, coupées de pauses et de soupirs, riches en mots inconnus, elles s'enchantaient d'elles-mêmes et de leurs méandres sans se soucier de moi: quelquefois elles disparaissaient avant que j'eusse pu les comprendre, d'autres fois j'avais compris d'avance et elles continuaient de rouler noblement vers leur fin sans me faire grâce d'une virgule. Assurément, ce discours ne m'était pas destiné. Quant à l'histoire, elle s'était endimanchée: le bûcheron, la bûcheronne et leurs filles, la fée, toutes ces petites gens, nos semblables, avaient pris de la majesté; on parlait de leurs guenilles avec magnificence, les mots déteignaient sur les choses, transformant les actions en rites et les événements en cérémonies. Quelqu'un se mit à poser des questions: l'éditeur de mon grand-père, spécialisé dans la publication d'ouvrages scolaires, ne perdait aucune occasion d'exercer la jeune intelligence de ses lecteurs. Il me sembla qu'on interrogeait un enfant: à la place du bûcheron, qu'eût-il fait? Laquelle des deux sœurs préférerait-il? Pourquoi?

Approuvait-il le châtement de Babette? Mais cet enfant n'était pas tout à fait moi et j'avais peur de répondre. Je répondis pourtant, ma faible voix se perdit et je me sentis devenir un autre. Anne-Marie, aussi, c'était une autre, avec son air d'aveugle extralucide: il me semblait que j'étais l'enfant de toutes les mères, qu'elle était la mère de tous les enfants. Quand elle cessa de lire, je lui repris vivement les livres et les emportai sous mon bras sans dire merci.

A la longue je pris plaisir à ce déclic qui m'arrachait de moi-même: Maurice Bouchor se penchait sur l'enfance avec la sollicitude universelle qu'ont les chefs de rayon pour les clientes des grands magasins; cela me flattait. Aux récits improvisés, je vins à préférer les récits préfabriqués; je devins sensible à la succession rigoureuse des mots: à chaque lecture ils revenaient, toujours les mêmes et dans le même ordre, je les attendais. Dans les contes d'Anne-Marie, les personnages vivaient au petit bonheur, comme elle faisait elle-même: ils acquièrent des destins. J'étais à la Messe: j'assistais à l'éternel retour des noms et des événements.

Je fus alors jaloux de ma mère et je résolu de lui prendre son rôle. Je m'emparai d'un ouvrage intitulé *Tribulations d'un Chinois en Chine* et je l'emportai dans un cabinet de débarras; là, perché sur un lit-cage, je fis semblant de lire: je suivais des yeux les lignes noires sans en sauter une seule et je me racontais une histoire à voix haute, en prenant soin de prononcer toutes les syllabes. On me surprit — ou je me fis surprendre —, on se récria, on décida qu'il était temps de m'enseigner l'alphabet. Je fus zélé comme un catéchumène; j'allais jusqu'à me donner des leçons particulières: je grimpais sur mon lit-cage avec Sans famille d'Hector Malot, que je connaissais par cœur et, moitié récitant, moitié déchiffrant, j'en parcourus toutes les pages l'une après l'autre: quand la dernière fut tournée, je savais lire.

J'étais fou de joie: à moi ces voix séchées dans leurs petits herbiers, ces voix que mon grand-père ranimait de son regard, qu'il entendait, que je n'entendais pas! Je les écouterai, je m'emplirai de discours cérémonieux, je saurais tout. On me laissa vagabonder dans la bibliothèque et je donnai l'assaut à la sagesse humaine. C'est ce qui m'a fait. Plus tard, j'ai cent fois entendu les antisémites reprocher aux juifs d'ignorer les leçons et les silences de la nature; je répondais: «En ce cas, je suis plus juif qu'eux.» Les souvenirs touffus et la douce déraison des enfances paysannes, en vain les chercherais-je en moi. Je n'ai jamais gratté la terre ni quêté des nids, je n'ai pas herborisé ni lancé des pierres aux oiseaux. Mais les livres ont été mes oiseaux et mes nids, mes bêtes domestiques, mon étable et ma campagne; la bibliothèque, c'était le monde pris dans un miroir; elle en avait l'épaisseur infinie, la variété, l'imprévisibilité. Je me lançai dans d'incroyables aventures:

il fallait grimper sur les chaises, sur les tables, au risque de provoquer des avalanches qui m'eussent enseveli. Les ouvrages du rayon supérieur restèrent longtemps hors de ma portée; d'autres, à peine je les avais découverts, me furent ôtés des mains: d'autres, encore, se cachaient: je les avais pris, j'en avais commencé la lecture, je croyais les avoir remis en place, il fallait une semaine pour les retrouver. Je fis d'horribles rencontres : j'ouvrais un album, je tombais sur une planche en couleurs, des insectes hideux grouillaient sous ma vue. Couché sur le tapis, j'entrepris d'arides voyages à travers Fontenelle, Aristophane, Rabelais : les phrases me résistaient à la manière des choses; il fallait les observer, en faire le tour, feindre de m'éloigner et revenir brusquement sur elles pour les surprendre hors de leur garde: la plupart du temps, elles gardaient leur secret. J'étais La Pérouse, Magellan, Vasco de Gama; je découvrais des indigènes étranges: «Héautontimorouménos» dans une traduction de Térence en alexandrins, «idiosyncrasie» dans un ouvrage de littérature comparée. Apocope, Chiasme, Parangon, cent autres Cafres impénétrables et distants surgissaient au détour d'une page et leur seule apparition disloquait tout le paragraphe. Ces mots durs et noirs, je n'en ai connu le sens que dix ou quinze ans plus tard et, même aujourd'hui, ils gardent leur opacité: c'est l'humus de ma mémoire.

(Jean-Paul Sartre « *Les Mots* », p. 45–55)

Vocabulaire

Abominable *adj.* 1) Qui suscite l'aversion, l'horreur par sa cruauté, son immoralité ; monstrueux, atroce : *Un crime abominable. Un abominable individu.* 2) Qui est physiquement repoussant ou qui provoque le dégoût, la répulsion : *Une abominable odeur de putréfaction.*

3) Extrêmement désagréable ; très mauvais, affreux : *Un temps abominable.*

Bercer *v. t.* — 1) Balancer un enfant d'un mouvement lent et régulier pour l'endormir ou le calmer.

2) Provoquer chez quelqu'un une impression de calme, de douceur : *Le bruit des vagues berçait les passagers.*

Colifichet *n. m.* — objet de fantaisie, de peu de valeur, utilisé pour la parure ou la décoration.

Contempler *v. t.* — Regarder longuement quelque chose, quelqu'un avec beaucoup d'attention et d'admiration : *D'ici vous pouvez contempler ce magnifique paysage.*

Débarras *n. m.* — lieu où l'on met les objets encombrants ou peu utilisés : *Cabinet qui sert de débarras.*

Dévouement *n. m.* — 1) Fait de vouer aux dieux quelqu'un ou quelque chose en tant que victime expiatoire.

2) Fait de sacrifier sa vie, de consacrer son existence à une cause, à une œuvre qui demande le don total de soi. *Le dévouement à la patrie.*

3) Disposition à servir; aptitude à se dévouer avec plus ou moins d'abnégation. *Soigner qqn avec dévouement.*

Endimancher (s') *v. pr.* — revêtir des habits différents des habits quotidiens, ce qui enlève un certain naturel, donne une allure empruntée : *Ils se sont endimanchés pour aller au mariage.*

Flairer *v. t.* — humer, renifler une odeur. *Il flaire une odeur de chocolat qui vient de la cuisine.*

Grouiller *v. i.* — 1) S'agiter en tous sens et se trouver en très grand nombre : *Les enfants grouillent dans la cour de l'école.*

2) Être plein de : *Ce texte grouille d'idées.*

Guenilles *n. f. pl.* — vêtements en lambeaux ; haillons : *Être en guenilles.*

Ôter *v. t.* — 1) Enlever quelque chose de quelque part, le retirer de l'endroit où il se trouve : *Ôter tous les meubles d'une pièce.*

2) Enlever à quelqu'un ce qu'il porte sur lui, ce qui le couvre, le protège : *Ôter un manteau à un enfant.*

3) Se débarrasser de quelque chose, l'enlever : *Ôter ses gants, ses lunettes.*

Plâtre *n. m.* — matériau de construction résultant de la cuisson du gypse, suivie de broyage.

Prodigue *adj. et n.* — qui dépense sans mesure, follement.

Voluptueux *adj. et n.* — qui recherche la volupté, les satisfactions raffinées.

Zélé *adj.* — qui a, qui montre du zèle, qui s'acquitte de son travail avec conscience et empressement : *Un défenseur zélé des libertés.*

2. Étude du vocabulaire

2.1. Trouvez les équivalents russes

- 1) Le dimanche, il entra par désœuvrement dans la chambre de sa femme et se plantait devant elle sans rien trouver à lui dire; tout le monde le regardait, il **tambourinait** contre la vitre...
- 2) Le facteur apportait enfin de gros paquets mous, on coupait les ficelles avec des ciseaux ; mon grand-père **dépliait** les placards [...]
- 3) Mon grand-père n'avait jamais su compter : **prodigue par insouciance**, généreux par ostentation, il finit par tomber, beaucoup

- plus tard, dans cette maladie des octogénaires, l'avarice, effet de l'impotence et de la peur de mourir.
- 4) Sans cette abomination, heureusement **circonscrite**, le monde eût été bien fait...
 - 5) A cette époque, elle ne s'annonçait que par une étrange méfiance : quand il recevait, par mandat, le montant de ses droits d'auteur, il levait les bras au ciel en criant qu'on lui coupait la gorge ou bien il entrait chez ma grand-mère et déclarait sombrement : «**Mon éditeur me vole comme dans un bois.**»
 - 6) **Cette histoire m'était familière** : ma mère me la racontait souvent, quand elle me débarbouillait, en s'interrompant pour me frictionner à l'eau de Cologne, pour ramasser, sous la baignoire, le savon qui lui avait glissé des mains [...]
 - 7) Ma mère s'était absentée: pas un sourire, pas un signe de connivence, **j'étais en exil.**
 - 8) Je m'emparai d'un ouvrage intitulé Tribulations d'un Chinois en Chine et je l'emportai dans un cabinet de débarras ; là, perché sur un lit-cage, **je fis semblant de lire**: je suivais des yeux les lignes noires sans en sauter une seule et je me racontais une histoire à voix haute, en prenant soin de prononcer toutes les syllabes.
 - 9) Les souvenirs **touffus** et la douce déraison des enfances paysannes, en vain les chercherais-je en moi.
 - 10) Mais les livres ont été mes oiseaux et mes nids, mes **bêtes domestiques**, mon étable et ma campagne...

2.2. Trouvez les synonymes des mots en italique

- 1) Sans cette abomination, heureusement circonscrite, le monde eût été bien fait, pourtant: les patrons donnaient selon leurs capacités aux ouvriers selon leurs **mérites**.
- 2) Tout le temps qu'elle parlait nous étions seuls et clandestins, loin des hommes, des dieux et des prêtres, deux biches au bois, avec ces autres biches, les Fées; je n'arrivais pas à croire qu'on eût composé tout un livre pour y faire figurer cet épisode de notre **vie profane** qui sentait le savon et l'eau de Cologne.
- 3) [...] elles s'enchantaient d'elles-mêmes et de leurs méandres sans se **soucier** de moi...
- 4) [...] l'éditeur de mon grand-père, spécialisé dans la publication d'ouvrages scolaires, ne perdait aucune occasion d'**exercer** la jeune intelligence de ses lecteurs.

- 5) Anne-Marie, aussi, c'était une autre, avec son air d'aveugle **extralucide**...
- 6) Maurice Bouchor se penchait sur l'enfance avec la **sollicitude** universelle qu'ont les chefs de rayon pour les clientes des grands magasins...
- 7) On me laissa **vagabonder** dans la bibliothèque et je donnai l'assaut à la sagesse humaine.
- 8) [...] je découvrais des **indigènes** étranges : «Héautontimorouménos» dans une traduction de Térence en alexandrins, «idiosyncrasie» dans un ouvrage de littérature comparée.
- 9) Je voulus commencer sur l'heure les cérémonies **d'appropriation**.
- 10) Couché sur le tapis, j'entrepris **d'arides voyages à travers** Fontenelle, Aristophane, Rabelais : les phrases me résistaient à la manière des choses; il fallait les observer, en faire le tour, feindre de m'éloigner et revenir brusquement sur elles pour les surprendre hors de leur garde: la plupart du temps, elles gardaient leur secret.

2.3. Trouvez les antonymes des mots en italique

- 1) L'histoire, ça **venait pardessus** le marché : c'était le lien de ses soliloques.
- 2) Approuvait-il le **châtiment** de Babette?
- 3) Aux récits improvisés, je vins à préférer les récits préfabriqués; je devins **sensible** à la succession rigoureuse des mots: à chaque lecture ils revenaient, toujours les mêmes et dans le même ordre, je les attendais.
- 4) Je fis d'horribles rencontres : j'ouvrais un album, je tombais sur une planche en couleurs, des insectes **hideux** grouillaient sous ma vue.
- 5) J'étais à la Messe : j'**assistais** à l'éternel retour des noms et des événements.
- 6) Ces mots durs et noirs ... même aujourd'hui, ils gardent leur **opacité**...
- 7) Apocope, Chiasme, Parangon, cent autres Cafres **impénétrables** et distants surgissaient au détour d'une page et leur seule apparition disloquait tout le paragraphe.
- 8) Je découvris, **stupéfait**, l'exploitation de l'homme par l'homme.
- 9) Déjà, les sourcils hauts, il lisait; brusquement son index frappait la brochure: «Comprends pas! — Mais comment veux-tu comprendre ? disait ma grand-mère: tu **lis par-dedans**!»
- 10) [...] les deux femmes échangeaient un regard **complice**.

2.4. Traduisez le fragment du texte ci-dessous en russe par écrit

Anne-Marie me fit asseoir en face d'elle, sur ma petite chaise ; elle se pencha, baissa les paupières, s'endormit. De ce visage de statue sortit une voix de plâtre. Je perdus la tête : qui racontait ? quoi ? et à qui ? Ma mère s'était absentée : pas un sourire, pas un signe de connivence, j'étais en exil. Et puis je ne reconnaissais pas son langage. Où prenait-elle cette assurance ? Au bout d'un instant j'avais compris : c'était le livre qui parlait. Des phrases en sortaient qui me faisaient peur: c'étaient de vrais mille-pattes, elles grouillaient de syllabes et de lettres, étiraient leurs diphtongues, faisaient vibrer les doubles consonnes; chantantes, nasales, coupées de pauses et de soupirs, riches en mots inconnus, elles s'enchantaient d'elles-mêmes et de leurs méandres sans se soucier de moi: quelquefois elles disparaissaient avant que j'eusse pu les comprendre, d'autres fois j'avais compris d'avance et elles continuaient de rouler noblement vers leur fin sans me faire grâce d'une virgule.

3. Compréhension du texte

3.1. Lisez les affirmations ci-dessous et dites si elles sont vraies ou fausses

- 1) Anne-Marie est la grand-mère du narrateur.
- 2) Son grand-père est facteur d'orgues.
- 3) La mère aime raconter l'histoire des Fées à son fils.
- 4) Le grand-père a environ 75 ans.
- 5) Son grand-père est irrité quand Louise lit.
- 6) Sa mère était très animée quand elle lisait Les Contes de Maurice Bouchor à son fils.
- 7) Au début de l'extrait le narrateur sait déjà lire.

3.2. Répondez aux questions ci-dessous

- 1) Quel livre le grand-père a-t-il pris chez son Editeur pour le donner ensuite à son petit-fils ?
- 2) Comment la grand-mère du narrateur s'appelle-t-elle ?
- 3) Le grand-père du narrateur, a-t-il des racines Allemandes ? Prouvez-le par le texte.
- 4) Quelle oeuvre littéraire a aidé le narrateur à apprendre à lire ?
- 5) Qui est l'« ennemi mortel » de Charles ?

4. Analyse du texte

4.1. Définissez le thème conducteur de ce texte et son but communicatif.

4.2. Le texte, suscite-t-il une émotion ? Laquelle ?

4.3. Quels éléments du texte aident à sentir l'attitude des membres de la famille et surtout celle du narrateur envers la littérature ? Commentez-les du point de vue linguistique.

4.4. Relevez dans le texte les moyens linguistiques qui permettent de sentir l'admiration qu'éprouve le narrateur par rapport à son grand-père et à son métier.

4.5. Relevez les épithètes dans le texte, analysez leur fonction stylistique et leur participation à la description de l'attitude du narrateur envers la littérature quand il a appris à lire.

5. Production écrite

Choisissez une des citations du texte et développez l'idée par écrit en donnant votre commentaire :

- 1) « Je fus préparé de bonne heure à traiter le professorat comme un sacerdoce et la littérature comme une passion ».
- 2) « ...c'était le livre qui parlait ».
- 3) « Il finit par tomber, beaucoup plus tard, dans cette maladie des octogénaires, l'avarice, effet de l'impotence et de la peur de mourir ».
- 4) « L'exploitation de l'homme par l'homme : ... les patrons donnaient selon leurs capacités aux ouvriers selon leurs mérites ».

GEORGES PEREC (1936–1982)

Georges Perec, de son vrai nom Peretz, né à Paris le 07 mars 1936, est un écrivain français, membre du groupe Oulipo, dont il est l'une des figures majeures. La disparition et la quête identitaire sont des thèmes essentiels de son œuvre.

Ses parents ont été juifs polonais. Ils décèdent tous les deux durant la guerre. Son père est tué au front en 1940 et sa mère est déportée à Auschwitz en 1943. Cette dernière, avant d'être déportée, envoie son fils en zone libre, où son nom est francisé. Il est ensuite élevé par une partie de sa famille paternelle, mais reste marqué par la disparition de ses parents. Il entreprend des études de lettres en 1954, qu'il abandonne rapidement. De 1958 à 1959, il passe son service militaire et reste ensuite plus d'un an en Tunisie. À son retour, il devient documentaliste scientifique au CNRS et écrit pour la revue littéraire «Partisans».

En 1965, à 29 ans, il publie son premier roman, «Les Choses», et remporte le prix Renaudot. Il entre en 1967 dans le groupe littéraire l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle). Les écrits de George Perec sont désormais déterminés par ces contraintes formelles qui caractérisent les écrits du groupe. «La Disparition», roman paru en 1969, est un lipogramme (écrit sans la lettre «e») et «Les Revenentes», récit publié en 1972, est un texte où, au contraire, la seule voyelle est la lettre «e». En 1975, il publie «W ou le souvenir d'enfance», qui obtient un vrai succès critique. Ce texte, qui alterne fragments biographiques et fiction, est brillamment construit. Son roman «La Vie, mode d'emploi», publié en 1978, remporte un grand succès à la fois auprès du public et de la critique. Il obtient le prix Médicis cette même année. George Perec meurt en 1982 et laisse une oeuvre inachevée.

Décédé d'un cancer des bronches, il est incinéré et ses cendres se trouvent au cimetière du Père-Lachaise à Paris.

Source : <http://www.linternaute.com/biographie/georges-perec/>

1. Lisez le texte ci-dessous

GEORGES PEREC « LES CHOSES » (1965)

L'œil, d'abord, glisserait sur la moquette grise d'un long corridor, haut et étroit. Les murs seraient des placards de bois clair, dont les ferrures de

cuirve luiraient. Trois gravures, représentant l'une Thunderbird, vainqueur à Epsom, l'autre un navire à aubes, le Ville-de-Montereau, la troisième une locomotive de Stephenson, mèneraient à une tenture de cuir, retenue par de gros anneaux de bois noir veiné, et qu'un simple geste suffirait à faire glisser. La moquette, alors, laisserait place à un parquet presque jaune, que trois tapis aux couleurs éteintes recouvriraient partiellement.

Ce serait une salle de séjour, longue de sept mètres environ, large de trois. A gauche, dans une sorte d'alcôve, un gros divan de cuir noir fatigué serait flanqué de deux bibliothèques en merisier pâle où des livres s'entasseraient pêle-mêle. Au-dessus du divan, un portulan occuperait toute la longueur du panneau. Au-delà d'une petite table basse, sous un tapis de prière en soie, accroché au mur par trois clous de cuivre à grosses têtes, et qui ferait pendant à la tenture de cuir, un autre divan, perpendiculaire au premier, recouvert de velours brun clair, conduirait à un petit meuble haut sur pieds, laqué de rouge sombre, garni de trois étagères qui supporteraient des bibelots : des agates et des œufs de pierre, des boîtes à priser, des bonbonnières, des cendriers de jade, une coquille de nacre, une montre de gousset en argent, un verre taillé, une pyramide de cristal, une miniature dans un cadre ovale. Plus loin, après une porte capitonnée, des rayonnages superposés, faisant le coin, contiendraient des coffrets et des disques, à côté d'un électrophone fermé dont on n'apercevrait que quatre boutons d'acier guilloché, et que surmonterait une gravure représentant le Grand Défilé de la fête du Carrousel. De la fenêtre, garnie de rideaux blancs et bruns imitant la toile de Jouy, on découvrirait quelques arbres, un parc minuscule, un bout de rue. Un secrétaire à rideau encombré de papiers, de plumiers, s'accompagnerait d'un petit fauteuil canné. Une athénienne supporterait un téléphone, un agenda de cuir, un bloc-notes. Puis, au-delà d'une autre porte, après une bibliothèque pivotante, basse et carrée, surmontée d'un grand vase cylindrique à décor bleu, rempli de roses jaunes, et que surplomberait une glace oblongue sertie dans un cadre d'acajou, une table étroite, garnie de deux banquettes tendues d'écossais, ramènerait à la tenture de cuir.

Tout serait brun, ocre, fauve, jaune : un univers de couleurs un peu passées, aux tons soigneusement, presque précieusement dosés, au milieu desquelles surprendraient quelques taches plus claires, l'orange presque criard d'un coussin, quelques volumes bariolés perdus dans les reliures. En plein jour, la lumière, entrant à flots, rendrait cette pièce un peu triste, malgré les roses. Ce serait une pièce du soir. Alors, l'hiver, rideaux tirés, avec quelques points de lumière — le coin des bibliothèques, la discothèque, le secrétaire, la table basse entre les deux canapés, les vagues reflets dans le

miroir — et les grandes zones d'ombres où brilleraient toutes les choses, le bois poli, la soie lourde et riche, le cristal taillé, le cuir assoupli, elle serait havre de paix, terre de bonheur.

La première porte ouvrirait sur une chambre, au plancher recouvert d'une moquette claire. Un grand lit anglais en occuperait tout le fond. A droite, de chaque côté de la fenêtre, deux étagères étroites et hautes contiendraient quelques livres inlassablement repris, des albums, des jeux de cartes, des pots, des colliers, des pacotilles. A gauche, une vieille armoire de chêne et deux valets de bois et de cuivre feraient face à un petit fauteuil crapaud tendu d'une soie grise finement rayée et à une coiffeuse. Une porte entrouverte, donnant sur une salle de bains, découvrirait d'épais peignoirs de bain, des robinets de cuivre en col de cygne, un grand miroir orientable, une paire de rasoirs anglais et leur fourreau de cuir vert, des flacons, des brosses à manche de corne, des éponges. Les murs de la chambre seraient tendus d'indienne ; le lit serait recouvert d'un plaid écossais.

Une table de chevet, ceinturée sur trois faces d'une galerie de cuivre ajourée, supporterait un chandelier d'argent surmonté d'un abat-jour de soie gris très pâle, une pendulette quadrangulaire, une rose dans un verre à pied et, sur sa tablette inférieure, des journaux pliés, quelques revues. Plus loin, au pied du lit, il y aurait un gros pouf de cuir naturel. Aux fenêtres, les rideaux de voile glisseraient sur des tringles de cuivre ; les doubles rideaux, gris, en lainage épais, seraient à moitié tirés. Dans la pénombre, la pièce serait encore claire. Au mur, au-dessus du lit préparé pour la nuit, entre deux petites lampes alsaciennes, l'étonnante photographie, noire et blanche, étroite et longue, d'un oiseau en plein ciel, surprendrait par sa perfection un peu formelle.

La seconde porte découvrirait un bureau. Les murs, de haut en bas, seraient tapissés de livres et de revues, avec, çà et là, pour rompre la succession des reliures et des brochages, quelques gravures, des dessins, des photographies — le Saint Jérôme d'Antonello de Messine, un détail du Triomphe de saint Georges, une prison du Piranese, un portrait de Ingres, un petit paysage à la plume de Klee, une photographie bistrée de Renan dans son cabinet de travail au Collège de France, un grand magasin de Steinberg, le Mélanchthon de Cranach — fixés sur des panneaux de bois encastrés dans les étagères. Un peu à gauche de la fenêtre et légèrement en biais, une longue table lorraine serait couverte d'un grand buvard rouge. Des sébiles de bois, de longs plumiers, des pots de toutes sortes contiendraient des crayons, des trombones, des agrafes, des cavaliers. Une brique de verre servirait de cendrier. Une boîte ronde, en cuir noir, décorée d'arabesques à l'or fin, serait remplie de cigarettes. La lumière viendrait d'une vieille lampe

de bureau, malaisément orientable, garnie d'un abat-jour d'opaline verte en forme de visière. De chaque côté de la table, se faisant presque face, il y aurait deux fauteuils de bois et de cuir, à hauts dossiers. Plus à gauche encore, le long du mur, une table étroite déborderait de livres. Un fauteuil-club de cuir vert bouteille mènerait à des classeurs métalliques gris, à des fichiers de bois clair. Une troisième table, plus petite encore, supporterait une lampe suédoise et une machine à écrire recouverte d'une housse de toile cirée. Tout au fond, il y aurait un lit étroit, tendu de velours outre-mer, garni de coussins de toutes couleurs. Un trépied de bois peint, presque au centre de la pièce, porterait une mappemonde de maillechort et de carton bouilli, naïvement illustrée, faussement ancienne. Derrière le bureau, à demi masqué par le rideau rouge de la fenêtre, un escabeau de bois ciré pourrait glisser le long d'une rampe de cuivre qui ferait le tour de la pièce.

La vie, là, serait facile, serait simple. Toutes les obligations, tous les problèmes qu'implique la vie matérielle trouveraient une solution naturelle. Une femme de ménage serait là chaque matin. On viendrait livrer, chaque quinzaine, le vin, l'huile, le sucre. Il y aurait une cuisine vaste et claire, avec des carreaux bleus armoriés, trois assiettes de faïence décorées d'arabesques jaunes, à reflets métalliques, des placards partout, une belle table de bois blanc au centre, des tabourets, des bancs. Il serait agréable de venir s'y asseoir, chaque matin, après une douche, à peine habillé. Il y aurait sur la table un gros beurrier de grès, des pots de marmelade, du miel, des toasts, des pamplemousses coupés en deux. Il serait tôt. Ce serait le début d'une longue journée de mai.

Ils décachetteraient leur courrier, ils ouvriraient les journaux. Ils allumeraient une première cigarette. Ils sortiraient. Leur travail ne les retiendrait que quelques heures, le matin. Ils se retrouveraient pour déjeuner, d'un sandwich ou d'une grillade, selon leur humeur ; ils prendraient un café à une terrasse, puis rentreraient chez eux, à pied, lentement.

Leur appartement serait rarement en ordre mais son désordre même serait son plus grand charme. Ils s'en occuperaient à peine : ils y vivraient. Le confort ambiant leur semblerait un fait acquis, une donnée initiale, un état de leur nature. Leur vigilance serait ailleurs : dans le livre qu'ils ouvriraient, dans le texte qu'ils écriraient, dans le disque qu'ils écouteront, dans leur dialogue chaque jour renoué. Ils travailleraient longtemps, sans fébrilité et sans hâte, sans aigreur. Puis ils dîneraient ou sortiraient dîner ; ils retrouveraient leurs amis ; ils se promèneraient ensemble.

Il leur semblerait parfois qu'une vie entière pourrait harmonieusement s'écouler entre ces murs couverts de livres, entre ces objets si parfaitement

domestiqués qu'ils auraient fini par les croire de tout temps créés à leur unique usage, entre ces choses belles et simples, douces, lumineuses. Mais ils ne s'y sentiraient pas enchaînés : certains jours, ils iraient à l'aventure. Nul projet ne leur serait impossible. Ils ne connaîtraient pas la rancœur, ni l'amertume, ni l'envie. Car leurs moyens et leurs désirs s'accorderaient en tous points, en tout temps, Ils appelleraient cet équilibre bonheur et sauraient, par leur liberté, par leur sagesse, par leur culture, le préserver, le découvrir à chaque instant de leur vie commune.

2

Ils auraient aimé être riches. Ils croyaient qu'ils auraient su l'être. Ils auraient su s'habiller, regarder, sourire comme des gens riches. Ils auraient eu le tact, la discrétion nécessaires. Ils auraient oublié leur richesse, auraient su ne pas l'étaler. Ils ne s'en seraient pas glorifiés. Ils l'auraient respirée. Leurs plaisirs auraient été intenses. Ils auraient aimé marcher, flâner, choisir, apprécier. Ils auraient aimé vivre. Leur vie aurait été un art de vivre.

Ces choses-là ne sont pas faciles, au contraire. Pour ce jeune couple, qui n'était pas riche, mais qui désirait l'être, simplement parce qu'il n'était pas pauvre, il n'existait pas de situation plus inconfortable. Ils n'avaient que ce qu'ils méritaient d'avoir. Ils étaient renvoyés, alors que déjà ils rêvaient d'espace, de lumière, de silence, à la réalité, même pas sinistre, mais simplement rétrécie — et c'était peut-être pire — de leur logement exigü, de leurs repas quotidiens, de leurs vacances chétives. C'était ce qui correspondait à leur situation économique, à leur position sociale. C'était leur réalité, et ils n'en avaient pas d'autre. Mais il existait, à côté d'eux, tout autour d'eux, tout au long des rues où ils ne pouvaient pas ne pas marcher, les offres fallacieuses, et si chaleureuses pourtant, des antiquaires, des épiciers, des papetiers. Du Palais-Royal à Saint — Germain, du Champ-de-Mars à l'Etoile, du Luxembourg à Montparnasse, de l'Île Saint-Louis au Marais, des Ternes à l'Opéra, de la Madeleine au parc Monceau, Paris entier était une perpétuelle tentation. Ils brûlaient d'y succomber, avec ivresse, tout de suite et à jamais. Mais l'horizon de leurs désirs était impitoyablement bouché ; leurs grandes rêveries impossibles n'appartenaient qu'à l'utopie.

Ils vivaient dans un appartement minuscule et charmant, au plafond bas, qui donnait sur un jardin. Et se souvenant de leur chambre de bonne — un couloir sombre et étroit, surchauffé, aux odeurs tenaces — ils y vécurent d'abord dans une sorte d'ivresse, renouvelée chaque matin par le pépiement des oiseaux. Ils ouvraient les fenêtres, et, pendant de longues minutes, parfaitement heureux, ils regardaient leur cour. La maison était vieille, non

point croulante encore, mais vétusté, lézardée. Les couloirs et les escaliers étaient étroits et sales, suintants d'humidité, imprégnés de fumées grasses. Mais entre deux grands arbres et cinq jardinets minuscules, de formes irrégulières, pour la plupart à l'abandon, mais riches de gazon rare, de fleurs en pots, de buissons, de statues naïves même, circulait une allée de gros pavés irréguliers, qui donnait au tout un air de campagne. C'était l'un de ces rares endroits à Paris où il pouvait arriver, certains jours d'automne, après la pluie, que montât du sol une odeur, presque puissante, de forêt, d'humus, de feuilles pourrissantes.

Jamais ces charmes ne les lassèrent et ils y demeurèrent toujours aussi spontanément sensibles qu'aux premiers jours, mais il devint évident, après quelques mois d'une trop insouciant allégresse, qu'ils ne sauraient suffire à leur faire oublier les défauts de leur demeure. Habités à vivre dans des chambres insalubres où ils ne faisaient que dormir, et à passer leurs journées dans des cafés, il leur fallut longtemps pour s'apercevoir que les fonctions les plus banales de la vie de tous les jours — dormir, manger, lire, bavarder, se laver — exigeaient chacune un espace spécifique, dont l'absence notoire commença dès lors à se faire sentir. Ils se consolèrent de leur mieux, se félicitant de l'excellence du quartier, de la proximité de la rue Mouffetard et du Jardin des Plantes, du calme de la rue, du cachet de leurs plafonds bas, et de la splendeur des arbres et de la cour tout au long des saisons ; mais, à l'intérieur, tout commençait à crouler sous l'amoncellement des objets, des meubles, des livres, des assiettes, des paperasses, des bouteilles vides. Une guerre d'usure commençait dont ils ne sortiraient jamais vainqueurs.

Pour une superficie totale de trente-cinq mètres carrés, qu'ils n'osèrent jamais vérifier, leur appartement se composait d'une entrée minuscule, d'une cuisine exiguë, dont une moitié avait été aménagée en salle d'eau, d'une chambre aux dimensions modestes, d'une pièce à tout faire — bibliothèque, salle de séjour ou de travail, chambre d'amis — et d'un coin mal défini, à mi-chemin du cagibi et du corridor, où parvenaient à prendre place un réfrigérateur de petit format, un chauffe-eau électrique, une penderie de fortune, une table, où ils prenaient leurs repas, et un coffre à linge sale qui leur servait également de banc.

Certains jours l'absence d'espace devenait tyrannique. Ils étouffaient. Mais ils avaient beau reculer les limites de leurs deux pièces, abattre des murs, susciter des couloirs, des placards, des dégagements, imaginer des penderies modèles, annexer en rêve les appartements voisins, ils finissaient toujours par se retrouver dans ce qui était leur lot, leur seul lot : trente-cinq mètres carrés.

Des arrangements judicieux auraient sans doute été possibles : une cloison pouvait sauter, libérant un vaste coin mal utilisé, un meuble trop gros pouvait être avantageusement remplacé, une série de placards pouvait surgir. Sans doute, alors, pour peu qu'elle fût repeinte, décapée, arrangée avec quelque amour, leur demeure eût-elle été incontestablement charmante, avec sa fenêtre aux rideaux rouges et sa fenêtre aux rideaux verts, avec sa longue table de chêne, un peu branlante, achetée aux Puces, qui occupait toute la longueur d'un panneau, au-dessous de la très belle reproduction d'un portulan, et qu'une petite écritoire à rideau second Empire, en acajou incrusté de baguettes de cuivre, dont plusieurs manquaient, séparait en deux plans de travail, pour Sylvie à gauche, pour Jérôme à droite, chacun marqué par un même buvard rouge, une même brique de verre, un même pot à crayons ; avec son vieux bocal de verre serti d'étain qui avait été transformé en lampe, avec son décalitre à grains en bois déroulé renforcé de métal qui servait de corbeille à papier, avec ses deux fauteuils hétéroclites, ses chaises pailées, son tabouret de vacher. Et il se serait dégagé de l'ensemble, propre et net, ingénieux, une chaleur amicale, une ambiance sympathique de travail, de vie commune.

Mais la seule perspective des travaux les effrayait. Il leur aurait fallu emprunter, économiser, investir. Ils ne s'y résignaient pas. Le cœur n'y était pas : ils ne pensaient qu'en termes de tout ou rien. La bibliothèque serait de chêne clair ou ne serait pas. Elle n'était pas. Les livres s'empilaient sur deux étagères de bois sale et, sur deux rangs, dans des placards qui n'auraient jamais dû leur être réservés. Pendant trois ans, une prise de courant demeura défectueuse, sans qu'ils se décident à faire venir un électricien, cependant que couraient, sur presque tous les murs, des fils aux épissures grossières et des rallonges disgracieuses. Il leur fallut six mois pour remplacer un cordon de rideaux. Et la plus petite défaillance dans l'entretien quotidien se traduisait en vingt-quatre heures par un désordre que la bienfaisante présence des arbres et des jardins si proches rendait plus insupportable encore.

Le provisoire, le statu quo régnaient en maîtres absolus. Ils n'attendaient plus qu'un miracle. Ils auraient fait venir les architectes, les entrepreneurs, les maçons, les plombiers, les tapissiers, les peintres. Ils seraient partis en croisière et auraient trouvé, à leur retour, un appartement transformé, aménagé, remis à neuf, un appartement modèle, merveilleusement agrandi, plein de détails à sa mesure, des cloisons amovibles, des portes coulissantes, un moyen de chauffage efficace et discret, une installation électrique invisible, un mobilier de bon aloi.

Mais entre ces rêveries trop grandes, auxquelles ils s'abandonnaient avec une complaisance étrange, et la nullité de leurs actions réelles, nul projet rationnel, qui aurait concilié les nécessités objectives et leurs possibilités financières, ne venait s'insérer. L'immensité de leurs désirs les paralysait. Cette absence de simplicité, de lucidité presque, était caractéristique. L'aisance — c'est sans doute ceci qui était le plus grave — leur faisait cruellement défaut. Non pas l'aisance matérielle, objective, mais une certaine désinvolture, une certaine décontraction. Ils avaient tendance à être excités, crispés, avides, presque jaloux. Leur amour du bien-être, du mieux-être, se traduisait le plus souvent par un prosélytisme bête : alors ils discouraient longtemps, eux et leurs amis, sur le génie d'une pipe ou d'une table basse, ils en faisaient des objets d'art, des pièces de musée. Ils s'enthousiasmaient pour une valise — ces valises minuscules, extraordinairement plates, en cuir noir légèrement grenu, que l'on voit en vitrine dans les magasins de la Madeleine, et qui semblent concentrer en elles tous les plaisirs supposés des voyages-éclair, à New York ou à Londres. Ils traversaient Paris pour aller voir un fauteuil qu'on leur avait dit parfait. Et même, connaissant leurs classiques, ils hésitaient parfois à mettre un vêtement neuf, tant il leur semblait important, pour l'excellence de son allure, qu'il ait d'abord été porté trois fois. Mais les gestes, un peu sacralisés, qu'ils avaient pour s'enthousiasmer devant la vitrine d'un tailleur, d'une modiste ou d'un chausseur, ne parvenaient le plus souvent qu'à les rendre un peu ridicules. Peut-être étaient-ils trop marqués par leur passé (et pas seulement eux, d'ailleurs, mais leurs amis, leurs collègues, les gens de leur âge, le monde dans lequel ils trempaient), Peut-être étaient-ils d'emblée trop voraces : ils voulaient aller trop vite. Il aurait fallu que le monde, les choses, de tout temps leur appartiennent, et ils y auraient multiplié les signes de leur possession. Mais ils étaient condamnés à la conquête : ils pouvaient devenir de plus en plus riches ; ils ne pouvaient faire qu'ils l'aient toujours été. Il auraient aimé vivre dans le confort, dans la beauté. Mais ils s'exclamaient, ils admiraient, c'était la preuve la plus sûre qu'ils n'y étaient pas. La tradition — au sens le plus méprisable du terme, peut-être — leur manquait, l'évidence, la jouissance vraie, implicite et immanente, celle qui s'accompagne d'un bonheur du corps, alors que leur plaisir était cérébral. Trop souvent, ils n'aimaient, dans ce qu'ils appelaient le luxe, que l'argent qu'il y avait derrière. Ils succombaient aux signes de la richesse ; ils aimaient la richesse avant d'aimer la vie.

Leurs premières sorties hors du monde étudiantin, leurs premières incursions dans cet univers des magasins de luxe qui n'allait plus tarder à devenir leur Terre Promise, furent, de ce point de vue, particulièrement

révélatrices. Leur goût encore ambigu, leur scrupule trop tatillon, leur manque d'expérience, leur respect un peu borné de ce qu'ils croyaient être les normes du vrai bon goût, leur valurent quelques fausses notes, quelques humiliations. Il put sembler un moment que le modèle vestimentaire sur lequel s'alignaient Jérôme et ses amis était, non pas le gentleman anglais, mais la très continentale caricature qu'en offre un émigré de fraîche date aux appointements modestes. Et le jour où Jérôme acheta ses premières chaussures britanniques, il prit soin, après les avoir longuement frottées, par petites applications concentriques délicatement appuyées, avec un chiffon de laine légèrement enduit d'un cirage de qualité supérieure, de les exposer au soleil, où elles étaient censées acquérir au plus vite une patine exceptionnelle. C'était, hélas, avec une paire de mocassins à forte tige et à semelles de crêpe qu'il se refusait obstinément à porter, sa seule paire de chaussures : il en abusa, les traîna dans des chemins défoncés, et les détruisit en un peu moins de sept mois. Puis, l'âge aidant, à la faveur des expériences accumulées, il apparut qu'ils prenaient un peu de champ à l'égard de leurs ferveurs les plus exacerbées. Ils surent attendre, et s'habituer. Leur goût se forma lentement, plus sûr, plus pondéré. Leurs désirs eurent le temps de mûrir ; leur convoitise devint moins hargneuse. Lorsque, se promenant aux abords de Paris, ils s'arrêtaient chez les antiquaires de village, ils ne se précipitaient plus vers les assiettes de faïence, vers les chaises d'église, vers les bonbonnes de verre soufflé, vers les chandeliers de cuivre. Certes, il y avait encore, dans l'image un peu statique qu'ils se faisaient de la maison modèle, du confort parfait, de la vie heureuse, beaucoup de naïvetés, beaucoup de complaisances : ils aimaient avec force ces objets que le seul goût du jour disait beaux : ces fausses images d'Epinal, ces gravures à l'anglaise, ces agates, ces verres filés, ces pacotilles néo-barbares, ces bricoles para-scientifiques, qu'en un rien de temps ils retrouvaient à toutes les devantures de la rue Jacob, de la rue Visconti. Ils rêvaient encore de les posséder ; ils auraient assouvi ce besoin immédiat, évident, d'être à la page, de passer pour connaisseur. Mais cette outrance mimétique avait de moins en moins d'importance, et il leur était agréable de penser que l'image qu'ils se faisaient de la vie s'était lentement débarrassée de tout ce qu'elle pouvait avoir d'agressif, de clinquant, de puéril parfois. Ils avaient brûlé ce qu'ils avaient adoré : les miroirs de sorcière, les billots, les stupides petits mobiles, les radiomètres, les cailloutis multicolores, les panneaux de jute agrémentés de paraphes à la Mathieu. Il leur semblait qu'ils maîtrisaient de plus en plus leurs désirs : ils savaient ce qu'ils voulaient ; ils avaient des idées claires. Ils savaient ce que seraient leur bonheur, leur liberté.

Et pourtant, ils se trompaient ; ils étaient en train de se perdre. Déjà, ils commençaient à se sentir entraînés le long d'un chemin dont ils ne connaissaient ni les détours ni l'aboutissement. Il leur arrivait d'avoir peur. Mais, le plus souvent, ils n'étaient qu'impatients : ils se sentaient prêts ; ils étaient disponibles : ils attendaient de vivre, ils attendaient l'argent.

(Georges Perec « *Les choses* »)

Vocabulaire

Amertume *n.f.* — 1) Ressentiment causé par le regret ou la déception: *Évoquer avec amertume ;*

2) Saveur amère : *L'amertume du café ;*

3) Maladie des vins due à des bactéries qui provoquent la production d'acroléine et l'apparition d'une saveur amère.

Bibelot *n.m.* — petit objet décoratif rare ou curieux.

Déborder *v. t.* — 1) Être trop plein et ne plus pouvoir contenir quelque chose : *La casserole déborde ;*

2) Se répandre hors des bords de son contenant : *Rivière qui déborde de son lit ;*

3) Se manifester avec une extrême intensité : *Sa joie déborde ;*

4) Dépasser un bord, une limite (de tant), s'étendre au-delà : *La pierre déborde de quelques centimètres ;*

5) Supprimer, pendant la coupe d'un gant, les plis qui se forment au fur et à mesure qu'une tranche de peau est travaillée ;

6) En parlant d'un navire, s'en aller, s'éloigner.

Housse *n.f.* — 1) Enveloppe de tissu, de plastique, etc., servant à recouvrir ou à protéger des meubles, des objets etc. ;

2) Ebauche d'une pièce céramique combinant tournage et moulage dans un moule dit à la housse.

3) Enveloppe plastique destinée à recouvrir et maintenir en place les charges logées sur une palette de manutention ;

4) Fourreau de papier collé sur le dos des cahiers et sur la carte du dos de la couverture du livre à relier.

Huile *n. f.* — 1) Substance grasse, liquide à la température ordinaire et insoluble dans l'eau, d'origine végétale, animale ou minérale, employée à de nombreux usages ;

2) Personnage important, influent, haut placé (populaire).

Insalubre *adj.* — qui est malsain, nuisible à la santé: *Logement insalubre.*

Lainage *n.m.* — 1) Tissu de laine : *Le commerce des lainages.*

2) Vêtement de laine tricotée : *Mettre un lainage pour sortir.*

3) Opération, faite sur une laineuse, qui donne aux tissus de laine et de coton un aspect pelucheux et doux.

Lucidité *n.f.* — 1) Qualité de quelqu'un, de quelque chose de lucide : *Regarder les choses avec lucidité* ;

2) Etat de quelqu'un, qui a toute sa conscience : *Il a gardé jusqu'au bout toute sa lucidité.*

Moquette *n.f.* — tapis à velours coupé ou à bouclettes, souvent d'une seule couleur, généralement posé à demeure sur le sol et recouvrant toute la surface d'une pièce.

Pêle-mêle *n.m. invariable* — vieux. Mélange confus de choses ou de personnes : *Un pêle-mêle d'objets sans nom.*

Rancœur *n.f.* — ressentiment tenace que l'on garde à la suite d'une déception, d'une injustice.

2. Étude du vocabulaire

2.1. Trouvez les équivalents russes

- 1) Les murs seraient des placards de bois clair, dont **les ferrures de cuivre** luiraient.
- 2) Au-delà d'une petite table basse, sous un tapis de prière en soie, accroché au mur par trois clous de cuivre à grosses têtes, et qui ferait pendant à la tenture de cuir, un autre divan, perpendiculaire au premier, recouvert de velours brun clair, conduirait à un petit meuble haut sur pieds, laqué de rouge sombre, garni de trois étagères qui supporteraient des bibelots : ... **des boîtes à priser...**
- 3) Au-delà d'une petite table basse, sous un tapis de prière en soie, accroché au mur par trois clous de cuivre à grosses têtes, et qui ferait pendant à la tenture de cuir, un autre divan, perpendiculaire au premier, recouvert de velours brun clair, conduirait à un petit meuble haut sur pieds, laqué de rouge sombre, garni de trois étagères qui supporteraient des bibelots : ... **une coquille de nacre...**
- 4) A gauche, une vieille **armoire de chêne** et **deux valets de bois** et de cuivre feraient face à un petit fauteuil crapaud tendu d'une soie grise finement rayée et à une coiffeuse.
- 5) Une **table de chevet**, ceinturée sur trois faces d'une galerie de cuivre ajourée, supporterait un chandelier d'argent surmonté d'un abat-jour de soie gris très pâle, une pendulette quadrangulaire, une rose

dans un verre à pied et, sur sa tablette inférieure, des journaux pliés, quelques revues.

- 6) Mais ils avaient beau reculer les limites de leurs deux pièces, abattre des murs, susciter des couloirs, des placards, des dégagements, **imaginer des penderies modèles**, annexer en rêve les appartements voisins, ils finissaient toujours par se retrouver dans ce qui était leur lot, leur seul lot : trente-cinq mètres carrés.
- 7) Mais ils avaient beau reculer les limites de leurs deux pièces, abattre des murs, susciter des couloirs, des placards, des dégagements, imaginer des penderies modèles, **annexer en rêve les appartements voisins**, ils finissaient toujours par se retrouver dans ce qui était leur lot, leur seul lot : trente-cinq mètres carrés.
- 8) Leur appartement serait rarement en ordre mais **son désordre même serait son plus grand charme**.
- 9) **Pour une superficie totale de trente-cinq mètres carrés**, qu'ils n'osèrent jamais vérifier, leur appartement se composait d'une entrée minuscule, d'une cuisine exiguë, dont une moitié avait été aménagée en salle d'eau, d'une chambre aux dimensions modestes, d'une pièce à tout faire...
- 10) Ils traversaient Paris **pour aller voir un fauteuil qu'on leur avait dit parfait**.

2.2. Trouvez les synonymes des mots en italique

- 1) Tout serait brun, ocre, fauve, jaune : un univers de couleurs un peu passées, aux tons soigneusement, presque précieusement dosés, au milieu desquelles surprendraient quelques taches plus claires, l'orange presque criard d'un coussin, quelques volumes **bariolés** perdus dans les reliures.
- 2) Ils travailleraient longtemps, sans **fébrilité** et sans hâte, sans aigreur.
- 3) Car leurs moyens et leurs **désirs** s'accorderaient en tous points, en tout temps, Ils appelleraient cet équilibre bonheur et sauraient, par leur liberté, par leur sagesse, par leur culture, le préserver, le découvrir à chaque instant de leur vie commune.
- 4) Leur **vigilance** serait ailleurs : dans le livre qu'ils ouvriraient, dans le texte qu'ils écriraient, dans le disque qu'ils écouterait, dans leur dialogue chaque jour renoué.
- 5) Il leur semblerait parfois qu'une vie entière pourrait **harmonieusement** s'écouler entre ces murs couverts de livres, entre ces objets si parfaitement domestiqués qu'ils auraient fini par les croire de tout

- temps créés à leur unique usage, entre ces choses belles et simples, douces, lumineuses.
- 6) La maison était vieille, non point croulante encore, mais vétusté, **lézardée**.
 - 7) Certains jours l'absence d'espace devenait **tyrannique**.
 - 8) Mais la seule **perspective** des travaux les effrayait.
 - 9) **L'immensité** de leurs désirs les paralysait.
 - 10) Ils rêvaient encore de les posséder ; ils auraient assouvi ce besoin **immédiat**, évident, d'être à la page, de passer pour connaisseur.

2.3. Trouvez les antonymes des mots en italique

- 1) [...] un univers de couleurs un peu passées, aux tons **soigneusement**, presque précieusement dosés, au milieu desquelles surprendraient quelques taches plus claires, l'orange presque criard d'un coussin, quelques volumes bariolés perdus dans les reliures.
- 1) Il y aurait une cuisine **vaste** et claire, avec des carreaux bleus armoriés, trois assiettes de faïence décorées d'arabesques jaunes, à reflets métalliques, des placards partout, une belle table de bois blanc au centre, des tabourets, des bancs.
- 1) Il serait agréable de venir **s'y asseoir**, chaque matin, après une douche, à peine habillé.
- 1) Ils vivaient dans un appartement **minuscule** et charmant, au plafond bas, qui donnait sur un jardin.
- 1) [...] une cloison pouvait sauter, libérant un vaste coin mal utilisé, un meuble trop **gros** pouvait être avantageusement remplacé, une série de placards pouvait surgir.
- 1) Il leur aurait fallu emprunter, **économiser**, investir.
- 1) Mais les gestes, un peu sacralisés, qu'ils avaient pour **s'enthousiasmer** devant la vitrine d'un tailleur, d'une modiste ou d'un chausseur, ne parvenaient le plus souvent qu'à les rendre un peu ridicules.
- 1) Peut-être étaient-ils d'emblée trop **voraces** : ils voulaient aller trop vite.
- 1) Leur goût se forma lentement, plus sûr, plus **pondéré**.
- 1) Ils travailleraient longtemps, sans fébrilité et sans **hâte**, sans aigreur.

2.4. Traduisez le fragment du texte ci-dessous en russe par écrit

La vie, là, serait facile, serait simple. Toutes les obligations, tous les problèmes qu'implique la vie matérielle trouveraient une solution

naturelle. Une femme de ménage serait là chaque matin. On viendrait livrer, chaque quinzaine, le vin, l'huile, le sucre. Il y aurait une cuisine vaste et claire, avec des carreaux bleus armoriés, trois assiettes de faïence décorées d'arabesques jaunes, à reflets métalliques, des placards partout, une belle table de bois blanc au centre, des tabourets, des bancs. Il serait agréable de venir s'y asseoir, chaque matin, après une douche, à peine habillé. Il y aurait sur la table un gros beurrier de grès, des pots de marmelade, du miel, des toasts, des pamplemousses coupés en deux. Il serait tôt. Ce serait le début d'une longue journée de mai.

3. Compréhension du texte

3.1. Lisez les affirmations ci-dessous et dites si elles sont vraies ou fausses

- 1) Les personnages de l'histoire sont étudiants.
- 2) Ils détestent tout ce qui est à la mode.
- 3) Ils veulent créer une fausse impression qu'ils sont riches pour les autres.
- 4) Ils veulent être bien informés sur de nouvelles choses.
- 5) Les personnages ne sont pas contents de leur vie parce que leur logement se trouve assez loin du coeur de Paris, presque près du Boulevard périphérique.
- 6) Le logement précédent de ces gens a été meilleur que le présent.
- 7) Ils préfèrent vivre en attendant les changements positifs sans rien faire.
- 8) Ils croient que tout dont ils ont besoin c'est de l'argent.

3.2. Répondez aux questions ci-dessous

- 1) Dans quelles familles ces gens ont-ils été élevés : riches ou pauvres ?
- 2) Est-ce que ces gens s'aiment ? Pourquoi ?
- 3) S'ils avaient de l'argent, seraient-ils satisfaits de leur vie ?
- 4) Est-ce que l'argent est le but essentiel de la vie ? Argumentez votre réponse.
- 5) Le narrateur, pourquoi évite-t-il les noms ?

4. Analyse du texte

4.1. Définissez le thème conducteur de ce texte et son but communicatif.

4.2. Le texte, suscite-t-il une émotion ? Laquelle ?

4.3. Quels éléments du texte aident à sentir la pitié que les personnages vivent en suivant les faux buts ? Commentez-les du point de vue linguistique.

4.4. Relevez dans le texte les moyens linguistiques qui permettent de créer le portrait du logement actuel des personnages.

4.5. Relevez les épithètes dans le texte, analysez leur fonction stylistique et leur participation à la description de leur maison et de leur jardin.

5. Production écrite

Choisissez une des citations du texte et développez l'idée par écrit en donnant votre commentaire :

- 1) « Mais la seule perspective des travaux les effrayait. Il leur aurait fallu emprunter, économiser, investir. Ils ne s'y résignaient pas. Le cœur n'y était pas : ils ne pensaient qu'en termes de tout ou rien ».
- 2) « Mais entre ces rêveries trop grandes, auxquelles ils s'abandonnaient avec une complaisance étrange, et la nullité de leurs actions réelles, nul projet rationnel, qui aurait concilié les nécessités objectives et leurs possibilités financières, ne venait s'insérer. L'immensité de leurs désirs les paralysait ».
- 3) « L'aisance — c'est sans doute ceci qui était le plus grave — leur faisait cruellement défaut. Non pas l'aisance matérielle, objective, mais une certaine désinvolture, une certaine décontraction. Ils avaient tendance à être excités, crispés, avides, presque jaloux. Leur amour du bien-être, du mieux-être, se traduisait le plus souvent par un prosélytisme bête : alors ils discouraient longtemps, eux et leurs amis, sur le génie d'une pipe ou d'une table basse, ils en faisaient des objets d'art, des pièces de musée ».
- 4) « Trop souvent, ils n'aimaient, dans ce qu'ils appelaient le luxe, que l'argent qu'il y avait derrière. Ils succombaient aux signes de la richesse ; ils aimaient la richesse avant d'aimer la vie ».

MICHEL TOURNIER (1924-2016)

Michel Tournier est un écrivain français. Né d'un père gascon et d'une mère bourguignonne, il passe sa jeunesse à Saint-Germain-en-Laye et à Neuilly-sur-Seine. Il est le condisciple de Roger Nimier. Son éducation est marquée par la culture allemande, la musique et le catholicisme. Plus tard, il découvre la pensée de Gaston Bachelard. Il poursuit des études de philosophie à la Sorbonne et à l'université de Tübingen. Il suit les cours de Maurice de Gandillac. Il souhaite enseigner la philosophie au lycée, mais échoue à l'agrégation.

Il entre à Radio France, où il anime l'émission L'heure de la culture française. En 1954, il travaille dans la publicité pour Europe 1. Il collabore également à des journaux comme Le Monde et Le Figaro. De 1956 à 1968, il travaille chez Plon à des traductions de l'allemand. Parallèlement, il poursuit une activité de journaliste à la radio, où il est chargé de l'émission Chambre noire. En 1967, il publie son premier roman Vendredi ou les Limbes du Pacifique (inspiré de Daniel Defoe) qui est récompensé par le Grand prix du roman de l'Académie française. Son souhait est d'écrire une histoire populaire sur un sujet philosophique.

En 1970, il obtient le Prix Goncourt à l'unanimité du jury pour le roman le Roi des aulnes qui s'est vendu à 4 millions d'exemplaires. L'année suivante, il publie Vendredi ou la vie sauvage, version simplifiée de Vendredi ou les Limbes du Pacifique. Il ne l'écrit pas comme un livre pour enfant ; il considère par contre que pouvoir être lu par les enfants est un critère de qualité. Le livre devient un classique scolaire. En 1972, Michel Tournier devient membre de l'Académie Goncourt, élu au septième couvert, succédant à Philippe Hériat. En 1975, il publie son troisième roman Les Météores qui raconte la vie de deux jumeaux, Jean et Paul.

Considéré comme « un classique », Tournier est lu par tous les publics, dans tous les pays. Son univers romanesque, très influencé par la poésie germanique et la littérature allemande (il reconnaît Günter Grass comme une influence majeure pour l'ensemble de son œuvre) est peuplé de monstres, d'ogres, de jumeaux, d'androgynes et est traversé par le thème de l'inversion.

Source : <http://www.babelio.com/auteur/Michel-Tournier/3203>

1. Lisez le texte ci-dessous

MICHEL TOURNIER

« *VENDREDI OU LES LIMBES DU PACIFIQUE* » (1967)

Une vague déferla, courut sur la grève humide et lécha les pieds de Robinson qui gisait face contre sable. À demi inconscient encore, il se ramassa sur lui-même et rampa de quelques mètres vers la plage. Puis il se laissa rouler sur le dos. Des mouettes noires et blanches tournoyaient en gémissant dans le ciel céruléen où une trame blanchâtre qui s'effiloçait vers le levant était tout ce qui restait de la tempête de la veille. Robinson fit un effort pour s'asseoir et éprouva aussitôt une douleur fulgurante à l'épaule gauche. La grève était jonchée de poissons éventrés, de crustacés fracturés et de touffes de varech brunâtre, tel qu'il n'en existe qu'à une certaine profondeur. Au nord et à l'est, l'horizon s'ouvrait librement vers le large, mais à l'ouest il était barré par une falaise rocheuse qui s'avavançait dans la mer et semblait s'y prolonger par une chaîne de récifs. C'était là, à deux encablures environ, que se dressait au milieu des brisants la silhouette tragique et ridicule de la Virginie dont les mâts mutilés et les haubans flottant dans le vent clamaient silencieusement la détresse.

Lorsque la tempête s'était levée, "du capitaine Van Deyssel devait se trouver — non pas au nord, comme il l'avait cru — mais au nord-est de l'archipel Juan Fernández. Dès lors, le navire, fuyant sous le vent, avait dû être chassé sur les atterrages de l'île Mas a Tierra, au lieu de dériver librement dans le vide marin de cent soixante-dix milles qui s'étend entre cette île et la côte chilienne. Telle "était du moins l'hypothèse la moins défavorable à Robinson, puisque Mas a Tierra, décrite par William Dampier, nourrissait une population d'origine espagnole, assez clairsemée, il est vrai, sur ses quatre-vingt-quinze kilomètres carrés de forêts tropicales et de prairies. Mais il était également possible que le capitaine n'eût commis aucune erreur d'estime et que la Virginie se soit brisée sur un îlot inconnu, situé quelque part entre Juan Fernández et le continent américain. Quoi qu'il en soit, il convenait de se mettre à la recherche des éventuels rescapés du naufrage et des habitants de cette terre, si du moins elle était habitée.

Robinson se leva et fit quelques pas. Il n'avait rien de brisé, mais une énorme ecchymose lui broyait l'épaule gauche. Comme il redoutait les rayons du soleil déjà haut dans le ciel, il se coiffa d'une fougère roulée en cornet, plante qui foisonnait à la limite de la plage et de la forêt. Puis il ramassa une branche pour s'en servir de canne, et il s'enfonça dans le taillis

d'épineux qui couvrait le pied des promontoires volcaniques du sommet desquels il espérait pouvoir s'orienter.

Peu à peu la forêt s'épaissit. Aux épineux succédèrent des lauriers odoriférants, des cèdres rouges, des pins. Les troncs des arbres morts et pourrissants formaient un tel amoncellement que Robinson tantôt rampait dans des tunnels végétaux, tantôt marchait à plusieurs mètres du sol, comme sur des passerelles naturelles. L'enchevêtrement des lianes et des rameaux l'entourait comme d'un filet gigantesque. Dans le silence écrasant de la forêt, le bruit qu'il faisait en progressant éclatait avec des échos effrayants. Non seulement il n'y avait pas la moindre trace humaine, mais les animaux eux-mêmes semblaient absents de ces cathédrales de verdure qui se succédaient devant ses pas. Aussi songea-t-il à une souche à peine plus bizarre que d'autres lorsqu'il distingua, à une centaine de pas, une silhouette immobile qui ressemblait à celle d'un mouton ou d'un gros chevreuil. Mais peu à peu l'objet se transforma dans la pénombre verte en une sorte de bouc sauvage, au poil très long. La tête haute, les oreilles dardées en avant, il le regardait approcher, figé dans une immobilité minérale. Robinson eut un frisson de peur superstitieuse en songeant qu'il allait falloir côtoyer cette bête insolite, à moins de faire demi-tour. Lâchant sa canne trop légère, il ramassa une souche noire et noueuse, assez lourde pour briser l'élan du bouc s'il venait à charger.

Il s'arrêta à deux pas de l'animal. Dans la masse du poil, un grand œil vert fixait sur lui une pupille ovale et sombre. Robinson se rappela que la plupart des quadrupèdes, par la position de leurs yeux, ne peuvent fixer un objet que de façon en quelque sorte borgne, et qu'un taureau qui charge ne voit rien de l'adversaire sur lequel il fonce. De la grosse "statue de poil qui obstruait le sentier sortit un ricanement de ventriloque. Sa peur s'ajoutant à son extrême fatigue, une colère soudaine envahit Robinson. Il leva son gourdin et l'abattit de toutes ses forces entre les cornes du bouc. Il y eut un craquement sourd, la bête tomba sur les genoux, puis bascula sur le flanc. C'était le premier être vivant que Robinson avait rencontré sur l'île. Il l'avait tué.

Après plusieurs heures d'escalade, il parvint au pied d'un massif rocheux à la base duquel s'ouvrait la gueule noire d'une grotte. Il s'y engagea et constata qu'elle était de vastes dimensions, et si profonde qu'il ne pouvait songer à l'explorer sur-le-champ. Il ressortit et entreprit de se hisser au sommet du chaos qui "semblait être le point culminant de cette terre. De là en effet, il put embrasser tout l'horizon circulaire du regard : la mer était partout. Il se trouvait donc sur un îlot beaucoup plus petit que Mas a Tierra et dépourvu de toute trace d'habitation. Il comprenait maintenant l'étrange

comportement du bouc qu'il venait d'assommer : cet animal n'avait jamais vu d'être humain, c'était la curiosité qui l'avait cloué sur place. Robinson était trop épuisé pour mesurer toute l'étendue de son malheur... « Puisque ce n'est pas Mas a Tierra, dit-il simplement, c'est l'île de la Désolation », résumant sa situation par ce baptême impromptu. Mais le jour déclinait. La faim creusait en lui un vide nauséeux. Le désespoir suppose un minimum de répit. En errant sur le sommet de la montagne, il découvrit une espèce d'ananas sauvage, plus petit et moins sucré que ceux de Californie, qu'il découpa en cubes avec son couteau de poche et dont il dina. Puis il se glissa sous un bloc rocheux et il sombra dans un sommeil sans rêves.

Un cèdre gigantesque qui prenait racine aux abords de la grotte s'élevait, bien au-dessus du chaos rocheux, comme le génie tutélaire de l'île. Lorsque Robinson s'éveilla, une faible brise nord-ouest animait ses branches de gestes apaisants. Cette présence végétale le reconforta et lui aurait fait pressentir ce que l'île pouvait pour lui, si toute son attention n'avait été requise et aspirée par la mer. Puisque cette terre n'était pas l'île Mas a Tierra, il devait s'agir d'un îlot que les cartes ne mentionnaient pas, situé quelque part entre la grande île et la côte chilienne. À l'ouest l'archipel Juan Fernández, à l'est le continent sud-américain se trouvaient à des distances impossibles à déterminer, mais excédant à coup sûr les possibilités d'un homme seul sur un radeau ou une pirogue de fortune. En outre, l'îlot devait se trouver hors de la route régulière des navires, puisqu'il était totalement inconnu.

Cependant que Robinson se faisait ce triste raisonnement, il examinait la configuration de l'île. Toute sa partie occidentale paraissait couverte par l'épaisse toison de la forêt tropicale et se terminer par une falaise rocheuse abrupte sur la mer. Vers le levant, au contraire, on voyait ondoyer une prairie très irriguée qui dégénérait en marécages aux abords d'une côte basse et laguneuse. Seul le nord de l'îlot paraissait abordable. Il était formé d'une vaste baie sablonneuse, encadrée au nord-est par des dunes blondes, au nord-ouest par les récifs où l'on distinguait la coque de la Virginie, empalée sur un gros ventre.

Lorsque Robinson commença à redescendre vers le rivage d'où il était parti la veille, il avait subi un premier changement. Il était plus grave — c'est-à-dire plus lourd, plus triste — d'avoir pleinement reconnu et mesuré cette solitude qui allait être son destin pour longtemps peut-être.

Il avait oublié le bouc assommé quand il le découvrit au milieu de la piste qu'il avait suivie la veille. Il fut heureux de retrouver sous sa main,

presque par hasard, la souche qu'il avait laissée tomber quelques pas plus loin, car une demi-douzaine de vautours, la tête dans les épaules, le regardaient approcher de leurs petits yeux roses. Le bouc gisait éventré sur les pierres, et le gésier écarlate et dénudé qui saillait en avant du plumage des charognards disait assez que le festin avait commencé.

Robinson s'avança en faisant tourner sa lourde trique. Les oiseaux se dispersèrent en courant pesamment sur leurs pattes torsées et parvinrent à décoller laborieusement un par un. L'un deux tourna dans l'air et, revenant en arrière, largua au passage une fiente verte qui s'écrasa sur un tronc près de Robinson. Pourtant les oiseaux avaient fort proprement travaillé. Seules les entrailles, les viscères et les génitoires du bouc avaient disparu, et il était probable que le reste n'aurait été comestible pour eux qu'après de longs jours de cuisson au soleil. Robinson chargea la dépouille sur ses épaules et continua son chemin.

Revenu sur la grève, il découpa un quartier et le fit rôtir suspendu à trois bâtons noués en faisceau au-dessus d'un feu d'eucalyptus. La flamme pétillante le réconforta davantage que la viande musquée et coriace qu'il mâchait en fixant l'horizon. Il décida d'entretenir ce foyer en permanence, autant pour se réchauffer le cœur que pour ménager le briquet à silex qu'il avait retrouvé dans sa poche et pour se signaler à d'éventuels sauveteurs. Au demeurant, rien ne pouvait attirer davantage l'équipage d'un navire passant au large de l'île que l'épave de la Virginie, toujours en équilibre sur son roc, évidente et navrante, avec des flins qui pendaient de ses mâts brisés, mais propre à exciter la convoitise de n'importe quel bouurlingueur du monde. Robinson pensait aux armes et aux provisions de toute sorte que contenaient ses flancs et qu'il devrait bien sauver avant qu'une nouvelle tempête ne balayât définitivement l'épave. Si son séjour dans l'île devait se prolonger, sa survie dépendrait de cet héritage à lui légué par ses compagnons dont il ne pouvait plus douter à présent qu'ils fussent tous morts. La sagesse aurait été de procéder sans plus tarder aux opérations de débarquement qui présenteraient d'immenses difficultés pour un homme seul. Pourtant il n'en fit rien, se donnant comme raison que vider la Virginie, c'était la rendre plus vulnérable à un coup de vent et compromettre sa meilleure chance de sauvetage. En vérité il éprouvait une insurmontable répugnance pour tout ce qui pouvait ressembler à des travaux d'installation dans l'île. Non seulement il persistait à croire que son séjour ici ne pourrait être de longue durée, mais par une crainte superstitieuse, il lui semblait qu'en faisant quoi que ce fût pour organiser

sa vie sur ces rivages, il renonçait aux chances qu'il avait d'être rapidement recueilli. Tournant le dos obstinément à la terre, il n'avait d'yeux que pour la surface bombée et métallique de la mer d'où viendrait bientôt le salut.

Les jours qui suivirent, il les employa à signaler sa présence par tous les moyens que lui présenta son imagination. À côté du foyer perpétuellement entretenu sur la grève, il entassa des fagots de branchages et une quantité de varech propres à constituer rapidement un foyer fuligineux si une voile venait à pointer à l'horizon. Puis il eut l'idée d'un mât au sommet duquel était posée une perche dont l'extrémité la plus longue touchait le sol. En cas d'alerte, il y fixerait un fagot enflammé puis, tirant sur l'autre extrémité à l'aide d'une liane, il ferait basculer la perche et monter haut dans le ciel le fanal improvisé. Mais il se désintéressa de ce stratagème quand il eut découvert sur la falaise surplombant la baie à l'ouest un eucalyptus mort qui pouvait avoir deux cents pieds de haut et dont le tronc creux formait "une longue cheminée ouverte vers le ciel. En y entassant des brindilles et des bûchettes, il pensa pouvoir en peu de temps transformer l'arbre en une gigantesque torche, repérable à plusieurs lieues à la ronde. Il négligea de dresser des signaux qui fussent visibles en son absence, car il ne songeait pas à s'éloigner de ce rivage où dans quelques heures peut-être, demain ou après-demain au plus tard, un navire jetterait l'ancre pour lui.

Il ne faisait aucun effort pour se nourrir, mangeant à tout moment ce qui lui tombait sous la main — coquillages, feuilles de pourpier, racines de fougères, noix de coco, choux palmistes, baies ou œufs d'oiseaux et de tortues. Le troisième jour, il jeta loin de lui et abandonna aux charognards la carcasse du bouc dont l'odeur devenait intolérable. Il regretta bientôt ce geste qui eut pour effet de fixer sur lui l'attention vigilante des sinistres oiseaux. Désormais, où qu'il allât, quoi qu'il fit, un aréopage de têtes chenues et de cous pelés se rassemblait inexorablement à quelque distance. Les oiseaux n'évitaient que paresseusement les pierres ou les bûches dont il les bombardait parfois dans son exaspération, comme si, serviteurs de la mort, ils étaient eux-mêmes immortels.

Il négligeait de tenir le compte des jours qui passaient. Il apprendrait bien de la bouche de ses sauveteurs combien de temps s'était écoulé depuis le naufrage de la Virginie. Ainsi ne sut-il jamais précisément au bout de combien de jours, de semaines ou de mois, son inactivité et sa surveillance passive de l'horizon commencèrent à lui peser. La vaste plaine océane légèrement bombée, miroitante et glauque, le fascinait, et il se prit à craindre d'être l'objet d'hallucinations. Il oublia d'abord qu'il n'avait à ses pieds qu'une masse liquide en perpétuel mouvement. Il vit en elle

une surface dure et élastique où il n'aurait tenu qu'à lui de s'élaner et de rebondir. Puis, allant plus loin, il se figura qu'il s'agissait du dos de quelque animal fabuleux dont la tête devait se trouver de l'autre côté de l'horizon. Enfin il lui parut tout à coup que l'île, ses rochers, ses forêts n'étaient que la paupière et le sourcil d'un œil immense, bleu et humide, scrutant les profondeurs du ciel. Cette dernière image l'obséda au point qu'il dut renoncer à son attente contemplative. Il se secoua et décida d'entreprendre quelque chose. Pour la première fois, la peur de perdre l'esprit l'avait effleuré de son aile. Elle ne devait plus le quitter.

Entreprendre quelque chose ne pouvait avoir qu'un seul sens : construire un bateau de tonnage suffisant pour rallier la côte chilienne occidentale.

Ce jour-là, Robinson décida de surmonter sa répugnance et de faire une incursion dans l'épave de la Virginie pour tenter d'en rapporter des instruments et des matériaux utiles à son dessein. Il réunit à l'aide de lianes une douzaine de rondins en un grossier radeau, fort utilisable cependant par calme plat. Une forte perche pouvait lui servir de moyen de propulsion, car l'eau demeurait peu profonde par marée basse jusqu'aux premiers rochers sur lesquels il pouvait ensuite prendre appui. Parvenu à l'ombre monumentale de l'épave, il amarra son radeau sur le fond et entreprit de faire à la nage le tour du bâtiment pour tenter de trouver un moyen d'accès. La coque, qui ne présentait aucune blessure apparente, s'était plantée sur un récif pointu et sans doute "constamment immergé qui la portait comme un socle. En somme, si l'équipage, faisant confiance à cette brave Virginie, était demeuré dans l'entrepont au lieu de s'exposer sur le pont balayé par les lames, tout le monde aurait eu peut-être la vie sauve. En se hissant à l'aide d'un filin qui pendait d'un écubier, Robinson se prenait même à penser qu'il pouvait trouver à bord le capitaine Van Deyssel qu'il avait quitté blessé sans doute, mais vivant et en sécurité dans sa cabine. Dès qu'il eut sauté sur le gaillard d'arrière, encombré par un tel amoncellement de mâts, de vergues, de câbles et de haubans brisés et enchevêtrés qu'il était difficile de s'y frayer un passage, il aperçut le cadavre du matelot de quart, toujours solidement capelé au cabestan, comme un supplicié à son poteau. Le malheureux, disloqué par les chocs terribles qu'il avait reçus sans pouvoir se mettre à l'abri, était mort à son poste après avoir donné vainement l'alerte.

Le même désordre régnait dans les soutes. Du moins l'eau n'y avait-elle pas pénétré, et il trouva, serrées dans des coffres, des provisions de biscuits et de viande séchée dont il consomma tout ce qu'il put en l'absence d'eau douce.

Certes, il restait également des dames-jeannes de vin et de genièvre, mais une habitude d'abstinence avait laissé intacte en lui la répulsion qu'éprouve naturellement l'organisme pour les boissons fermentées. La cabine était vide, mais il aperçut le capitaine qui gisait dans l'abri de navigation. Robinson eut un tressaillement de joie lorsqu'il vit le gros homme faire un effort, comme pour se redresser en s'entendant appeler. Ainsi donc la catastrophe avait laissé deux survivants ! À vrai dire la tête de Van Deysse, qui n'était qu'une masse sanglante et chevelue, pendait en arrière, secouée par les soubresauts étranges qui agitaient le torse. Lorsque la silhouette de Robinson s'encadra dans ce qui demeurait de la porte de la passerelle, le pourpoint maculé du capitaine s'entrouvrit, et un rat énorme s'en échappa, suivi de deux autres bêtes de moindre dimension. Robinson s'éloigna en trébuchant et vomit au milieu des décombres qui jonchaient le plancher.

Il ne s'était pas montré très curieux de la nature du fret que transportait la Virginie. Il avait certes posé la question à Van Deysse peu après son embarquement, mais il n'avait pas insisté lorsque le commandant lui avait répondu par une répugnante plaisanterie. Il s'était fait une spécialité, avait expliqué le gros homme, du fromage de Hollande et du guano, ce dernier produit s'apparentant au premier par sa consistance onctueuse, sa couleur jaunâtre et son odeur caséeuse. Aussi Robinson ne fut-il pas autrement surpris en découvrant quarante tonneaux de poudre noire, fortement arrimés au centre de la cale.

Il lui fallut plusieurs jours pour transporter sur son radeau et mener à terre tout cet explosif, car il était interrompu la moitié du temps par la marée haute. Il en profitait alors pour le mettre à l'abri de la pluie sous une couverture de palmes immobilisées par des pierres. Il rapporta également de l'épave deux caisses de biscuits, une longue-vue, deux mousquets à silex, un pistolet à double canon, deux haches, une herminette, un marteau, une plane, un ballot d'étoffe et une vaste pièce d'étamine rouge — étoffe de peu de prix destinée à des opérations de troc avec d'éventuels indigènes. Il retrouva dans la cabine du capitaine le fameux barillet d'Amsterdamer, hermétiquement clos, et, à l'intérieur, la grande pipe de porcelaine, intacte malgré sa fragilité dans sa cheminée de tabac. Il chargea aussi sur son radeau une grande quantité de planches arrachées au pont et aux cloisons du navire. Enfin il trouva dans la cabine du second une bible en bon état qu'il emporta enveloppée dans un lambeau de voile pour la protéger. Dès le lendemain, il entreprit la construction d'une embarcation qu'il baptisa par anticipation l'Évasion.

(Michel Tournier « Vendredi ou les limbes du Pacifique »)

Vocabulaire

Navire *n. m.* — gros bateau spécialement équipé pour le transport en haute mer : *Votre navire était heureusement hors zone contaminée ces derniers mois.*

Ramper *v. i.* — avancer lentement, le ventre au contact du sol et en s'aidant des quatre membres : *Fantassins qui rampent vers les lignes ennemies.*

Ricanement *n. m.* — action de ricaner, rire de façon méprisante ou moqueuse : *Un petit ricanement de votre part, jeune homme et je vous emmène devant un miroir et je vous montre à quoi ressemble un vilain singe !*

Apaisant *adj.* — ramenant au calme, lénifiant, relaxant, rassurant, analgésique, adoucissant, sédatif : *Paroles apaisantes.*

Bourlingueur *n. m.* — personne qui mène une vie aventureuse ; qui voyage beaucoup : *Quel bourlingueur du monde !*

Sinistre *adj.* — qui annonce des malheurs ; qui est triste et ennuyeux ; qui est mauvais, dangereux et dont on peut craindre le pire : *Les sinistres conséquences d'une politique aventureuse.*

Écouler *v. t.* — au sens figuré — disparaître, passer progressivement : *Le temps s'écoule.*

Éprouver *v. t.* — ressentir, avoir (éprouver de la tendresse, éprouver une drôle d'impression, éprouver de la nervosité) : *Éprouver une vive douleur à la jambe gauche.*

Fret *n. m.* — prix du transport des marchandises ; ensemble de ces marchandises transportées : *En Suède, le contrôle des personnes et celui du fret se font séparément.*

Arrimer *v. t.* — placer, fixer, ranger les marchandises d'un cargo : *Il a été noté que les chargeurs préféraient souvent charger et arrimer les marchandises eux-mêmes.*

2. Étude du vocabulaire

2.1. Trouvez les équivalents russes

- 1) Aussi Robinson ne fut-il pas autrement surpris en découvrant quarante tonneaux de poudre noire, fortement arrimés au centre de **la cale**.
- 2) Puis il ramassa une branche pour s'en servir de canne, et il s'enfonça dans le taillis d'épineux qui couvrait le pied **des promontoires** volcaniques du sommet desquels il espérait pouvoir s'orienter.

- 3) Il réunit à l'aide de lianes une douzaine de rondins en **un grossier radeau**, fort utilisable cependant par calme plat.
- 4) Mais peu à peu l'objet se transforma dans la pénombre verte en une sorte **de bouc sauvage**, au poil très long.
- 5) Si son séjour dans l'île devait se prolonger, sa survie dépendrait de cet héritage à lui **légué** par ses compagnons dont il ne pouvait plus douter à présent qu'ils fussent tous morts.
- 6) Lorsque Robinson commença à redescendre vers **le rivage** d'où il était parti la veille, il avait subi un premier changement.
- 7) En cas d'alerte, il y fixerait un fagot enflammé puis, tirant sur l'autre extrémité à l'aide d'une liane, il ferait **basculer** la perche et monter haut dans le ciel le fanal improvisé.
- 8) La vaste plaine océane légèrement bombée, **miroitante** et glauque, le fascinait, et il se prit à craindre d'être l'objet d'hallucinations.
- 9) Il vit en elle une surface dure et élastique où il n'aurait tenu qu'à lui de s'élancer et de **rebondir**.
- 10) Parvenu à l'ombre monumentale de **l'épave**, il amarra son radeau sur le fond et entreprit de faire à la nage le tour du bâtiment pour tenter de trouver un moyen d'accès.

2.2. Trouvez les synonymes des mots en italique

- 1) Des mouettes noires et blanches tournoyaient en gémissant dans le ciel **céruléen**.
- 2) Au nord et à l'est, l'horizon s'ouvrait librement vers **le large**.
- 3) Non seulement il n'y avait pas la moindre trace humaine, mais les animaux eux-mêmes semblaient absents de ces **cathédrales de verdure** qui se succédaient.
- 4) Robinson était trop **épuisé** pour mesurer toute l'étendue de son malheur.
- 5) C'est l'île de la Désolation », résumant sa situation par ce baptême **impromptu**.
- 6) Des mouettes noires et blanches tournoyaient en gémissant dans le ciel céruléen où une trame blanchâtre qui s'effiloçait **vers le levant** était tout ce qui restait de la tempête de la veille.
- 7) Mais il se désintéressa de ce **stratagème** quand il eut découvert sur la falaise surplombant la baie à l'ouest un eucalyptus mort qui pouvait avoir deux cents pieds de haut et dont le tronc creux formait "une longue cheminée ouverte vers le ciel.

- 8) Cette dernière image l'obséda au point qu'il dut renoncer à son attente **contemplative**.
- 9) Pour la première fois, la peur de perdre l'esprit l'avait **effleuré** de son aile.
- 10) Aussi Robinson ne fut-il pas autrement surpris en découvrant quarante tonneaux de **poudre noire**, fortement arrimés au centre de la cale.

2.3. Trouvez les antonymes des mots en italique

- 1) Lorsque la tempête s'était **levée**, "du capitaine Van Deyssel devait se trouver — non pas au nord, comme il l'avait cru — mais au nord-est de l'archipel Juan Fernández.
- 2) Les troncs des arbres morts et **pourrissants** formaient un tel amoncellement que Robinson tantôt rampait dans des tunnels végétaux, tantôt marchait à plusieurs mètres du sol, comme sur des passerelles naturelles.
- 3) Dans la masse du poil, un grand œil vert fixait sur lui une pupille ovale et **sombre**.
- 4) Mais le jour **déclinait**.
- 5) Le désespoir suppose un minimum de **répit**.
- 6) Seules les entrailles, les viscères et les génitoires du bouc avaient disparu, et il était probable que le reste n'aurait été **comestible** pour eux qu'après de longs jours de cuisson au soleil.
- 7) Ainsi ne sut-il jamais précisément au bout de combien de jours, de semaines ou de mois, son inactivité et sa surveillance passive de l'horizon commencèrent à lui **peser**.
- 8) Il oublia d'abord qu'il n'avait à ses pieds qu'une masse liquide en **perpétuel** mouvement.
- 9) Du moins l'eau n'y avait-elle pas pénétré, et il trouva, serrées dans des coffres, des provisions de biscuits et de viande séchée dont il consomma tout ce qu'il put en l'absence d'**eau douce**.
- 10) Dès le lendemain, il **entreprit** la construction d'une embarcation qu'il baptisa par anticipation l'Évasion.

2.4. Traduisez le fragment du texte ci-dessous en russe par écrit

Entreprendre quelque chose ne pouvait avoir qu'un seul sens : construire un bateau de tonnage suffisant pour rallier la côte chilienne occidentale.

Ce jour-là, Robinson décida de surmonter sa répugnance et de faire une incursion dans l'épave de la Virginie pour tenter d'en rapporter des

instruments et des matériaux utiles à son dessein. Il réunit à l'aide de lianes une douzaine de rondins en un grossier radeau, fort utilisable cependant par calme plat. Une forte perche pouvait lui servir de moyen de propulsion, car l'eau demeurait peu profonde par marée basse jusqu'aux premiers rochers sur lesquels il pouvait ensuite prendre appui. Parvenu à l'ombre monumentale de l'épave, il amarra son radeau sur le fond et entreprit de faire à la nage le tour du bâtiment pour tenter de trouver un moyen d'accès.

3. Compréhension du texte

3.1. Lisez les affirmations ci-dessous et dites si elles sont vraies ou fausses

- 1) L'îlot inconnu est situé quelque part en Afrique.
- 2) Il avait quelque chose à manger sur l'île.
- 3) Toute la partie orientale de l'île paraissait couverte par l'épaisse toison de la forêt tropicale.
- 4) Robinson a pu allumer un feu.
- 5) Robinson a apprivoisé le bouc sauvage.
- 6) Robinson a décidé de faire une incursion dans l'épave de la Virginie pour aller chercher ses collègues.
- 7) Après tout, Robinson a trouvé son collègue mort.

3.2. Répondez aux questions ci-dessous

- 1) Comment était la réaction du bouc à l'homme ?
- 2) Robinson a-t-il perdu l'espoir d'échapper l'île ? Pourquoi ? Justifiez la réponse.
- 3) Comment Robinson voulait-il signaler sa présence à un navire ?
- 4) A-t-il trouvé quelque chose à manger sur la Virginie ? Justifiez la réponse.
- 5) Comment savons-nous déjà que Robinson va lire un livre ?

4. Analyse du texte

4.1. Définissez le thème conducteur de ce texte et son but communicatif.

4.2. Le texte, suscite-t-il une émotion ? Laquelle ?

4.3. Quels éléments du texte aident à sentir la crainte et la confusion de Robinson? Commentez-les du point de vue linguistique.

4.4. Relevez dans le texte les moyens linguistiques qui permettent de créer une atmosphère d'une île déserte.

4.5. Relevez les épithètes dans le texte, analysez leur fonction stylistique et leur participation à la création de l'intégrité sémantique du texte.

5. Production écrite

Choisissez une des citations du texte et développez l'idée par écrit en donnant votre commentaire :

- 1) « C'était le premier être vivant que Robinson avait rencontré sur l'île. Il l'avait tué ».
- 2) « Puisque ce n'est pas Mas a Tierra, dit-il simplement, c'est l'île de la Désolation », résumant sa situation par ce baptême impromptu ».
- 3) « Ainsi ne sut-il jamais précisément au bout de combien de jours, de semaines ou de mois, son inactivité et sa surveillance passive de l'horizon commencèrent à lui peser ».
- 4) « Pour la première fois, la peur de perdre l'esprit l'avait effleuré de son aile. Elle ne devait plus le quitter ».
- 5) « Enfin il trouva dans la cabine du second une bible en bon état qu'il emporta enveloppée dans un lambeau de voile pour la protéger ».

ANNA GAVALDA (née en 1970)

Anna Gavalda est une femme de lettres française, elle est née le 9 décembre 1970 à Boulogne Billancourt et grandit dans une atmosphère folklorique en Eure et Loir jusqu'à ses 14 ans où elle est envoyée en pension suite au divorce de ses parents. S'ensuit un brillant parcours scolaire littéraire, Hypokhâgne suivi d'une maîtrise de lettre à la Sorbonne. Aventureuse professionnellement parlant elle enchaine et cumule divers emplois : fleuriste, ouvreuse, assistante vétérinaire, professeur de français et chroniqueuse pour le journal du dimanche.

L'aventure littéraire commence réellement en 1992, elle devient lauréate France Inter pour la plus belle lettre d'amour et rafle de nombreux autres prix dans la foulée. Malgré ses prix ses tentatives quant à se faire éditer demeurent sans succès, c'est finalement « Le Dilettante » qui lui offrira sa chance. Depuis trois de ses livres sont devenus des best Sellers dont « Ensemble c'est tout » vendu à plus de deux millions d'exemplaires et adapté au cinéma par Claude Berri. Ce qui n'empêche pourtant pas son œuvre de recevoir une critique très contrastée, vu comme « romancière romanesque ayant une place à part dans le paysage français et sachant créer un lien durable avec ses lecteurs » elle est considérée par d'autres comme un auteur ayant tendance à « mettre en scène le français moyen dans ses avatars ».

Se refusant désormais à tout rallye professionnel pour la sortie de ses ouvrages, y ayant consacré beaucoup de son temps au détriment de sa vie personnelle, divorcée elle vit aujourd'hui à Melun avec ses deux petites filles, où elle est documentaliste à mi-temps pour un collège. Elle est également chroniqueuse pour le magazine « Elle ».

Source : <https://www.de-plume-en-plume.fr/membre/1280>

1. Lisez le texte ci-dessous

ANNA GAVALDA « PETITES PRATIQUES GERMANOPRATINES » (1999)

Saint-Germain-des-Prés !?... Je sais ce que vous allez me dire : « Mon Dieu, mais c'est d'un commun ma chérie, Sagan l'a fait bien avant toi et tellement mieux ! »

Je sais.

Mais qu'est-ce que vous voulez... je ne suis pas sûre que tout cela me serait arrivé sur le boulevard de Clichy, c'est comme ça. C'est la vie.

Mais gardez vos réflexions pour vous et écoutez-moi car mon petit doigt me dit que cette histoire va vous amuser.

Vous adorez les petites bluettes. Quand on vous titille le cœur avec ces soirées prometteuses, ces hommes qui vous font croire qu'ils sont célibataires et un peu malheureux.

Je sais que vous adorez ça. C'est normal, vous ne pouvez quand même pas lire des romans Harlequin attablé chez Lipp ou aux Deux-Magots. Évidemment que non, vous ne pouvez pas.

Donc, ce matin, j'ai croisé un homme sur le boulevard Saint-Germain.

Je remontais le boulevard et lui le descendait. Nous étions du côté pair, le plus élégant.

Je l'ai vu arriver de loin. Je ne sais pas, sa démarche peut-être, un peu nonchalante ou les pans de son manteau qui prenaient de l'aisance devant lui... Bref, j'étais à vingt mètres de lui et je savais déjà que je ne le raterai pas.

Ça n'a pas loupé, arrivé à ma hauteur, je le vois me regarder. Je lui décoche un sourire mutin, genre flèche de Cupidon mais en plus réservé.

Il me sourit aussi.

En passant mon chemin, je continue de sourire, je pense à La Passante de Baudelaire (déjà avec Sagan tout à l'heure, vous aurez compris que j'ai ce qu'on appelle des références littéraires !!!). Je marche moins vite car j'essaye de me souvenir... Longue, mince, en grand deuil... après je ne sais plus... après... Une femme passa, d'une main fastueuse, soulevant, balançant le feston et l'ourlet... et à la fin... Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais.

À chaque fois, ça m'achève.

Et pendant ce temps-là, divine candeur, je sens le regard de mon saint Sébastien (rapport à la flèche, eh ! il faut suivre hein !?) toujours dans mon dos. Ça me chauffe délicieusement les omoplates mais plutôt crever que de me retourner, ça gâcherait le poème.

J'étais arrêtée au bord du trottoir à guetter le flot des voitures pour traverser à la hauteur de la rue des Saints-Pères.

Précision: une Parisienne qui se respecte sur le boulevard Saint-Germain ne traverse jamais sur les lignes blanches quand le feu est rouge. Une Parisienne qui se respecte guette le flot des voitures et s'élançe tout en sachant qu'elle prend un risque.

Mourir pour la vitrine de chez Paule Ka. C'est délicieux.

Je m'élançai enfin quand une voix me retient. Je ne vais pas vous dire «une voix chaude et virile» pour vous faire plaisir, car ce n'était pas le cas. Juste une voix.

— Pardon...

Je me retourne. Oh, mais qui est là?... ma jolie proie de tout à l'heure.

Autant vous le dire tout de suite, à partir de ce moment-là, pour Baudelaire, c'est foutu.

— Je me demandais si vous accepteriez de dîner avec moi ce soir...

Dans ma tête, je pense « Comme c'est romantique... » mais je répons :

— C'est un peu rapide, non ?

Le voilà qui me répond du tac au tac et je vous promets que c'est vrai :

— Je vous l'accorde, c'est rapide. Mais en vous regardant vous éloigner, je me suis dit : c'est trop bête, voilà une femme que je croise dans la rue, je lui souris, elle me sourit, nous nous frôlons et nous allons nous perdre... C'est trop bête, non vraiment, c'est même absurde.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? Ça vous paraît complètement idiot ce que je vous dis là ?

— Non, non, pas du tout.

Je commençais à me sentir un peu mal, moi...

— Alors ?... Qu'en dites-vous ? Ici, là, ce soir, tout à l'heure, à neuf heures, à cet endroit exactement ?

On se ressaisit ma fille, si tu dois dîner avec tous les hommes auxquels tu souris, tu n'es pas sortie de l'auberge...

— Donnez-moi une seule raison d'accepter votre invitation.

— Une seule raison... mon Dieu... que c'est difficile...

Je le regarde, amusée.

Et puis sans prévenir, il me prend la main :

— Je crois que j'ai trouvé une raison à peu près convenable...

Il passe ma main sur sa joue pas rasée.

— Une seule raison. La voilà : dites oui, que j'aie l'occasion de me raser...

Sincèrement, je crois que je suis beaucoup mieux quand je suis rasé.

Et il me rend mon bras.

— Oui, dis-je.

— À la bonne heure ! Traversons ensemble, je vous prie, je ne voudrais pas vous perdre maintenant.

Cette fois c'est moi qui le regarde partir dans l'autre sens, il doit se frotter les joues comme un gars qui aurait conclu une bonne affaire...

Je suis sûre qu'il est drôlement content de lui. Il a raison.

Fin d'après-midi un petit peu nerveuse, il faut l'avouer.

L'arroseuse arrosée ne sait pas comment s'habiller. Le ciré s'impose.

Un peu nerveuse comme une débutante qui sait que son brushing est raté.

Un peu nerveuse comme au seuil d'une histoire d'amour.

Je travaille, je réponds au téléphone, j'envoie des fax, je termine une maquette pour l'iconographe (attendez, forcément... Une fille mignonne et vive qui envoie des fax du côté de Saint-Germain-des-Prés travaille dans l'édition, forcément...).

Les dernières phalanges de mes doigts sont glacées et je me fais répéter tout ce qu'on me dit.

Respire, ma fille, respire...

Entre chien et loup, le boulevard s'est apaisé et les voitures sont en veilleuse.

On rentre les tables des cafés, des gens s'attendent sur le parvis de l'église, d'autres font la queue au Beaugard pour voir le dernier Woody Allen.

Je ne peux pas décemment arriver la première. Non. Et même, j'arriverai un peu en retard. Me faire un tout petit peu désirer ce serait mieux.

Je vais donc prendre un petit remontant pour me remettre du sang dans les doigts.

Pas aux Deux-Magots, c'est légèrement plouc le soir, il n'y a que des grosses Améri-caines qui guettent l'esprit de Simone de Beauvoir. Je vais rue Saint-Benoît. Le Chiquito fera très bien l'affaire.

Je pousse la porte et tout de suite c'est : l'odeur de la bière mélangée à celle du tabac froid, le ding ding du flipper, la patronne hiératique avec ses cheveux colorés et son chemisier en nylon qui laisse voir son soutien-gorge à grosses armatures, la nocturne de Vincennes en bruit de fond, quelques maçons dans leurs cottes tachées qui repoussent encore un peu l'heure de la solitude ou de la bobonne, et des vieux habitués aux doigts jaunis qui emmerdent tout le monde avec leur loyer de 48. Le bonheur.

Ceux du zinc se retournent de temps en temps et pouffent entre eux comme des collégiens. Mes jambes sont dans l'allée et elles sont très longues. L'allée est assez étroite et ma jupe est très courte. Je vois leur dos voûté se secouer par saccades.

Je fume une cigarette en envoyant la fumée très loin devant moi. J'ai les yeux dans le vague. Je sais maintenant que c'est Beautiful Day, coté dix contre un qui l'a emporté dans la dernière ligne droite.

Je me rappelle que j'ai Kennedy et moi dans mon sac et je me demande si je ne ferais pas mieux de rester là.

Un petit salé aux lentilles et un demi-pichet de rosé... Qu'est-ce que je serais bien...

Mais je me ressaisis. Vous êtes là, derrière mon épaule à espérer l'amour (ou moins ? ou plus ? ou pas tout à fait ?) avec moi et je ne vais pas vous laisser en rade avec la patronne du Chiquito. Ce serait un peu raide.

Je sors de là les joues rosées et le froid me fouette les jambes.

Il est là, à l'angle de la rue des Saint-Pères, il m'attend, il me voit, il vient vers moi.

— J'ai eu peur. J'ai cru que vous ne viendriez pas. J'ai vu mon reflet dans une vitrine, j'ai admiré mes joues toutes lisses et j'ai eu peur.

— Je suis désolée. J'attendais le résultat de la nocturne de Vincennes et j'ai laissé passer l'heure.

— Qui a gagné ?

— Vous jouez ?

— Non.

— C'est Beautiful Day qui a gagné.

— Évidemment, j'aurais dû m'en douter, sourit-il en prenant mon bras.

Nous avons marché silencieusement jusqu'à la rue Saint-Jacques. De temps en temps, il me jetait un regard à la dérobée, examinait mon profil mais je sais qu'à ce moment-là, il se demandait plutôt si je portais un collant ou des bas.

Patience mon bonhomme, patience...

— Je vais vous emmener dans un endroit que j'aime bien.

Je vois le genre... avec des garçons détendus mais obséquieux qui lui sourient d'un air entendu: « Bonssouâr monsieur... (voilà donc la dernière... tiens j'aimais mieux la brune de la dernière fois...)... la petite table du fond comme d'habitude, monsieur ?... petites courbettes, (...mais où est-ce qu'il les dénêche toutes ces nanas ?...)... Vous me laissez vos vêtements ??? Très biiiiiiien.»

Il les dénêche dans la rue, patate.

Mais pas du tout.

Il m'a laissée passer devant en tenant la porte d'un petit bistrot à vins et un serveur désabusé nous a juste demandé si nous fumions. C'est tout.

Il a accroché nos affaires au portemanteau et à sa demi-seconde de désœuvrement quand il a aperçu la douceur de mon décolleté, j'ai su qu'il ne regrettait pas la petite entaille qu'il s'était faite sous le menton en se rasant tout à l'heure alors que ses mains le trahissaient.

Nous avons bu du vin extraordinaire dans de gros verres ballon. Nous avons mangé des choses assez délicates, précisément conçues pour ne pas gâter l'arôme de nos nectars.

Une bouteille de côte-de-Nuits, Gevray-Chamber-tin 1986. Petit Jésus en culotte de velours.

L'homme qui est assis en face de moi boit en plissant les yeux.

Je le connais mieux maintenant.

Il porte un col roulé gris en cachemire. Un vieux col roulé. Il a des pièces aux coudes et un petit accroc près du poignet droit. Le cadeau de ses vingt ans peut-être... Sa maman, troublée par sa moue un peu déçue, qui lui dit : « Tu ne le regretteras pas, va... » et elle l'embrasse en lui passant la main dans le dos.

Une veste très discrète qui n'a l'air de rien d'autre qu'une veste en tweed mais, comme c'est moi et mes yeux de lynx, je sais bien que c'est une veste coupée sur mesure. Chez Old England, les étiquettes sont plus larges quand la marchandise sort directement des ateliers des Capucines et j'ai vu l'étiquette quand il s'est penché pour ramasser sa serviette.

Sa serviette qu'il avait laissé tomber exprès pour en avoir le cœur net avec cette histoire de bas, j'imagine.

Il me parle de beaucoup de choses mais jamais de lui. Il a toujours un peu de mal à retrouver le fil de son histoire quand je laisse traîner ma main sur mon cou. Il me dit : « Et vous ? » et je ne lui parle jamais de moi non plus.

En attendant le dessert, mon pied touche sa cheville.

Il pose sa main sur la mienne et la retire soudain parce que les sorbets arrivent.

Il dit quelque chose inais ses mots ne font pas de bruit et je n'entends rien.

Nous sommes émus.

C'est horrible. Son téléphone portable vient de sonner.

Comme un seul homme tous les regards du restaurant sont braqués sur lui qui l'éteint prestement. Il vient certainement de gâcher beaucoup de très bon vin. Des gorgées mal passées dans des gosiers irrités. Des gens se sont étranglés, des doigts se sont crispés sur les manches des couteaux ou sur les plis des serviettes amidonnées.

Ces maudits engins, il en faut toujours un, n'importe où, n'importe quand.

Un goujat.

Il est confus. Il a un peu chaud tout à coup dans le cachemire de sa maman.

Il fait un signe de tête aux uns et aux autres comme pour exprimer son désarroi. Il me regarde et ses épaules se sont légèrement affaissées.

— Je suis désolé... Il me sourit encore mais c'est moins belliqueux on dirait.

Je lui dis :

— Ce n'est pas grave. On n'est pas au cinéma. Un jour je tuerai quelqu'un. Un homme ou une femme qui aura répondu au téléphone au cinéma pendant la séance. Et quand vous lirez ce fait-divers, vous saurez que c'est moi...

— Je le saurai.

— Vous lisez les faits-divers ?

— Non. Mais je vais m'y mettre puisque j'ai une chance de vous y trouver.

Les sorbets furent, comment dire... délicieux.

Revigoré, mon prince charmant est venu s'asseoir près de moi au moment du café.

Si près que c'est maintenant une certitude. Je porte bien des bas. Il a senti la petite agrafe en haut de mes cuisses.

Je sais qu'à cet instant-là, il ne sait plus où il habite.

Il soulève mes cheveux et il embrasse ma nuque, dans le petit creux derrière.

Il me chuchote à l'oreille qu'il adore le boulevard Saint-Germain, qu'il adore le bourgogne et les sorbets au cassis.

J'embrasse sa petite entaille. Depuis le temps que j'attendais ce moment, je m'applique.

Les cafés, l'addition, le pourboire, nos manteaux, tout cela n'est plus que détails, détails, détails. Détails qui nous empêtrent.

Nos cages thoraciques s'affolent.

Il me tend mon manteau noir et là...

J'admire le travail de l'artiste, chapeau bas, c'est très discret, c'est à peine visible, c'est vraiment bien calculé et c'est drôlement bien exécuté : en le déposant sur mes épaules nues, offertes et douces comme de la soie, il trouve la demi-seconde nécessaire et l'inclinaison parfaite vers la poche intérieure de sa veste pour jeter un coup d'œil à la messagerie de son portable.

Je retrouve tous mes esprits. D'un coup.

Le traître.

L'ingrat.

Qu'as-tu donc fait là malheureux !!!

De quoi te préoccupais-tu donc quand mes épaules étaient si rondes, si tièdes et ta main si proche !?

Quelle affaire t'a semblé plus importante que mes seins qui s'offraient à ta vue ?

Par quoi te laisses-tu importuner alors que j'attendais ton souffle sur mon dos ?

Ne pouvais-tu donc pas tripoter ton maudit bidule après, seulement après m'avoir fait l'amour ?

Je boutonne mon manteau jusqu'en haut.

Dans la rue, j'ai froid, je suis fatiguée et j'ai mal au cœur.

Je lui demande de m'accompagner jusqu'à la première borne de taxis.

Il est affolé.

Appelle S.O.S. mon gars, t'as ce qu'il faut.

Mais non. Il reste stoïque.

Comme si de rien n'était. Genre je raccompagne une bonne copine à son taxi, je frotte ses manches pour la réchauffer et je devise sur la nuit à Paris.

La classe presque jusqu'au bout, ça je le reconnais.

Avant que je ne monte dans un taxi Mercedes noir immatriculé dans le Val-de-Marne, il me dit :

— Mais... on va se revoir, n'est-ce pas ? Je ne sais même pas où vous habitez... Laissez-moi quelque chose, une adresse, un numéro de téléphone...

Il arrache un bout de papier de son agenda et griffonne des chiffres.

— Tenez. Le premier numéro, c'est chez moi, le deuxième, c'est mon portable où vous pouvez me joindre n'importe quand...

Ça, j'avais compris.

— Surtout n'hésitez pas, n'importe quand, d'accord ?... Je vous attends.

Je demande au chauffeur de me déposer en haut du boulevard, j'ai besoin de marcher.

Je donne des coups de pied dans des boîtes de conserve imaginaires.

Je hais les téléphones portables, je hais Sagan, je hais Baudelaire et tous ces charlatans.

Je hais mon orgueil.

(Anna Gavalda

« *Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part* », p. 7–17)

Vocabulaire

Aisance *n. (f)* – 1) Manière aisée, naturelle d'accomplir une action, en particulier de se comporter en société; caractère des actions ainsi accomplies: *Avoir de l'aisance dans sa démarche* ;

2) Situation de fortune assurant une vie matérielle confortable: *Vivre dans la gêne après avoir connu l'aisance.*

Atabler (s) *v.p.* – s'asseoir à une table pour manger, jouer ou travailler.

Belliqueux *adj.* – 1) Qui aime la guerre, qui la recherche; qui manifeste cet état d'esprit ;

2) Qui aime les querelles ou les discussions ; agressif: *Écrivain belliqueux.*

Bluette *n. (f)* – 1) Petite étincelle ;

2) Amour éphémère.

Braquer qch contre qch *v.t.* – 1) Diriger sur quelqu'un, quelque chose une arme à feu, un instrument d'optique ;

2) Buter, heurter quelqu'un: *Tu le braques avec tes questions continues.*

Célibataire *n. (m)* – personne qui vit dans le célibat.

Dérober qch, qn à qn *v.t.* – 1) S'emparer furtivement de quelque chose, le voler: *On lui a dérobé son portefeuille ;*

2) Soustraire habilement quelqu'un à ce qui le menace: *Dérober un coupable à la justice.*

Flèche *n. (f)* – 1) Arme de jet formée d'une hampe de bois, armée d'une pointe à un bout, le plus souvent d'un empennage à l'autre, et qui se lance avec l'arc ou l'arbalète ;

2) Projectile muni d'un embout de caoutchouc destiné à le fixer sur une cible et utilisé comme jouet d'enfant ;

3) Objet qui a la forme droite et pointue d'une flèche.

Foutu *adj.* – 1) Qui est mauvais, détestable, fâcheux: *Un foutu caractère. Foutu temps!*

2) Qui est considérable, important: *Une foutue chance.*

Frôler qn, qch *v.t.* – 1) Toucher légèrement quelqu'un, quelque chose en passant tout près d'eux, effleurer : *Sa main a frôlé la mienne ;*

2) Passer à très peu de distance de quelqu'un, de quelque chose, sans les toucher: *L'avion a frôlé le toit du garage ;*

3) Etre très près d'un seuil : *Le dollar frôle un euro.*

Guetter qn, qch *v.t.* – 1) Rester attentif dans l'attente impatiente de l'arrivée de quelqu'un, de quelque chose: *Guetter le facteur, l'occasion ;*

2) Epier quelqu'un, un animal dans l'intention de le surprendre, de s'en saisir : *Le chat guette la souris.*

Mutin *n. (m)* – personne qui est en révolte contre l'autorité : *Les mutins de la mer Noire.*

Nonchalante *adj.* – 1) Qui manque de zèle, d'ardeur, d'énergie : *Élève nonchalant ;*

2) Qui manque de vivacité, dont les gestes sont lents et vagues : *Allure nonchalante.*

Nuque *n. (m)* – 1) Région postérieure du cou, courbée et souple, comprenant toutes les parties molles situées en arrière du rachis cervical et limitée latéralement par les bords antérieurs des muscles trapèzes ;

2) Chez les quadrupèdes domestiques, région entre l'os occipital et la première vertèbre cervicale.

Orgueil *n. (m)* — 1) Sentiment exagéré de sa propre valeur, estime excessive de soi-même, qui porte à se mettre au-dessus des autres: *Être bouffi d'orgueil* ;

2) Sentiment de dignité, fierté légitime, amour-propre: *Cacher sa misère par orgueil*.

Prometteur *n. (m)* — Qui est plein de promesses.

Raccompagner qn *v.t.* — 1) Reconduire jusqu'à la porte quelqu'un qui s'en va ;

2) Accompagner quelqu'un sur son chemin de retour: *Se faire raccompagner parce que les rues ne sont pas sûres*.

Sorbet *n. (m)* — glace fondante, obtenue par congélation d'un mélange d'eau et de sucre aromatisé soit à l'aide de fruits, soit à l'aide de vin, de liqueur ou d'alcool.

Soulever qn, qch *v.t.* — 1) Porter quelque chose, le mouvoir vers le haut ;

2) Lever un objet ou une partie du corps.

Titiller qn *v.t.* — 1) Chatouiller légèrement et agréablement une partie du corps ;

2) Exciter agréablement quelqu'un ou l'énerver.

2. Étude du vocabulaire

2.1. Trouvez les équivalents russes

- 1) Je sais ce que vous allez me dire : « Mon Dieu, mais **c'est d'un commun** ma chérie, Sagan l'a fait bien avant toi et tellement mieux ! »
- 2) Je ne vais pas vous dire « une **voix chaude et virile** » pour vous faire plaisir, car ce n'était pas le cas.
- 3) Appelle S.O.S. mon gars, t'as ce qu'il faut. Mais non. Il reste **stoïque**. Comme si de rien n'était.
- 4) Je **vois le genre...** avec des garçons détendus mais obséquieux qui lui sourient d'un air entendu: « Bonssouâr monsieur... (voilà donc la dernière... tiens j'aimais mieux la brune de la dernière fois...)... la petite table du fond comme d'habitude, monsieur ?... petites courbettes, (...mais où est-ce qu'il les dénicher toutes ces nanas ?...)... Vous me laissez vos vêtements ??? Très biiiiiiien. »
- 5) Il trouve la demi-seconde nécessaire et l'inclinaison parfaite vers la poche intérieure de sa veste pour **jeter un coup d'œil** à la messagerie de son portable.
- 6) Je **retrouve tous mes esprits**. D'un coup.

- 7) L'homme qui est assis en face de moi boit *en plissant les yeux*.
- 8) Il me regarde et ses épaules *se sont* légèrement *affaissées*.
- 9) Je sors de là les joues rosées et *le froid me fouette les jambes*.
- 10) Un petit salé aux lentilles et un *demi-pichet de rosé*... Qu'est-ce que je serais bien...

2.2. Trouvez les synonymes des mots en italique

- 1) Il me sourit encore mais c'est moins *belliqueux* on dirait.
- 2) Mais gardez vos réflexions pour vous et écoutez-moi car mon petit doigt me dit que cette histoire va vous *amuser*.
- 3) Quand on vous titille le cœur avec ces soirées prometteuses, ces hommes qui vous font croire qu'ils sont sont célibataires et un peu *malheureux*.
- 4) — À la bonne heure ! Traversons ensemble, je vous prie, je ne voudrais pas vous *perdre* maintenant.
- 5) Je *me rappelle* que j'ai Kennedy et moi dans mon sac et je me demande si je ne ferais pas mieux de rester là.
- 6) Il vient certainement de gâcher beaucoup de très bon vin. Des gorgées mal passées dans des gosiers *irrités*.
- 7) Il est *confus*. Il a un peu chaud tout à coup dans le cachemire de sa maman.
- 8) J'admire le travail de l'artiste, chapeau bas, c'est très *discret*, c'est à peine visible...
- 9) [...] en le déposant sur mes épaules nues, offertes et douces comme de la soie, il trouve *la demi-seconde nécessaire* et l'inclinaison parfaite vers la poche intérieure de sa veste pour jeter un coup d'œil à la messagerie de son portable.
- 10) Je hais mon *orgueil*.

2.3. Trouvez les antonymes des mots en italique

- 1) J'admire le travail de l'artiste, chapeau bas, c'est très discret, c'est très discret, c'est à peine *visible*.
- 2) Je me demandais si vous *accepteriez* de dîner avec moi ce soir.
- 3) Je vous l'accorde, c'est *rapide*... Mais en vous regardant vous éloigner, je me: suis dit : c'est trop bête, voilà une femme que je croise dans la rue, je lui souris, elle me sourit, nous nous frôlons et nous allons nous perdre...
- 4) Je suis *sûre* qu'il est drôlement content de lui. Il a raison.

- 5) [...] Un peu *nerveuse* comme au seuil d'une histoire d'amour.
- 6) Je sais maintenant que c'est Beautiful Day, coté dix contre un qui l'a *emporté* dans la dernière ligne droite.
- 7) [...] Évidemment, j'aurais dû *m'en douter*, sourit-il en prenant mon bras.
- 8) Nous avons bu du vin *extraordinaire* dans de gros verres ballon.
- 9) Quand on vous titille le cœur avec ces soirées prometteuses, ces hommes qui vous font croire qu'ils qu'ils sont célibataires et un peu *malheureux*...
- 10) En passant mon chemin, je continue de *sourire*, je pense à La Passante de Baudelaire (déjà avec Sagan tout à l'heure, vous aurez compris que j'ai ce qu'on appelle des références littéraires !!!)

2.4. Traduisez le fragment du texte ci-dessous en russe par écrit

Donc, ce matin, j'ai croisé un homme sur le boulevard Saint-Germain.

Je remontais le boulevard et lui le descendait. Nous étions du côté pair, le plus élégant.

Je l'ai vu arriver de loin. Je ne sais pas, sa démarche peut-être, un peu nonchalante ou les pans de son manteau qui prenaient de l'aisance devant lui... Bref, j'étais à vingt mètres de lui et je savais déjà que je ne le raterai pas.

Ça n'a pas loupé, arrivé à ma hauteur, je le vois me regarder. Je lui décoche un sourire mutin, genre flèche de Cupidon mais en plus réservé.

Il me sourit aussi.

En passant mon chemin, je continue de sourire, je pense à La Passante de Baudelaire (déjà avec Sagan tout à l'heure, vous aurez compris que j'ai ce qu'on appelle des références littéraires !!!). Je marche moins vite car j'essaye de me souvenir... Longue, mince, en grand deuil... après je ne sais plus... après... Une femme passa, d'une main fastueuse, soulevant, balançant le feston et l'ourlet... et à la fin... Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais.

3. Compréhension du texte

3.1. Lisez les affirmations ci-dessous et dites si elles sont vraies ou fausses

- 1) La femme a rencontré un homme dans un bar.
- 2) La femme s'inquiétait avant le rendez-vous.
- 3) La narratrice habitait à Strasbourg.

- 4) La femme est venue à un rendez-vous à l'avance.
- 5) Le téléphone du compagnon a sonné pendant le rendez-vous.
- 6) L'homme ne lui a pas laissé son numéro de téléphone.
- 7) La femme a été satisfaite du rendez-vous.

3.2. Répondez aux questions ci-dessous

- 1) Quelle est la nature de la femme?
- 2) Quels sont les sentiments de la femme avant le rendez-vous? Qu'est-ce qu'elle attend ?
- 3) Comment la femme rencontre-t-elle l'homme au boulevard Saint-Germain ?
- 4) Est-ce que la femme est contente du rendez-vous? Pourquoi ?
- 5) Comment la femme se sent-elle après le rendez-vous? Est-ce qu'elle est contente d'elle-même?

4. Analyse du texte

4.1. Définissez le thème conducteur de ce texte et son but communicatif.

4.2. Le texte, suscite-t-il une émotion ? Laquelle ?

4.3. Quels éléments du texte aident à sentir les émotions de la femme avant et après le rendez-vous? Commentez-les du point de vue linguistique.

4.4. Relevez dans le texte les moyens linguistiques qui permettent de créer le portrait de la femme, le portrait de l'homme, l'image de Paris.

4.5. Relevez les épithètes dans le texte, analysez leur fonction stylistique et leur participation à la description de l'attitude du narrateur envers la nature de l'homme.

5. Production écrite.

Choisissez une des citations du texte et développez l'idée par écrit en donnant votre commentaire :

- 1) « Vous adorez les petites bluettes. Quand on vous titille le cœur avec ces soirées prometteuses, ces hommes qui vous font croire qu'ils sont célibataires et un peu malheureux ».
- 2) « Je hais mon orgueil ».
- 3) « Il porte un col roulé gris en cachemire. Un vieux col roulé. Il a des pièces aux coudes et un petit accroc près du poignet droit. Le cadeau de ses vingt ans peut-être... Sa maman, troublée par sa moue un peu déçue, qui lui dit : « Tu ne le regretteras pas, va... » et elle l'embrasse en lui passant la main dans le dos ».
- 4) « De quoi te préoccupais-tu donc quand mes épaules étaient si rondes, si tièdes et ta main si proche !? Quelle affaire t'a semblé plus importante que mes seins qui s'offraient à ta vue ? »

RÉFÉRENCES

Ouvrages de référence

- Céline L.-F. Voyage au bout de la nuit. Paris : Gallimard, 1972.
Fournier A. Le Grand Meaulnes. Paris : Le Livre de Poche, 2006.
Gavalda A. Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part. Paris : J'ai lu, 2001.
Gide A. La porte étroite. Paris : Gallimard, 1972.
Mauriac F. Le nœud de vipères. Paris : Le Livre de Poche, 1973.
Perec G. Les choses. Paris : Pocket, 2006.
Sagan F. Bonjour tristesse. Paris : Pocket, 2007.
Sartre J.-P. Les mots. Paris : Gallimard, 1972.
Tournier M. Vendredi ou Les limbes du Pacifique. Paris : Gallimard, 1972.
Vercors. Le silence de la mer. Paris : Le Livre de Poche, 1967.

Sitographie

- <http://www.toupie.org/Biographies/Gide.htm>
<http://www.linternaute.com/biographie/alain-fournier/>
<http://www.alalettre.com/celine.php>
<http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/francois-mauriac>
<http://www.babelio.com/auteur/-Vercors/3790>
<http://www.aufeminin.com/portraits-de-femmes/francoise-sagan-d48244.html>
<http://www.toupie.org/Biographies/Sartre.htm>
<http://www.linternaute.com/biographie/georges-perec/>
<http://www.babelio.com/auteur/Michel-Tournier/3203>
<https://www.de-plume-en-plume.fr/membre/1280>

Аристова Валентина Николаевна
Жукова Наталья Владимировна

ROMAN FRANÇAIS DU XX^E SIÈCLE: LIRE ET S'EXERCER

Учебное пособие

*Издание не подлежит маркировке
в соответствии с п. 1 ч. 4 ст. 11 ФЗ № 436-ФЗ*

Компьютерная верстка *Ю.А. Боркуновой*
Оформление обложки *Ю.А. Боркуновой*

Подписано в печать 30.11.2016.
Формат 60×90/16. Усл. печ. л. 8,125. Уч.-изд. л. 8,45.
Бумага офсетная. Печать цифровая. Тираж 500 экз.
Заказ №

ООО «Издательский дом «Неолит»
107023, Москва, ул. Измайловский Вал, д. 30, стр. 4
Тел.: (495) 963-18-55, (499) 785-02-43
E-mail: forum-knigi@mail.ru
<http://www.forum-books.ru>

Отдел продаж издательского дома «Неолит»
107023, Москва, ул. Измайловский Вал, д. 30, стр. 4
Тел.: (495) 963-18-55, E-mail: forum-ir@mail.ru